

BIBLIOTHÈQUE DES

GRANDES AVENTURES

2 F.

Georges LE FAURE

Dans la Peau d'un Singe



COLLECTIONS DU LIVRE NATIONAL
ÉDITIONS JULES TALLANDIER
35, Rue Dareau, PARIS (14^e)

GEORGES LE FAURE

A 25

Dans la Peau d'un Singe

Roman d'Aventures



Bibliothèque des Grandes Aventures
Editions JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, Paris (XIV^e)

Tous droits réservés

Dans la Peau d'un Singe

CHAPITRE PREMIER

TRAGIQUE NOËL

— Mauvais temps pour Noël, ma bonne Dolorès, fit le vieux Cassabère en jetant dans l'âtre une brassée de bois mort...

Et il ajouta, en présentant ses mains aux flammes soudainement ravivées :

— Il y aura de la neige pour ceux qui s'en iront à la ville assister à la messe de minuit !

Au dehors, le vent soufflait avec furie, poussant dans le ciel bas de lourds nuages couleur de cendre, et dans la grande salle de l'hacienda une obscurité presque complète régnait, bien qu'il fût à peine trois heures de l'après-midi.

— Allume, fit au bout d'un moment le fermier, je n'y vois plus goutte pour lire le journal...

Docilement, la femme, qui allait et venait à travers la pièce, s'occupant à ranger la vaisselle du repas de midi, alluma une grosse lampe à pétrole qu'elle vint poser sur une table, à côté du grand fauteuil dans lequel disparaissait presque en entier le corps malingre et grelottant de fièvre de son mari...

Celui-ci avait chaussé ses lunettes et lentement, prononçant à mi-voix les mots, s'était plongé dans la

lecture du *Corriero della Serra*, organe important de Montevideo...

— Eh ! fit-il tout à coup d'une voix intéressée, voilà qui est curieux !... On montre en ce moment à la ville un singe qu'on prétend appartenir à une race qui serait comme qui dirait les ancêtres de l'homme !...

— Non ! fit la femme, en s'immobilisant, un poëlon de cuivre à la main, dans une posture de stupeur et d'incrédulité.

— Parfaitement !... ou, du moins, c'est le journal qui l'affirme...

Et il se mit à lire :

« Tout le monde savant des deux Amériques a en ce moment les yeux fixés sur Master Bob, en lequel les partisans de la théorie de Darwin concernant la descendance du singe voient une éclatante confirmation des affirmations du célèbre savant... »

« Aussi, chaque soir, se livre-t-il une véritable bataille aux portes du Cirque International... »

Le fermier s'interrompit, s'exclamant :

— Ah ! par exemple...

— Qu'y a-t-il ? interrogea Dolorès intriguée par cette interruption qu'avait suivie un impressionnant silence...

Cassabère ne répondit pas : le journal avait glissé à terre, et maintenant, le coude sur le bras du fauteuil, le menton dans la paume de la main, il paraissait être tombé dans une profonde songerie...

Après l'avoir examiné durant un long moment, Dolorès se mit à circuler à travers la pièce, se retournant cependant d'instant en instant du côté de son mari, toujours immobile et pensif... Soudain, sans relever les yeux, il demanda :

— Que penses-tu du congé brusque que nous a donné ce matin Pedro Garcias ?...

— Rien autre chose qu'ennuyé d'être depuis deux mois attaché aux écuries, il a été désappointé de voir que tu lui refusais de le prendre comme gérant...

— Ça te semble naturel ?...

— Tout ce qu'il y a de plus naturel... autant que

paraît inexplicable ton refus de te décharger sur quelqu'un de plus valide de toutes les fatigues de cette exploitation... Te voici vieux, maladif, cloué sur ton fauteuil...

« Mon avis, je te l'ai dit cent fois, mon pauvre Antoine, serait que tu te reposes enfin... »

Cassabère secoua la tête, répondant entre ses dents que contractait l'obstination :

— Et je t'ai déjà répondu cent fois que ce n'était pas possible...

— Pourquoi ?...

— Ce sont mes affaires, déclara-t-il laconiquement...

La femme eut un haussement d'épaules significatif et reprit sa besogne, tout en grommelant d'inintelligibles paroles.

Au bout d'un moment, Cassabère reprit :

— Ce Pedro Garcias ne me revenait pas.

— Qu'est-ce que tu lui reprochais ?

— Je ne saurais dire... Mais il avait, dans le regard, quelque chose qui me déplaisait... Et puis, il était curieux... trop curieux.

« Mon passé, par exemple, l'intéressait beaucoup... »

— Des bêtises : puisqu'il avait été, lui aussi, autrefois, dans la légion étrangère, il était tout naturel qu'il te parlât du temps où tu y servais, toi aussi...

— Possible...

Et le silence retomba entre les deux époux...

Puis, tout à coup, ayant achevé ses rangements, Dolorès murmura :

— Je regrette maintenant que tu aies donné congé à nos gens sous prétexte que c'était la veille de Noël : il faut que j'aille à la ville. Et cela m'ennuie de te laisser seul...

— Quoi faire, en ville ?...

Les yeux de Dolorès se plissèrent dans une malice pleine de tendresse.

— Tu oublies donc que, dans sa dernière lettre, Jean nous annonce qu'il viendra réveiller ce soir avec nous ?

— Je ne l'oublie pas... seulement, cela me paraît si invraisemblable, que Jean, que je croyais à Paris finissant ses études, se trouve en Amérique...

— Une surprise qu'il aura voulu nous faire...

— Admettons. Mais alors, au sortir du paquebot, il fût accouru ici... tandis que l'enveloppe de sa lettre porte le timbre de Lima...

« Il n'arriverait donc pas directement d'Europe ; sans quoi il eût débarqué à Montevideo...

Mais la mère ne semblait nullement s'inquiéter de la solution de ce problème ; dans tout cela, elle ne voyait qu'une chose : c'est que son fils, son Jean, qu'elle n'avait pas vu depuis l'époque où il était allé faire son service militaire en France, c'est-à-dire depuis quatre ans, serait dans ses bras à la fin du jour...

— Tu sais, expliqua-t-elle d'une voix pleine de mystère, penchée vers son époux, tu sais, j'ai commandé de bonnes choses chez le meilleur pâtissier de Maldonado... je rapporterai aussi une vieille bouteille de vin de France pour trinquer au dessert...

« Tu m'approuves ?...

— Certes, du moment que Jean revient, il faut mettre les petits plats dans les grands...

Toute joyeuse, car sans doute la mère redoutait-elle d'être désapprouvée, elle s'écria :

— Alors... je vais atteler...

— Oui... et hâte-toi, car la nuit ne tardera pas à tomber et, avec elle, peut-être bien une bourrasque de neige...

« Je sens cela à mes rhumatismes...

Dolorès sortie, Cassabère demeura un moment immobile, l'oreille tendue dans la direction des écuries ; puis, grâce à un violent effort de volonté, domptant la souffrance qui lui tordait la face, il se dirigea, s'accrochant aux meubles, s'étayant à la muraille, vers un grand bureau de chêne, aux tiroirs munis de fortes serrures.

Arrivé devant le meuble, il se laissa tomber sur un siège, anéanti par l'effort qu'il venait de faire. Après avoir soufflé un moment, il déboutonna son vêtement, puis sa chemise, et tira de sa poitrine une chaîne d'acier à laquelle était accrochée une clef...

Cette clef, il l'introduisit dans la serrure de l'un des tiroirs qu'il ouvrit : dans le fond de ce tiroir, ayant pressé sur un nœud du bois, une petite trappe,

habilement ménagée dans l'épaisseur, bascula et une cavité apparut.

Cassabère y plongea la main et en retira une mince feuille de papier qu'il déplia et qu'il considéra longuement, d'un air singulier : cela semblait être une carte de géographie, très minutieusement dressée, avec cours d'eau, chaînes de montagnes, parties boisées, indications de localités... mais sans qu'aucun nom fût écrit... même pas d'initiale.

Par contre, une série de petits points rouges donnait l'impression d'un itinéraire.

Tandis qu'il tenait ses regards attachés sur ce plan, la physionomie de Cassabère reflétait les sentiments étranges et tumultueux qui se pressaient en lui : ses lèvres fines de paysan basque se crispaient dans un sourire satisfait, tandis qu'entre ses paupières mi-plissées coulait un regard de triomphe.

Ayant entendu dans la cour le pas de sa femme qui sortait des écuries, il replia vivement le papier, le glissa sous une enveloppe, qu'il cacheta avec soin ; après quoi, d'une main appliquée, il écrivit l'adresse.

Comme il achevait, Dolorès rentrait et poussait un cri, en voyant vide le fauteuil dans lequel elle avait laissé son mari assis.

Sa surprise fut encore plus grande en l'apercevant devant son bureau, la plume à la main...

Mais, d'un geste autoritaire, il lui imposa silence et, lui tendant la lettre :

— Puisque tu vas à la ville, profite-en pour mettre cette lettre à la poste... Ecoute-moi, il s'agit d'une chose très importante... Donc, place la lettre dans ton corsage et rapporte-moi précieusement le reçu que tu réclamerai à la poste...

— Il faut donc la recommander ?... interrogea Dolorès en regardant son mari d'un air bizarre...

— Oui, dit-il laconiquement, paraissant ne pas comprendre la demande d'explication contenue dans ce regard...

« Et pas un mot à personne, enjoignit-il : nul n'a besoin de savoir mes affaires...

Impressionnée par le ton qu'il avait mis à formuler cette injonction, Dolorès lui souhaita le bonsoir,

proposant au rhumatisant l'appui de son bras pour l'aider à regagner son fauteuil...

Mais il refusa et demeura là, immobile, jusqu'à ce qu'il eût entendu, sur la grand'route, le bruit des roues de la voiture qui emmenait sa femme à Maldonado.

Alors, il remit en place la petite trappe, repoussa le tiroir, qu'il referma soigneusement à double tour, et fit disparaître à nouveau la clef et la chaîne dans sa poitrine.

Poussant un soupir de soulagement, il regagna péniblement son fauteuil, où il demeura les mains frioleusement tendues vers les flammes, murmurant d'un ton satisfait :

— Ah ! ce vieil Hermann !... il ne se doute pas du nez qu'il a eu en venant planter sa tente à Montevideo...

Et il ajouta :

— Prudence est mère de sûreté, comme on dit chez nous ; et en attendant que je puisse aller admirer son « Master Bob »... je serai plus tranquille de savoir le papier entre ses mains...

L'esprit dégagé désormais de toute préoccupation, il reprit la lecture de son journal : mais soit que cette lecture fût d'un médiocre intérêt, soit que la chaleur qui rayonnait de l'âtre, en apaisant ses souffrances, l'eût engourdi, il ne tarda pas à s'assoupir.

La tête renversée en arrière, les mains abandonnées sur les genoux, après avoir laissé glisser à terre le *Corriero della Serra*, il se mit à ronfler...

Ce fut en sursaut qu'il s'éveilla ; un moment, redressé sur son séant, il promena autour de lui un regard surpris : comme il avait dormi longtemps ! La nuit était tout à fait venue et l'obscurité se rayait au dehors du vol des lourds papillons blancs que la neige semait sur le sol...

Un heurt assez violent ébranlait la porte et Cassabère comprit alors que ce qui l'avait arraché au sommeil, c'était un heurt semblable précédemment appliqué.

Un moment, il hésita sur ce qu'il devait faire ; puis ses yeux vinrent à tomber sur la lettre de son fils

Jean piquée à la muraille par une épingle, et son hésitation s'évanouit comme par enchantement.

Parbleu ! le fils avait écrit qu'il viendrait réveiller avec les vieux !... C'était lui qui frappait à la porte...

Cassabère trouva alors, dans la joie que lui causait cette arrivée inespérée, la force de se redresser sur ses jambes et de se traîner, ainsi qu'il avait réussi à le faire précédemment, jusqu'à la porte.

C'était un solide assemblage de madriers, reliés entre eux par des barres de fer qu'assujétissaient de gros boulons ; serrures et verrous étaient en proportion...

C'est que l'hacienda était quelque peu écartée du village, lequel se trouvait lui-même à deux lieues de la petite ville de Maldonado, et dame, la contrée n'était guère sûre.

En l'absence de toute autorité judiciaire et de force armée, les habitants étaient contraints de se protéger eux-mêmes : et depuis une dizaine d'années que Cassabère s'était installé dans ce coin du pays paraguayen, il avait été contraint plus d'une fois d'avoir recours à son énergie d'ancien soldat africain...

Aussi, l'hacienda était-elle fortifiée comme le sont les habitations coloniales et mise à l'abri d'un coup de main, toujours possible...

Après avoir tiré les verrous et fait jouer les clefs dans les deux serrures, Cassabère ouvrit la porte, qu'un coup de vent repoussa avec une telle violence qu'il chancela et faillit s'écrouler sur le plancher...

Mais il n'eut pas le loisir de reprendre son équilibre : brusquement, un sac épais s'abattit sur lui, l'aveuglant, le bâillonnant, l'étouffant.

Quand il reprit possession de lui-même, il était assis dans son fauteuil, la tête libre ; debout devant lui, trois hommes se tenaient, revolver au poing, tendant vers leur victime des visages méconnaissables sous le masque épais de suie qui les recouvrait.

Vainement, Cassabère tenta-t-il de mettre un nom sur ces physionomies dénaturées.

— Ecoute, Cassabère, déclara l'un des mystérieux visiteurs, il ne s'agit point de perdre notre temps en inutiles paroles : quand nous t'aurons dit pourquoi

nous venons, tu répondras par oui ou par non et nous saurons alors ce qu'il convient de faire.

« Mais fais attention que nous sommes résolus à employer tous les moyens pour arriver à nos fins et que nous ne partirons d'ici qu'après avoir eu satisfaction... »

— Tu peux enlever ton masque, Pedro Garcias, déclara alors le fermier, je t'ai reconnu...

L'autre ne parut même pas avoir entendu et, d'une voix nette, tranchante, sans appel :

— Remets-moi le plan d'In-Abbala...

Cassabère tressaillit et son visage plein d'effroi se tendit vers son interlocuteur, murmurant d'une voix qui tremblait :

— Tu dis ?...

— Oh ! fit l'autre, pas de comédie... pas de perte de temps... Remets-moi ce que je viens de te demander et finissons...

Mais, le front barré du pli têtue, caractéristique de sa race béarnaise, le regard aigu de volonté entré profondément dans la prunelle de l'autre, le fermier répondit :

— Non !... Tu peux me tuer !... tu ne sauras rien !...

Le visiteur éclata d'un rire strident :

— Te tuer !... pas si bête !...

Et, à ses camarades :

— Allons... vite... déliez-moi la langue de cet homme excellent, mais par trop discret...

En un clin d'œil, les pieds de l'infortuné Cassabère se trouvèrent débarrassés des bas de laine et des chaussures feutrées qui maintenaient tant bien que mal la chaleur dans ses membres perclus de douleur, et il ne s'était pas encore rendu compte de ce qu'on allait faire de lui, qu'il était allongé sur le plancher, les mains liées derrière le dos et les chevilles si étroitement ligotées que le moindre mouvement leur était impossible.

Comme un paquet inerte, ses agresseurs l'avaient poussé vers la cheminée et ses plantes de pied étaient présentées aux flammes dont la chaleur commençait à lui roussir les chairs.

Alors le malheureux comprit et un frémissement le

secoua, c'était là un indice du supplice qui l'attendait s'il refusait de répondre.

Celui qui lui avait adressé déjà la parole demanda :

— Es-tu décidé ? ou bien va-t-il falloir recourir aux grands moyens ?

Cassabère se raidit contre la souffrance, déjà forte :

— Tu veux rire, gronda-t-il entre ses mâchoires contractées, ou bien celui qui t'envoie ne se souvient pas exactement de ce qu'était autrefois Antoine Cassabère, caporal à la deuxième du troisième « Etranger ». Les arbis lui en ont fait voir de toutes les couleurs : ça ne l'empêche pas d'avoir encore bon pied bon œil...

« Et tu t'imagines que je m'en vais comme ça livrer mon secret ?... »

« Que j'aurai trimé pendant dix ans de ma vie pour, au moment où je touche au but, me laisser dépouiller ?... »

Dardant sur son interlocuteur un regard de défi, il ajouta :

— Mais, si je croyais que la douleur fût capable de me faire parler, j'aimerais mieux me couper la langue avec les dents et te la cracher à la face !...

— Baste ! répliqua l'autre, ce sont choses qui se disent, mais qu'on ne fait pas...

Il prononça quelques mots en anglais et l'un de ses compagnons se mit aussitôt à fureter par la pièce, ouvrant les meubles, à la recherche d'un objet qu'il finit par trouver dans un buffet...

Ensuite, d'un petit balai comme en fabriquent les ménagères avec les ailes de volaille, il détacha une plume qu'il trempa dans la fiole découverte dans le meuble et dont il badigeonna, ainsi imbibée, les pieds de la victime...

— Ne t'inquiète pas, expliqua celui qui semblait être le chef : c'est de l'huile... rien que de l'huile... pour le cas où la chaleur du foyer t'indisposerait par trop...

Et, effectivement, sur le premier moment, Cassabère ressentit un certain bien-être : l'huile exerçait sur ses blessures une action bienfaisante, mais tout

à coup, voilà que, l'huile une fois portée par les rayonnements des flammes à une chaleur excessive, la peau se mit à craquer de toutes parts et les chairs sanguinolentes s'offrirent, crues, à la chaleur.

Alors, le supplice devint épouvantable et l'ancien légionnaire, si dur cependant aux douleurs infligées jadis par les Marocains et les Arabes aux déserteurs français, se sentit faible comme un enfant devant les horreurs de cette torture.

Une sueur d'angoisse lui inondait le corps tout entier et ses dents entraient dans ses lèvres prêtes à parler, pour les contraindre au silence.

Penché vers lui, l'autre suivait, tout en fumant avec désinvolture une cigarette, les progrès du travail qui se faisait dans l'esprit de la victime...

— Eh bien ? interrogea-t-il tout à coup, es-tu décidé ?...

Pour toute réponse, Cassabère poussa un cri rauque, semblable à celui que pousse une bête qu'on égorge, mais s'il ne répondit pas, l'éclair que lança sa prunelle ensanglantée trahit son irréductible volonté de se taire...

Un ricanement accueillit cette manifestation et l'autre gronda :

— On en a brisé de plus forts que toi...

Et à ses compagnons :

— Rapprochez-le... je crains qu'il n'ait froid, ce cher ami...

Et les pieds de l'infortuné se trouvèrent si près du foyer que, par instants, l'huile surchauffée s'enflammait et que les lèvres des blessures béantes prenaient feu elles aussi...

Alors, soudain, un spasme secoua la victime qui, dans un râle, perdit connaissance...

Les yeux réversés, la bouche écumante, il demeura immobile.

— Diabolo ! fit l'autre.

Et, sur un geste de lui, on écarta la victime du foyer et on se mit en quête d'un cordial susceptible de le rappeler à lui...

Pendant ce temps, le chef pratiquait des fouilles rapides dans les meubles qui se trouvaient dans la salle.

Et tout en arrachant les tiroirs, en éventrant les armoires, Pedro Garcias grommelait entre ses dents :

— On est allé trop vite... mais aussi comment se douter qu'il tournerait de l'œil comme une femme ?...

Soudain, un de ses acolytes accourut, murmurant :

— Patron ! voilà du monde !... j'ai entendu sur la route le bruit d'une voiture.

— La femme, sans doute, fit Garcias : elle n'est pas à craindre...

Puis un sourire crispa sa face enfumée et il murmura :

— Mais, par elle, peut-être bien pourrons-nous savoir ce qu'il refuse de nous dire...

Et aussitôt, ayant bâillonné Cassabère toujours évanoui, il tira les verrous et referma les serrures ; il ne fallait pas que la nouvelle venue pût avoir, avant d'être au pouvoir des misérables, le moindre soupçon sur le drame dont la ferme était le théâtre...

Maintenant, dans la cour s'entendait le bruit que faisait le cheval piaffant d'impatience à proximité de l'écurie et les encouragements que lui prodiguait Dolores pour qu'il se laissât tranquillement désharnacher.

Cassabère, lui, avait repris connaissance et son oreille se tendait vers l'extérieur avec épouvante : sa femme était là, elle allait tomber entre les mains de ces bandits et devenir, comme lui, victime de leur férocité.

Et il ne pouvait d'un cri, d'un hurlement, la mettre sur ses gardes !

Il se tordait silencieusement sur le plancher, écumanant de rage impuissante et de désespoir.

Pedro Garcias le regardait en souriant ironiquement, tandis que, obéissant aux indications qu'il leur donnait à voix basse, ses hommes prenaient position de chaque côté de la porte, prêts à bondir sur la malheureuse. De grosses larmes roulaient sur la face livide de Cassabère.

Du dehors s'entendit dans les serrures le grincement des clés, puis les verrous tirés extérieurement claquèrent et la porte s'ouvrit.

Il y eut une ruée, puis un cri aussitôt étouffé, puis plus rien et lorsque Cassabère, qui instinctivement

avait fermé les yeux, les rouvrit, il vit sa malheureuse Dolorès, ficelée elle aussi, assise sur une chaise à laquelle des cordes l'attachaient.

— Señora, déclara Pedro Garcias sans préambule, vous voyez en quel état un incompréhensible entêtement a mis votre mari : j'espère que son exemple vous sera profitable et que vous voudrez nous épargner le chagrin d'en venir envers vous à d'aussi tristes nécessités.

« Comme, entre époux unis, il n'y a pas de secret, vous devez savoir où Cassabère a caché certain plan dit de « In-Abbala ». Indiquez-nous la cachette et nous prenons congé, en vous offrant toutes nos excuses pour le dérangement... »

Il ajouta, d'une voix impérieuse :

— Mais faisons vite...

L'infortunée femme put à peine bégayer de façon presque inintelligible :

— J'ignore. Cassabère ne me dit pas ses affaires, ne me faites pas de mal... je vous jure que si je savais... je parlerais...

Garcias gronda, menaçant :

— A d'autres, peut-être, pourriez-vous faire croire, señora, qu'un homme est capable de vivre dix ans aux côtés d'une femme qu'il aime, sans lui avoir fait une seule fois allusion à l'avenir fortuné qui l'attend... Malheureusement pour vous, je ne suis point doué d'une suffisante dose de crédulité... et vous parlerez, si vous ne voulez que vous aussi...

Il avait accompagné ces paroles d'un si terrible geste que, poussant un gémissement d'épouvante, Dolorès s'évanouit.

En même temps, Cassabère, qui avait réussi à se débarrasser de son bâillon, criait :

— Sur la vierge, Pedro, je te jure qu'elle ignore tout de mes affaires.

— Tant pis pour elle et tant pis pour toi, riposta l'autre : car, par la Madone, si tu ne parles à l'instant, là, sous tes yeux, nous « chauffons » ta chère moitié et nous verrons si tu seras aussi insensible à ses souffrances qu'aux tiennes...

Une sueur d'angoisse aux tempes, Cassabère balbutia :

— Sur mon salut éternel, je te jure que ce que tu me demandes n'est pas ici...

— En quel endroit, alors ?... A qui l'as-tu confié ? Parle, mais parle donc ! car fût-il en enfer, je saurai bien l'aller chercher...

« Veux-tu répondre ? »

— Non ! articula entre ses dents Cassabère.

Pedro Garcias se tourna vers ses acolytes et dit, leur désignant le mari de Dolorès :

— En ce cas, reprenons la conversation, mais en douceur, qu'il puisse parler. Et par crainte qu'il ne s'ennuie, faute de compagnie, présentons aux flammes les orteils délicats de cette brave dame.

Dolorès, déjà, s'était évanouie de terreur et ce ne fut qu'une chose inerte que les coquins approchèrent du feu :

— Oh ! oh ! grogna Pedro Garcias, voilà qui n'est pas de jeu...

Et, tandis qu'un de ses hommes aspergeait d'eau le visage de la malheureuse pour tenter de la faire revenir à elle, lui-même, penché sur le corps inanimé, arrachait le corsage pour faciliter le jeu des poumons, quand un papier épinglé à l'intérieur de l'étoffe attira l'attention du bandit, qui s'en empara : à peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa une clameur de joie.

Il fourra le papier dans sa poche et, se ruant vers la porte :

— En route ! commanda-t-il aux autres : nous avons assez perdu de temps ici... J'ai trouvé ce que j'étais venu chercher...

Sur le seuil, il se retourna et lança ces mots ironiques à Cassabère :

— Vois-tu, mon vieux, l'excès en tout est un défaut : si tu n'avais pas cru nécessaire de recommander ton envoi, jamais peut-être je n'aurais retrouvé la piste du plan d'In-Abbala !

La porte soigneusement refermée derrière eux, les bandits regagnèrent en toute hâte l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux, tandis que, dans la salle de l'hacienda, Cassabère se tordait de douleur auprès du corps inanimé de sa femme.

CHAPITRE II

LE CLOWN PEWIT

La fête battait son plein ; il pouvait être dix heures du soir environ et dans des nuages de poussière, au milieu d'une atmosphère que parfumaient des relents de friture et d'acétylène, la foule des badauds grouillait, intense, babillarde.

Les interjections, les rires, les appels, les cris se croisaient, couverts à chaque instant par les éclats des cuivres, les roulements des tambours, les mugissements des sirènes et les sifflements des moteurs.

A voir cette multitude, on eût pu croire que toute la population de Montevideo était sortie des murs de la ville pour se presser sur le champ de foire et s'écraser aux nouveautés sensationnelles de l'année.

Parmi celles-là, la plus courue était assurément le « Cirque International », dont le manager Hermann Rutschmacker jouissait, dans les deux Amériques, d'une réputation justement méritée par son ingéniosité et sa hardiesse à savoir découvrir et lancer un « numéro ».

C'est ainsi que cette année, outre la publicité énorme qu'il avait faite dans les journaux, il avait trouvé le moyen d'intéresser les corps savants de l'univers entier à l'être étrange qu'il exhibait dans son établissement.

Master Bob ! Le singe homme ! auquel la presse des deux mondes avait consacré et consacrait encore de longues et documentées chroniques.

Master Bob, auprès duquel les académies étrangères avaient envoyé des délégués, à l'effet non seulement de l'examiner, mais encore — dirions-nous si l'expression ne devait paraître exagérée, s'appliquant à un singe — l'interviewer.

Le savant anthropologiste, sir James Forester, l'érudit continuateur de Darwin, dont il était d'ailleurs

le disciple le plus fervent, avait fait récemment à la Royal Academy de Londres une importante communication au sujet de Master Bob.

Une polémique ardente s'était même engagée à ce sujet entre l'anthropologiste anglais et un de ses confrères italiens de l'institut de Bologne, il signor Sanisino, qui s'embarquait pour l'Amérique afin de tenter de trancher *de visu* une question aussi captivante : et dans un but identique, sir James Forester avait lui aussi câblé son arrivée prochaine.

Il était également question de réunir un congrès auquel les nations des deux continents enverraient leurs illustrations scientifiques les plus en vue, cette question de l'ascendance de l'homme étant de celles qui ne peuvent laisser indifférente l'humanité.

Le lieu où se devait tenir cette assemblée de sommités intellectuelles était même désigné : Montréal.

Cette ville avait été choisie entre toutes parce que, bien qu'américaine par le territoire, elle était anglaise par sa filiation avec la Grande-Bretagne, et qu'il avait paru possible, par ce moyen, de concilier tous les amours-propres...

On imagine si une telle publicité avait impressionné le public et si les recettes du « Cirque International » s'en ressentaient.

Ainsi que se le disaient entre eux les forains en bougonnant, il n'y en avait que pour « cet animal-là » !

Et que l'on n'imagine pas qu'en s'exprimant ainsi, ils fissent le moins du monde allusion à Master Bob !

Non, c'était de son heureux propriétaire qu'ils entendaient parler !... Comme si cet Hermann Rutschmacker n'aurait pas pu se contenter d'avoir pour fille la plus jolie créature qui se pût rêver, dont la vue seule au contrôle sur l'estrade suffisait à faire accourir les plus élégants señors de la ville !

Car, il n'y avait pas à dire, M^{lle} Rutschmacker, avec ses grands yeux d'azur, sa bouche semblable à un fruit mûr, ses cheveux couleur de soleil, aurait pu, sans conteste, « faire la pige » à une princesse.

Et elle jouait la princesse, vraiment, depuis que son père avait acheté, deux ans auparavant, à la foire d'Anvers, Master Bob, depuis surtout que le

dressage de celui-ci avait donné d'aussi inespérés résultats.

Les grosses pièces blanches, les pièces d'or, même, tombaient dru comme grêle dans la caisse : aussi, la jeune fille, délaissant l'arène et le jeu des panneaux, ainsi que les cercles de papier qu'elle crevait avec tant de crânerie, se contentait de trôner au contrôle et de surveiller l'entrée, pour le plus grand régai des snobs qui venaient cavalcader en joyeuse compagnie sur les cochons de bois et faire du bruit dans les infimes baraques où s'exhibaient les femmes colosses et les hommes nains.

— Entrez ! señoras et señores !... hurlait Piwit, un clown anglais, culotté de satin ponceau où se dessinaient les lunes d'or, dressant comiquement sa houppe de filasse que terminait un papillon oscillant à l'extrémité d'un fil de fer.

« Entrez ! la représentation va commencer !... »

« Master Bob ! l'immortel gorille, dont vous voyez ici reproduits les traits éminemment intelligents ! Master Bob s'apprête à vous faire admirer les tours les plus saisissants et à vous prouver la vérité de cette parole proclamée par le plus illustre savant du monde entier :

« L'homme descend du singe !... »

Ces derniers mots ponctués d'un tonnerre exécuté par les cuivres de l'orchestre, un « Auguste », grotesque dans son habit noir classique, le masque enfariné à moitié mangé par l'énorme faux col qui lui coupait les oreilles, reprit d'une voix claironnante :

— Oui, mes belles señoras... oui, mes beaux señores, voici votre grand-père authentique, indiscutable !... celui qui vous a donné ce goût des grimaces, de la dissimulation, de l'escobarderie !

« Voyons, señoras ! Voyons, señores ! regardez et comparez en toute franchise que nul d'entre vous ne pourrait renier comme ancêtre Master Bob !... »

D'une grande baguette qu'il tenait à la main, il désignait un énorme tableau encadré d'or outrageusement, dont s'ornait le devant du cirque, colossale construction de toile, de planche et de staff.

Œuvre d'un artiste doué certainement d'une plus forte dose d'intention que de talent, cette toile repré-

sentait une rudimentaire forêt vierge d'un sauvage désordre : au milieu de l'inextricable lacis de lianes et de racines, un homme en costume colonial, coiffé du casque de liège et vêtu de kaki, luttait héroïquement avec une bande de singes énormes, effrayants.

Au-dessous, en grosses lettres, ces mots :

Première rencontre de M. Hermann Ruschmacker, illustre dompteur, avec Master Bob !

Tout autour, encadrant ce sujet principal, un cordon de cartouches plus petits, dans lesquels apparaissait le fameux singe-homme en ses incarnations diverses, ces incarnations stupéfiantes qui lui avaient fait la réputation mondiale dont il jouissait :

Ecuyer de haute école, gymnasiarque, homme du monde, etc., etc.

Sous quelque costume que ce fût, Master Bob se rapprochait, en effet, extraordinairement par ses attitudes de l'humanité, rendant compréhensible la stupeur inquiète qu'il avait excitée parmi tous ceux qui l'avaient applaudi...

Aussi, les badauds s'empressaient-ils de grimper à l'envi les cinq marches du monumental escalier de bois qui donnait accès à la plate-forme où se faisait la parade ; sans discuter, ils acquittaient le droit d'entrée entre les mains des contrôleurs galonnés d'or sur toutes les coutures, cependant que M^{lle} Mina les accueillait d'un joli sourire qu'accompagnait une gracieuse inclinaison de tête.

On eût dit une maîtresse de maison recevant ses invités.

Néanmoins, son rôle ne l'absorbait pas au point qu'elle ne prêtât attention à ce que lui contait le clown que, d'un discret coup d'œil, elle avait appelé auprès d'elle...

— Qu'avez-vous donc, mon cher Piwit ? interrogea-t-elle ; vous n'avez pas, ce soir, votre entrain ordinaire ?

Il haussa les épaules, murmurant :

— Est-il vraiment nécessaire que je vous réponde, ma bien-aimée Mina, pour que vous sachiez à quoi vous en tenir ? Je vais partir tout à l'heure et la pen-

sée de m'éloigner de vous me peine profondément.

La jeune fille eut un gentil éclat de rire ironique :

— Dirait-on pas que vous partez pour longtemps ! s'exclama-t-elle : une absence de vingt-quatre heures, pas même ! Du moins à ce que vous m'avez dit.

— Et c'est la vérité, d'après les renseignements qui m'ont été fournis. De Montevideo à Maldonado, il y a pour deux heures de chemin de fer ; ensuite, il faut louer une voiture qui met une heure à franchir les quatre lieues qui séparent Maldonado de l'hacienda où je me rends.

— En vérité !... voilà un voyage susceptible de troubler un homme qui vient de faire le tour du monde !

— Et la perspective d'être éloigné de vous ! gémit le clown.

Il ajouta d'une voix altérée :

— Et puis, il y a aussi la gêne que je vais éprouver devant mes vieux, quand il leur faudra expliquer ma présence en Amérique alors qu'ils ont toutes raisons de me croire à Paris.

Et le jeune homme de murmurer :

— Voyez-vous, quand je pense au moment où il faudra dire la vérité à mon père, je suis presque sur le point de me réjouir de ma lâcheté qui m'a jusqu'à présent empêché de demander votre main à M. Ruschmacker.

— Voilà qui est du dernier galant ! plaisanta Mina.

L'autre riposta en lui saisissant la main :

— Oh ! comprenez-moi, Mina : me voyez-vous avouant à mon père que depuis deux ans, c'est-à-dire depuis ma sortie de Joinville, je fais partie du « Cirque International », où je me suis engagé par amour, pour ne pas quitter celle qui avait pris mon cœur !...

« Me voyez-vous lui révélant que, tandis qu'il me croit à Paris, poursuivant mes études à l'Ecole commerciale, je cours le monde, affublé de ce costume, sous le nom d'emprunt de Piwit, clown anglais ?

La jeune fille eut un geste des épaules et dit avec une moue :

— Est-ce donc là toute votre affection, ô Jean ?

Comment ! celui qui a eu le courage d'affronter le public et de faire montre dans une piste de sa virtuosité de gymnasiarque acquise à Joinville, reculerait à la pensée de dire à son père tout simplement : « J'aime une jeune fille qui m'aime et qui sera pour moi la plus dévouée des femmes et pour vous la plus tendre des enfants ! »

Elle ajouta d'une voix un peu amère :

— Ce n'est pas Panitowitch qui aurait de ces hésitations !

Les regards du clown s'en furent chercher l'« Auguste » qui, sur le devant de la plate-forme, continuait à faire la parade, tout en lançant de temps à autre vers le couple amoureux un coup d'œil furibond.

Le jeune homme serra les poings et grommela entre ses dents :

— Oh ! si je savais... si je savais...

— Quoi ? interrogea, gentiment narquoise, la jolie Mina... qu'il a pour moi beaucoup d'affection ? Mais vous le savez, mon bon ami, vous le savez... seulement, il a sur vous l'incomparable avantage d'être patient. Il n'ignore pas que ce n'est pas à lui que vont mes préférences... Mais il compte sur une occasion...

— Une occasion ?...

— Oui, il prétend que le caractère de la femme est changeant et qu'il se pourrait très bien qu'un jour ou l'autre...

— Vous cessiez de m'aimer !... Ah ! si jamais ce jour devait luire, je préférerais cent fois me crocher à l'une des branches de ces sycomores...

La jeune fille se mit à rire :

— Serment facile à faire quand on sait qu'on n'aura jamais à le tenir...

Le clown se saisit de la petite main de la jeune fille et y appliqua tendrement les lèvres :

— Ah ! Mina, Mina, comme je voudrais qu'une occasion se présentât de vous prouver que mon affection...

— ... défie toute concurrence, interrompit Mina, en riant...

— Vous n'avez pas confiance...

— Dame ! l'occasion que vous demandez se présente et vous reculez.

« Croyez-vous que ce Valaque de Panitowitch, lui, reculerait devant une démarche semblable ?

— Oh ! lui, ce n'est pas la même chose... Vous comprenez bien, Mina...

— Mais oui, je comprends, mon pauvre Jean, interrompit affectueusement la jeune fille, et je voudrais être avec vous pour vous donner du courage et adoucir un peu par ma présence l'amertume de cette démarche...

En ce moment, l'« Auguste », qui, depuis un quart d'heure s'égosillait à vanter à la foule les mérites de Master Bob, s'approcha du contrôle derrière lequel se tenait Mina et dit rudement au clown :

— A ton tour, mon vieux... Moi, j'en ai assez.

La mauvaise humeur du Valaque était évidente, l'accord des deux jeunes gens mettait sa patience à l'épreuve.

— Et tous ces savants, ajouta-t-il en s'adressant à Mina, qui en pincet tant pour master Bob, les Forrester, les Sanisino, et tant d'autres devraient bien trouver un moyen de le faire parler !... Ça nous éviterait la peine de faire le boniment !

— En vérité, railla la jeune fille, tandis que Jean s'en allait prendre, sur le devant de l'estrade, la place de Panitowitch, en vérité, ne trouvez-vous pas que les hommes disent déjà assez de bêtises comme ça... S'il fallait que les singes s'en mêlent, ça serait du joli !

Ce à quoi, l'« Auguste » répondit, en dissimulant mal une grimace :

— Vous dites ça pour moi, je parie... Ça vous ennuie donc tant que ça que je vous dise que je vous aime ?

Mina éclata de rire :

— M'ennuyer ! s'exclama-t-elle, bien au contraire. Ça m'amuse. Vous voyez bien...

Le Valaque eut dans la prunelle une lueur mauvaise de clown qui vous fait la cour...

— Dame, riposta-t-elle, mon pauvre Pani (diminuative et grogna :

— Vous êtes moins gaie, quand c'est cet imbécile

tif de Panitowitch), vous n'avez qu'à le regarder et à comparer.

— Ce ne sont pas toujours les plus beaux museaux qui font les meilleurs maris.

— D'accord, mais en tout il faut une limite.

— A vous entendre, murmura Pani amèrement, je ferais la pige à Master Bob.

— Je ne vais pas jusque-là, mais enfin vous ne pouvez prétendre au prix de beauté.

— Et cependant, je vous aime tant, Mina ! soupira l'« Auguste », en s'accoudant sur le contrôle et en jetant à la jeune fille un regard flamboyant.

— D'un peu plus loin, s'il vous plaît, fit-elle.

— Vous avez peur que Piwit ne soit jaloux, siffla-t-il entre ses dents serrées.

— Ce n'est pas tant de la jalousie de Piwit que j'ai peur, répondit-elle, que de la poigne de mon père, et vous savez qu'il n'est pas d'humeur commode...

— Mais je vous aime pour le bon motif, insista Pani.

— Et vous croyez que mon père accorderait maintenant à quelqu'un qui, comme vous, n'aurait ni sou ni maille ?

— Je voudrais bien voir étalés au grand soleil les millions de Piwit, ricana l'« Auguste » avec une ironie méchante.

Il ajouta :

— D'ailleurs, nous n'avons pas compté ensemble et il y a des apparences bien trompeuses.

— Seriez-vous riche ! s'exclama la jeune fille. Tous mes compliments et, en ce cas, on peut causer. Seulement, je vous trouve bien osé de prétendre à ma main, si vous ne pouvez m'éblouir suffisamment par votre fortune pour m'empêcher de voir clair et de constater la différence qu'il y a entre vous et un Apollon du Belvédère !

Panitowitch, contenant sa colère, demanda :

— Alors, si j'étais riche, vous m'aimeriez ?

— Je ne vais pas jusque-là ; seulement, je vous trouverais peut-être plus agréable à contempler.

Pani la regarda pour s'assurer qu'elle ne plaisantait pas : mais non, elle lui parut parler sérieuse-

ment et, comme il n'était pas doué d'une somme très grande d'intelligence, il estima qu'il n'y avait dans ce qu'elle venait de dire rien de bien invraisemblable.

Est-ce qu'il n'y avait pas de nombreux exemples de jeunes et jolies femmes épousant, pour leur argent, des hommes vieux et laids ?

Pourquoi Mina ne serait-elle pas semblable à ces femmes-là ?

Et à cette pensée que peut-être, en effet, s'il était riche sa laideur paraîtrait à la jeune fille plus acceptable, un flot de sang lui montait à la face et l'enlaissait encore.

En ce moment, d'un pas grave et solennel, un vieux monsieur gravissait les degrés qui conduisaient à l'estrade ; il était vêtu d'une longue redingote noire, s'ouvrant largement sur un plastron de chemise où étincelaient trois gros boutons en brillant, son faux col se cravatait de blanc et son visage, entièrement rasé, était encadré de mèches de cheveux gris qui lui donnaient l'air vénérable.

Avec autorité, il s'approcha du contrôle et demanda à Mina en anglais :

— Master Ruschmacker?... Je pouvais lui parler sans retard ?

Il tira de son portefeuille une carte qu'il tendit à la jeune fille en disant :

— James Forester, de la Royal Academy de Londres.

A ce nom universellement connu et qu'avait particulièrement mis en lumière la polémique dont était l'objet Master Bob, Mina et Panitowitch se regardèrent émus.

Tout de suite, la jeune fille dit à l'« Auguste » :

— Conduisez Monsieur auprès de mon père...

Furieux d'être ainsi troublé dans son tête-à-tête, le Valaque objecta :

— Et la parade ?

— Inutile maintenant ; la représentation va commencer. Donc, allez.

Grommelant, Pani invita d'un geste le savant à le suivre et, au bout d'un couloir étroit, gagna un vaste espace que limitaient, formant un quadrilatère à peu

près régulier, les wagons-chariots sur lesquels se trouvaient les cages des fauves, les tentes servant d'écurie aux chevaux et d'habitation au personnel, enfin le wagon du manager.

Bientôt, les deux hommes gravirent un petit escalier et se trouvèrent sur une minuscule terrasse servant de vestibule à une mignonne petite pièce tendue d'étoffe claire, garnie de meubles laqués blancs, — sans aucun doute, la chambre de Mina.

Le Valaque, après avoir heurté à une porte qui faisait communiquer cette première pièce avec la voisine, entra, suivi de sir James Forester.

— Patron, dit Pani, c'est un monsieur qui désire vous parler.

Et il se retira, laissant l'Anglais immobile sur le seuil et considérant avec étonnement et le local et son locataire : c'était d'abord une vaste pièce que fermait, face à la porte, une tenture derrière laquelle, assurément, se cachait quelque chose ; comme mobilier, d'abord une couchette allongée contre l'un des panneaux du wagon, puis une table-bureau assez grande pour servir aux repas et que garnissaient des tiroirs, deux fauteuils à bascule et quelques chaises.

L'homme, le célèbre Hermann Ruschmacker, était un gaillard, bâti en hercule, à la face empourprée qui trahissait un amour immodéré de la boisson et dont les poings velus étaient capables d'assommer un bœuf.

Il toisait le visiteur d'un gros œil méfiant, serblant prêt à ouvrir la bouche pour le prier de tourner les talons, quand le savant déclara d'une voix impassible :

— Sir James Forester, de la Royal Academy.

A ce nom, le manager du « Cirque International » s'élança du fauteuil dans lequel il était demeuré confortablement assis et se précipita au-devant du visiteur, demandant :

— C'est bien vous, sir, qui m'avez télégraphié ce matin ?

— Yes.

Et l'Anglais s'assit sur le siège que lui avait offert avec empressement le manager.

— Vous savez que je n'ai pas compris un mot à votre dépêche.

Et dépliant un papier qu'il avait tiré, tout froissé, de la poche de son vêtement, il lut :

« Ne vendez à aucun prix, avant mon arrivée. »

— Comment, s'exclama Forester, vous n'avez pas compris qu'il s'agissait de votre singe ? Je n'ai pas voulu le nommer dans mon télégramme par crainte d'une indiscretion.

Ruschmacker fixait sur son interlocuteur de gros yeux stupides d'étonnement.

— Vendre mon singe !... Mais pourquoi, diable, voulez-vous que je vous le vende ?

L'Anglais ajusta sur son nez un bésicle d'or, demandant d'un ton froissé :

— Et pourquoi ne me le vendriez-vous pas aussi bien qu'au signor Sanisino ?

— Mais il n'est nullement question...

Forester l'interrompit en lui mettant sous le nez un exemplaire du *New-York Herald*.

— Et ça ? interrogea-t-il... Ça, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je vous le demanderai, monsieur Forester, répliqua narquoisement le manager, car je n'entends goutte à votre langue.

— Voilà ce qui m'est tombé sous les yeux, hier soir, au moment où le service de santé retardait, pour je ne sais quelle stupide raison, notre débarquement de vingt-quatre heures.

Et il se mit à traduire, d'une voix que l'émotion faisait trembler un peu :

« La discussion engagée depuis un certain temps déjà, entre l'éminent savant anglais sir James Forester, et le non moins illustre savant italien Sanisino, discussion que le monde entier a suivie avec un intérêt palpitant, ne va pas tarder à entrer dans une phase nouvelle. Si nos renseignements sont bons, et nous avons tout lieu de les croire tels, le signor Sanisino serait en pourparlers avec M. Ruschmacker, à l'effet de se rendre acquéreur du fameux gorille, Mas-

ter Bob, sur lequel il se propose de poursuivre ses études relatives aux ascendances de l'homme, études auxquelles il doit sa réputation. »

Ayant lu, sir James Forester considéra son interlocuteur et expliqua :

— Vous jugez de ma stupeur et de mon désespoir en lisant cette nouvelle, moi qui venais précisément de faire la traversée d'Europe pour traiter avec vous de cette vente... C'est pourquoi, ne pouvant accourir de suite, je vous ai envoyé cette dépêche pour arrêter vos pourparlers, s'il en était temps encore.

— Mais il n'y a pas de pourparlers...

— Et signor Sanisino ?

— Je ne le connais pas même de vue.

— D'accord, mais par correspondance ?

— Pas de correspondance, affirma le manager.

Sir James Forester considérait son interlocuteur d'un air soupçonneux : visiblement, il n'avait pas grande confiance dans cette déclaration.

— En ce cas, fit-il, rien ne vous empêche de traiter avec moi.

— De quoi traiter ?

— De la vente du singe.

— Mon singe n'est pas à vendre.

— Songez que c'est dans l'intérêt de la science que je veux faire cette acquisition... Mon maître, Darwin, a posé en principe que l'homme descend du singe, et si tout le bien qu'on dit de Master Bob est exact, j'entends me servir de lui pour prouver d'éclatante façon l'exactitude de la vérité proclamée par l'éminent savant.

L'Anglais parlait d'une voix chaude, enthousiaste, sans s'apercevoir combien son enthousiasme laissait froid Hermann Ruschmacker.

Celui-ci se borna à répéter :

— Je ne veux pas vendre mon singe.

— Vous ignorez le prix que j'en veux donner.

— Le prix m'importe peu, puisque je ne veux pas le vendre.

— Mille livres, proposa l'Anglais.

L'autre avait tressailli, mais, presque aussitôt, il s'était ressaisi :

— Puisque je vous répète que je ne veux pas vendre.

— Deux mille livres, articula flegmatiquement sir Forester.

Cette fois, le manager devint attentif.

— Je le voudrais, déclara-t-il, au bout de quelques secondes de réflexion, que je ne le pourrais pas. J'ai des engagements pris pour une tournée dans les Amériques et dont le point terminus est Montréal. Pour me dégager, il me faudrait payer des dédits dont l'ensemble atteindrait ou presque la somme que vous m'offrez.

Sans broncher, sir Forester articula :

— Je paierais les dédits ou j'attendrais que votre tournée fût finie. A quelle époque devez-vous être à Montréal ?

— Dans six semaines.

L'Anglais eut un claquement de langue impatienté : ce délai lui paraissait évidemment un peu long.

— On pourrait couper la poire en deux, proposait-il.

Mais sans doute une combinaison avait-elle, à la réflexion, surgi dans l'esprit de Ruschmacker, car il s'exclama :

— D'ailleurs, tout cela, c'est parler pour ne rien dire, puisque je ne veux pas vendre mon singe.

— Je ne nie pas que votre volonté soit telle, mais, dans la vie, combien de circonstances viennent-elles faire obstacle à la volonté d'un homme !

« Et puis, deux mille livres, c'est une somme !

— Possible, mais, pour l'instant, je ne suis pas décidé.

Voyant qu'il perdrait son temps à tenter de vaincre cet entêtement, l'Anglais demanda :

— Au moins, prenez vis-à-vis de moi l'engagement d'honneur de me donner la préférence, au cas où vous changeriez d'avis.

— Oh ! cela de grand cœur ! prononça le manager qui s'était levé, indiquant au visiteur que, n'ayant plus rien à se dire, il était temps de prendre congé.

En ce moment d'ailleurs, une sonnette retentit au dehors et Ruschmacker dit à l'Anglais :

— Votre Honneur m'excusera, mais la représentation va commencer et il me faut être là pour surveiller mon personnel, d'autant plus que j'ai ce soir un artiste qui m'a demandé de s'absenter et il y a un petit raccord à faire.

Il avait, tout en parlant, accompagné sir Forester jusqu'à une seconde porte qui ouvrait directement sur un petit escalier descendant par quatre marches vers le sol et l'Anglais, après avoir respectueusement salué, prit congé.

Après son départ, le manager revint lentement sur ses pas, se frottant les mains dans un geste satisfait et murmurant :

— Il ira bien jusqu'à trois mille livres ; et avec trois mille livres on peut faire.

Il eut un hochement de tête dans la direction du grand rideau qui fermait la pièce à son extrémité et ajouta :

— Ah ! mon vieux Bob, si, grâce à toi, je pouvais enfin atteindre au but, quel déluge de carottes et de sucre !

Puis brusquement :

— J'en écrirai demain à Cassabère...

Ah ! s'il avait pu se douter qu'il avait sous la main, dans la personne du clown Piwit, le propre fils de son ancien camarade de la légion, sans doute eût-il trouvé plus commode de lui confier son message.

Mais comment eût-il deviné Jean Cassabère sous le surnom anglais dont il s'était affublé ?

*
* *

Cependant, tandis qu'au « Cirque International », la représentation se poursuivait avec son éclat accoutumé, Piwit sortait de wagon à la gare de Maldonado et, sautant dans une voiture, roulait à toute vitesse sur la grande route toute blanche de neige, entre les champs tout noirs.

Au fur et à mesure qu'il approchait du terme de son voyage, il se sentait étreint par une angoisse de plus en plus grande : ainsi qu'il l'avait dit à Mina, ce

n'était pas une mince affaire de venir dire au vieux Cassabère :

— Mon père, je vous ai odieusement trompé, depuis quatre ans : les études que vous étiez si fier de me faire faire, je les ai abandonnées pour suivre, sous un nom d'emprunt, une écuyère de cirque, fort honnête fille assurément, mais qui n'est certainement pas la bru que vous auriez choisie, car vous aviez de l'ambition pour moi, vous me vouliez préparé à tenir dans le monde la place à laquelle me donnerait droit la grosse fortune que vous laisseriez...

« Eh bien ! sous la perruque d'étope et le costume bariolé d'un clown, je fais des culbutes dans un cirque : voilà ce que j'ai à vous apprendre, mon père, et par-dessus le marché, je viens vous prier de vouloir bien donner votre consentement à mon mariage avec Mina Ruschmacker, l'écuyère en question.

On imagine que la perspective d'un pareil discours à tenir comme entrée en matière n'était pas faite pour donner grand courage au malheureux garçon ; il savait bien que la tendresse maternelle serait plus aisée à conquérir, mais il n'ignorait pas que son père avait une volonté que peu de choses pouvaient faire plier.

Aussi, l'impatience bien naturelle qu'il éprouvait à embrasser ses parents s'atténuait-elle de l'appréhension de la scène terrible qui l'attendait.

Mélancoliquement, il regardait par la portière de la voiture voltiger les blancs papillons de neige qui brouillait le paysage inconnu au milieu duquel il courait.

Brusquement, le cocher arrêta son attelage et, sautant à terre, ouvrit la portière, disant :

— Il faut descendre ici, señor : la route maintenant est trop défoncée par les charrois pour que j'y risque mes chevaux ; d'ailleurs, vous êtes arrivé ou presque, car, d'ici, on voit les toits de l'hacienda.

Et de son fouet tendu à bout de bras, il désignait de hautes cheminées qui dominaient la touffe sombre des arbres.

Jean Cassabère mit pied à terre et d'un bon pas marcha dans la direction indiquée par le cocher.

Avec une hésitation, il poussa la porte charretière

qui fermait la cour dans laquelle il pénétra et, tout droit, se dirigea vers l'entrée qu'indiquait un auvent de paille protégeant une manière de petit perron en briques.

Là, après avoir hésité un moment, un peu interloqué par l'absence de toute lumière, il heurta.

Rien ! Seul un profond silence accueillit son appel.

Etonné, il recommença une seconde, puis une troisième fois, sans obtenir de meilleur résultat.

Alors, ma foi, il prit peur et appela.

Toujours rien, ou cependant, pour être dans le vrai, il crut bien percevoir, en tendant l'oreille, un léger bruit, très indistinct, quelque chose qui ressemblait à un gémissement.

Une sueur froide inonda les tempes du jeune homme qui se mit à frapper à coups de poing, appelant désespérément son père et sa mère. Puis, soudain, la peur l'aiguillonnant d'atroce façon, il avisa une échelle qu'il approcha du mur et qui lui permit d'atteindre une fenêtre étroite percée à la hauteur du premier étage et dont il réussit à forcer un volet ; ensuite, d'un coup de coude il enfonça un carreau, passa sa main par l'ouverture ainsi pratiquée et tourna la crémona.

Une fois l'appui de la croisée escaladé, il sauta dans la pièce, s'orienta au milieu de l'obscurité, trouva une porte, sortit sur un palier d'escalier dont, quatre à quatre, il descendit les marches, ce qui le conduisit à une manière de grand vestibule, sur lequel ouvraient plusieurs portes.

La première contre laquelle se rua le jeune homme fut précisément celle de la grande salle où agonisaient ses parents.

Comme un fou, il se précipita : la lampe, de sa mèche carbonisée, dont s'empuantait l'atmosphère, éclairait vaguement cette scène d'horreur.

Le premier soin du jeune homme fut d'écartier du poêle, à demi éteint maintenant, le corps convulsé de son père : le malheureux, les chairs des pieds en partie carbonisées, était évanoui ; non loin, sa femme, baïllonnée, roulait des yeux hagards, des yeux fous.

C'était elle dont, tout à l'heure, les gémissements

avaient été entendus de son fils. Aussitôt débarrassée de ses entraves, Dolorès s'était redressée et, sans même prendre le temps d'embrasser son enfant, s'était précipitée par la pièce, criant :

— Vite, détache ton père et porte-le sur le lit, là-bas, dans le coin.

Elle cherchait de l'alcool pour lui ablutionner la face et les mains afin de le faire revenir à lui ; il était à craindre, si on ne se hâtait de l'arracher à ce coma, que la mort ne s'emparât de lui.

Le corps du vieux Cassabère, une fois étendu sur le lit du valet de ferme, Jean demanda, tout en aidant sa mère à frictionner les membres raidis du vieillard.

— Mais, quoi ? Qu'est-il arrivé ? Quels sont les misérables ?

D'une voix tremblante, la pauvre Dolorès bégaya :

— Comment saurais-je ? J'étais allée à la ville. Quand je suis rentrée, des hommes se sont jetés sur moi, m'ont interrogée sur des choses que j'ignore. Alors, ils ont voulu me traiter comme ils ont traité ton père, je me suis évanouie et quand je suis revenue à moi, ils étaient partis.

« J'étais seule avec mon pauvre Antoine et j'avais désespéré de me débarrasser des cordes qui me ligo-taient, quand j'ai entendu frapper et que j'ai reconnu ta voix.

— Des voleurs ? interrogea le jeune homme.

— Je ne sais...

Au même instant, un gémissement sortit des lèvres du vieux Cassabère, dont les paupières se soulevèrent.

Un moment, il attacha un œil vitreux sur le visage anxieux de son fils penché vers lui ; puis une flamme brilla dans sa prunelle.

— Père, murmura le jeune homme, père, me reconnaissez-vous ?

Le malheureux, dont les yeux s'étaient fermés, les rouvrit et ses lèvres balbutièrent :

— Jean !

Puis un hurlement de douleur jaillit de sa gorge, comme un râle dernier, et sa tête se renversa en arrière...

— Mère ! clama Jean épouvanté, mère ! Il est...

Dolorès se jeta sur le corps de son mari et, ayant ausculté la poitrine, se releva, murmurant :

— Evanoui, c'est la souffrance. Songe que ces misérables l'ont brûlé vif pour lui arracher son secret.

Et avec une précaution infinie elle pansait ses pieds ensanglantés, tuméfiés, les lui enveloppant de linges imbibés d'huile, tandis qu'à grand renfort d'alcool, son fils tentait de le faire revenir à lui.

Au bout d'un grand quart d'heure d'efforts, Cassabère reprit enfin possession de lui-même...

— Jean, mon Jean ! murmura-t-il d'une voix dolente. C'est toi ! C'est bien toi !

Dans ses mains tremblantes, il avait pris la tête de son fils et la couvrait de baisers.

Puis, il considéra sa femme et demanda :

— Et toi, ma pauvre Dolorès, que t'ont fait ces bandits ?

— Ils se sont enfuis subitement, me laissant attachée. Sans doute avaient-ils entendu arriver Jean...

Mais, soudain Cassabère poussa une clameur sauvage :

— Non ! Non ! Je me souviens maintenant !... Oui, au milieu de mes souffrances, j'avais oublié... Le papier ! Il a pris le papier !

Et à sa femme :

— Le reçu de la poste !... Il te l'a arraché et le nom lui a tout appris...

— Le nom ! interrogea Dolorès, quel nom ?

« Je ne sais pas lire...

Mais, subitement redressé sur son séant, Cassabère dit d'une voix pleine d'énergie à son fils :

— Ecoute, tu peux, si tu le veux, sauver la situation, tu vas courir à Montevideo trouver un certain...

Mais il s'arrêta, jeta sur sa femme un regard étrange et gronda :

— Laisse-nous, femme ; nous avons à causer, nous deux, Jean.

Étonnée, Dolorès regarda son fils, mais Cassabère surprit ce regard et déclara laconiquement :

— Il est mauvais que les femmes soient mêlées aux affaires des hommes.

La pauvre créature, tête basse, sortit de la pièce.

Alors, Cassabère, què l'effort fait par lui avait abattu, bégaya :

— Approche, Jean, et écoute-moi sans m'interrompre... Je sens que mes forces s'en vont.

Le jeune homme eut un geste de terreur.

— Oh ! protesta Cassabère, ne crains rien, dans notre famille, on a l'âme chevillée dans le corps et du moment que je ne suis pas mort du coup, j'ai des chances d'en revenir.

« Seulement, comprends-tu, il faut que tu partes de suite et si je m'évanouissais...

Il était devenu tout pâle et sa voix avait tellement baissé que les derniers mots prononcés étaient presque inintelligibles.

— Père, supplia Jean...

Mais, une fois encore, Cassabère se raidit et, avec une extraordinaire force de volonté, il réussit.

— C'est sur l'ordre d'Amilcar Fabiani, tu retien-dras bien ce nom-là, n'est-ce pas ? que j'ai été torturé, volé.

« Je n'avais plus le plan entre les mains. J'étais donc bien tranquille, ils auraient pu m'arracher la chair par lambeaux qu'il leur eût été impossible de s'emparer du papier.

Il suffoquait et ses doigts se crispèrent sur les draps.

— Père, ne parlez plus ! supplia le jeune homme.

Mais, entêté, Cassabère se cramponnait à la vie.

— Malheureusement, poursuivit-il dans un souffle, ils ont trouvé sur Dolorès le reçu de la poste et sur le reçu il y avait le nom du destinataire ; donc, maintenant, ce gueux de Fabiani sait où se trouve le plan d'In-Abbala, et il ne reculera pas devant un nouveau crime pour tenter de s'en emparer.

« S'il réussit, ce sont des millions et des millions, tu entends ? qui nous échappent ! Il faut donc courir le prévenir pour qu'il se tienne sur ses gardes... tu as compris, n'est-ce pas ?... courir... Va... va...

La voix de Cassabère s'éteignait dans un râle...

— Père, gémit Jean, épouvanté, père !...

Puis, voyant que le vieillard ne répondait pas, il appela désespérément :

— Maman !... maman !...

Comme Dolorès entraînait en coup de vent, Cassabère ouvrit les yeux et trouva la force de répéter :

— Va... va vite...

— Mais chez qui, père, chez qui voulez-vous que j'aille ?

Les yeux de Cassabère se désorbitèrent de stupeur et d'épouvante.

Comment ! il n'avait pas dit le nom ! Mais aurait-il la force ?...

Il se redressa sur son séant et bégaya, luttant effroyablement contre la défaillance qui déjà l'étreignait :

— C'est... C'est...

Il eut un râle de désespoir, ses mains se portèrent crispées à sa gorge, comme si elles eussent voulu la débarrasser d'une étreinte invisible, puis il répéta encore :

— C'est... C'est...

A deux mains, il se saisit les tempes, comme s'il eût espéré contraindre sa mémoire à lui obéir.

— Oh ! bégaya-t-il dans un râle, je ne peux pas... je ne peux pas...

Et il demeura là, hébété, fixant dans l'espace des yeux fous, tandis que sa femme et son fils, penchés vers lui, tentaient de surprendre dans son regard vide le secret qui y demeurait enfoui.

CHAPITRE III

MASTER BOB EST MORT... VIVE MASTER BOB !

C'était, quinze jours plus tard, la dernière représentation à Montevideo du « Cirque International » ; aussi la foule immense s'écrasait-elle sur les gradins, curieuse d'applaudir une fois encore aux merveilleux exercices de Master Bob.

Accompagnée par de maigres applaudissements, l'écuylère à panneaux salua le public de baisers pré-tentieux et disparut.

L'orchestre alors attaqua brusquement un air entraînant, sorte de pot pourri dans lequel se reconnaissent des mesures de tous les airs nationaux européens, que coupaient tout à coup des notes bizarres, pareilles à des cris de bête fauve.

Des clameurs alors éclatèrent, scandant des voix qui criaient sur l'air des lampions :

— Master Bob ! Master Bob !

C'était en effet la marche de Master Bob qu'exécutaient les instruments avec un bruit de tonnerre.

Et presque aussitôt parut en piste un singulier trio :

C'était d'abord, vêtu d'un fantaisiste costume de garçonnet, un grand singe qui, béret en tête et le cou cerclé d'un col marin, poussait devant lui un cerceau.

Derrière venait un couple extraordinaire dont la vue suffisait à provoquer un fou rire : deux singes, grands comme le premier et qui s'avançaient au bras l'un de l'autre.

L'un était vêtu d'un ample pantalon à carreaux, sur lequel flottaient les pans d'une redingote à la hongroise, croisée sur un gilet à fleurs.

Un col exagéré, cravaté à la mode de dix-huit cent trente, lui coupait les oreilles.

Comme coiffure, il portait, légèrement incliné sur la tempe droite, à la façon des « lions » d'autrefois, un phénéal chapeau tromblon à longs poils hirsutes.

Un gros cigare aux dents, une canne à la main, il poitrinait, ainsi qu'un vieux beau, orgueilleux de son physique.

L'autre quadrumane trottnait à son côté, avec des allures de petite vieille.

Il était vêtu d'une robe d'indienne sur laquelle, prétentieusement, était jeté un antique cachemire de l'Inde ; un grand chapeau de la forme dite « cabriolet » le coiffait, encadrant son visage poilu de mèches de cheveux gris tire-bouchonnant de façon grotesque.

Une ombrelle et un sac à main complétaient le costume.

Après avoir fait lentement le tour de la piste, le cavalier saluant du chapeau, sa compagne inclinant la tête, ils prirent place à une table où on leur servit un

lunch auquel ils firent honneur, ainsi qu'un couple d'élégants humains.

Le gamin, pendant que se délectaient ses parents, se livrait à mille farces dont sont coutumiers les garçons de cet âge.

Tantôt, il sautait à la corde avec son cerceau, tantôt, le lançant à toute allure, il passait au travers ainsi qu'à travers un panneau de papier, et assez adroitement pour ne point l'arrêter dans sa course.

Bientôt, à force de supplications, il sut obtenir de ses parents qu'ils se livrassent, en sa compagnie, à une partie de sauts de mouton, ce qui mit l'assistance en joie.

Mais le mari et la femme ayant eu la fantaisie de se lancer dans le tourbillon d'une valse entraînante, le « petit » se permit de traduire par une attitude irrespectueuse les sentiments que faisaient naître en lui ces exercices chorégraphiques.

Il n'en fallut pas davantage pour lui faire administrer par sa mère une formidable raclée, suivie d'un pourchas homérique à travers tous les gradins du cirque.

Pendant que la mère reconduisait hors de piste le vilain garnement, le père reprenait place à table, et ayant allumé un cigare, se plongeait dans la lecture de son journal.

Sa compagne, l'ayant rejoint, se livrait à mille petites agaceries pour le contraindre à s'occuper d'elle.

Ce furent ensuite les exercices classiques : sauts périlleux, culbutes, roues, etc., etc., qu'ils exécutèrent avec une maestria vraiment humaine.

Les applaudissements éclataient de toutes parts.

Assis dans l'enceinte réservée, sir James Forester suivait avec un intérêt croissant les acrobaties du couple.

Assurément, même pour ce savant habitué cependant à se méfier de toute impression première et à ne rien accepter que sous bénéfice d'inventaire, il y aurait eu là matière à crier au miracle.

Mais s'il ne croyait pas aux miracles, il était par contre animé d'une conviction qui lui faisait admettre par le raisonnement ce que son scepticisme lui eût fait repousser.

Oui, mille fois oui ! il y avait dans le moindre geste, dans la plus petite attitude de ces animaux plus de preuves qu'il n'en fallait pour asseoir solidement la vérité de ses théories.

Oui, c'étaient là des manifestations véritablement humaines, et le savant témoignait par ses applaudissements de son enthousiasme.

Que Master Bob fût le père ou seulement le grand-père de l'homme, il était impossible de nier qu'un lien étroit l'unissait à l'humanité.

Ce n'était qu'une question d'échelon intermédiaire.

Soudain, après un exercice d'équilibre qui révélait chez les artistes, non seulement une adresse véritablement merveilleuse, mais encore une intelligence de tout premier ordre, l'un d'eux, celui qui portait un costume de femme, s'avança au milieu de la piste et, retirant le masque poilu qui lui couvrait le visage, salua au milieu d'applaudissements frénétiques.

C'était Jean Cassabère. D'accord avec sa mère, il était revenu prendre sa place dans la troupe de Ruschmacker, comptant qu'un hasard lui permettrait de découvrir le secret dont son père ne lui avait livré que la moitié.

La vie du vieux Basque ne courait aucun danger ; frappé d'amnésie, il devait attendre du temps seul une guérison qui ne pouvait être que fort longue, et Dolorès, aidée d'un contremaître, pouvait suffire à diriger l'exploitation de l'hacienda.

Rassuré sur ces deux points, le jeune homme était revenu à Montevideo après cinq jours d'absence, cachant à tous le motif de son absence et le drame auquel il avait été mêlé.

Seul, Mina savait, mais les lèvres de Mina étaient closes, puisqu'elle aimait et que Jean lui avait demandé se se taire.

Donc il venait, comme chaque soir, de triompher,

— Bravo, Piwit ! criaient des voix enthousiastes, bravo !

Le clown s'inclina de droite et de gauche et sortit.

Cependant, demeuré seul, Master Bob déambulait à travers la piste, s'approchant des spectateurs, serrant des mains, offrant du feu, baisant galamment

l'extrémité des doigts gantés que lui présentaient les spectatrices élégantes.

Et James Forester de crier dans une sorte de délire :

— Comme c'est ça ! comme c'est ça !...

Piwit en ce moment revint : il était vêtu en valet de pied de grande maison : bottes à l'écuylère, chapeau à cocarde ; il tenait d'une main une grande valise et de l'autre un de ces trident de fer dont se servent les dompteurs pour mater leurs fauves, en cas de révolte ; à ce trident se trouvait jointe la classique cravache d'acier à pommeau de plomb.

Tandis que des hommes d'équipe roulaient au milieu de la piste la grande cage où tigres et lions fraternisaient, pour la plus grande terreur des spectateurs, Master Bob, avec l'aide de Piwit, endossait son costume de travail : habit rouge et culotte de drap gris dans de hautes bottes vernies.

Ensuite, carrément, hardiment, cravache levée, il entra, comme chaque soir dans la cage, aux accents patriotiques de l'hymne paraguayen massacré par l'orchestre.

C'était, en vérité, un très curieux spectacle que celui de cet animal, supérieur assurément d'intelligence aux autres animaux, mettant à tenir en respect ces fauves toute la force d'imitation dont l'avait doué la nature.

Cravache en main, il faisait évoluer lions et panthères avec une maestria stupéfiante et, sauf une courte révolte de la panthère qu'une correction sévère eût tôt fait de rappeler à l'obéissance, l'exercice se termina sans encombre.

Après être sorti de la cage d'abord, de la piste ensuite, salué par des applaudissements frénétiques, Master Bob dut revenir saluer.

Il portait au bras, ainsi que font les cuisinières partant pour le marché, un grand panier d'osier.

A cette vue, de toutes parts, des habitués lancèrent sur la piste les friandises dont ils s'étaient munis : régimes de bananes, bottes de carottes, paquets de cigares, gâteaux, oranges, jusqu'à un litre de rhum.

Ce fut ce dernier cadeau que Master Bob parut apprécier le plus, car, tandis qu'il empiétait avec une

certaine indifférence les cadeaux qui jonchaient le sol, il débouchait le litre et, à même le goulot, se mettait à boire en pleine piste, après avoir toutefois, d'un geste élégant, porté la santé de la foule.

On imagine si des applaudissements frénétiques, saluèrent ce geste de politesse.

Vainement, au sortir de la piste, les employés tentèrent de lui enlever le surexcitant liquide, Master Bob protesta d'énergique façon et, continuant de boire, fut ramené dans le local qu'il partageait avec son maître.

Celui-ci, à la vue de ces libations, s'emporta et, haussant les épaules aux explications des employés qui soutenaient avoir fait le nécessaire, empoigna une cravache faite d'une peau d'hippopotame.

Sans doute, Master Bob avait-il à plusieurs reprises expérimenté la force du poignet de son maître, car il se mit en défense sans cependant lâcher le litre, objet du litige.

La courbache siffla dans l'espace et vint s'abattre rudement sur les épaules du singe, qui poussa un grognement de colère, en faisant mine de se précipiter sur Ruschmacker.

Mais celui-ci connaissait de longue date son irascible pensionnaire et, d'un second coup de sa redoutable cravache, il brisa les velléités de résistance de Master Bob.

Lâchant la bouteille, qui s'en alla rouler sur le sol, l'animal se laissa dépouiller docilement de son costume de dompteur et gagna sa cage où il s'accroupit dans un coin, le facies grimaçant, son oeil mauvais rivé sur le patron.

A peine le rideau qui masquait la cage de l'animal venait-il d'être tiré, que quelqu'un entraînait en coup de vent dans la pièce ; ce quelqu'un était sir James Forester.

Depuis le premier jour où il avait vu Ruschmacker, le savant avait assisté à toutes les représentations et, après chacune d'elles, il n'avait pas manqué de renouveler les propositions qu'il avait déjà faites et qu'invariablement l'autre refusait.

— Eh bien, monsieur Ruschmacker, demanda-t-il, êtes-vous décidé ?

L'autre allumait un cigare, il grogna :

— A quoi ?

— Ecoutez, nous n'avons, ni vous, ni moi, de temps à perdre, vous partez ce soir et vous n'imaginez pas que je m'en vais suivre votre cirque dans sa tournée.

« Donc, c'est l'heure de prendre une décision irrévocable.

En ce moment, la porte s'ouvrit et la tête de Mina apparut.

— Père, dit la jeune fille, je vous amène quelqu'un qui a à vous parler.

Sur un signe du manager, elle introduisit un homme d'une trentaine d'années, élégamment vêtu et dont le visage, sabré d'une conquérante moustache noire, empruntait un air particulièrement impertinent au monocle de cristal fumé encastré dans son arcade sourcilière droite.

— Théodore Sanisino, dit le nouveau venu en se présentant avec désinvolture, tandis qu'il toisait sir James Forester.

Ruschmacker, abasourdi, offrit un siège que l'autre refusa, puis désignant l'Anglais :

— Sir James Forester, sans doute ?

— Yes.

— J'arrive de New-York où j'ai débarqué hier et où la lecture des journaux m'a appris aussitôt que vous aviez quitté l'Angleterre pour venir acheter Master Bob.

— Yes, nous sommes en marché, monsieur et moi.

Une ombre passa sur le visage de l'Italien, qui s'écria :

— Alors, j'arrive à temps, rien n'est terminé encore. J'offre quinze mille lires.

Forester fit entendre un petit ricanement moqueur et laissa tomber ces mots :

— J'ai déjà offert deux mille livres.

Théodore sursauta.

— Deux mille livres !

— Et Monsieur — l'Anglais désignait le manager — trouve que mon offre est insuffisante.

L'Italien supplia :

— Ecoutez, signor Ruschmacker, vous savez qui je

suis. Les journaux du monde entier ont parlé de mes travaux, leurs colonnes ont été remplies de mes polémiques avec les partisans de Darwin.

« J'ai consacré ma jeunesse, ma fortune, toutes mes forces intellectuelles et physiques à l'étude de ce passionnant problème de l'ascendance humaine.

« Vous n'ignorez pas que je suis parvenu à établir, envers et contre tous, la supériorité de ma thèse sur celle de Darwin.

— Ce n'est pas vrai ! cria Forester que son flegme abandonna. Darwin est le maître incontesté, incontestable, devant lequel tous doivent s'incliner.

— Sauf, moi, hurla Sanisino ; voici des jours que par ma correspondance j'étudie le singe du signor Ruschmacker, et dans chacune de ses manifestations je trouve une preuve nouvelle de la supériorité de ma thèse : l'homme descend du singe directement, vous entendez, sir James Forester, directement, et je le prouverai grâce à cet animal ; ce n'est d'ailleurs pas pour une autre raison que je veux l'acheter.

Les deux savants paraissaient prêts à en venir aux mains, mais le manager, pour les calmer, répétait :

— Messieurs, je vous en prie, l'animal n'est pas à vendre.

— Deux mille livres ! cria l'Anglais.

— Deux mille cinq, surenchérit l'Italien.

— Deux mille six, fit Forester froidement.

Un moment, Théodore Sanisino demeura interdit, passant la main sur son front que trempait une sueur froide, promenant autour de lui un regard vague comme s'il eût espéré trouver un argument décisif :

— Trois mille livres, prononça-t-il enfin.

Un éclair brilla dans la prunelle de Ruschmacker, qui se contenta de dire :

— Il y a déjà offre à ce prix-là.

Et il interrogeait d'un coup d'œil en dessous sir James qui dit très net :

— Quatre-vingt mille francs, dont cinquante mille payables de suite, le reste dans huit jours.

Le signor Sanisino poussa un sourd gémissement et s'écroula sur son siège.

Le manager observa :

— Mais l'animal livrable dans un mois seulement à Montréal.

— C'est dit.

Et Forester tendit la main à Ruschmacker qui y mit la sienne.

Alors, froidement, méticuleusement, l'Anglais tira de sa poche un portefeuille volumineux duquel il sortit une liasse de billets de banque que, l'un après l'autre, après les avoir comptés, il déposa sur la table-bureau.

Maintenant, sa main largement étendue sur la liasse, il dit impérativement :

— Un reçu, je vous prie.

Sans hâte, Ruschmacker s'assit et, prenant soin de former ses pleins et ses déliés, libella le reçu demandé, tandis qu'au dehors une cloche tintait à toute volée, annonçant la fin de l'entr'acte.

Théodore Sanisino, voyant le marché irrémédiablement conclu, se leva comme un fou, hurlant d'une voix menaçante :

— Vous triomphez, sir Forester ! mais j'aurai ma revanche. Rira bien qui rira le dernier.

Et il sortit, bousculant Panitowitch, qui accourait, agitant la sonnette d'avertissement. A la vue des billets bleus étalés sur la table, l'« Auguste » demeura médusé.

— Dieu du ciel ! murmura-t-il quel magot !

Le reçu remis à sir James, Ruschmacker ramassa d'un geste preste les cinquante mille francs, disant à Panitowitch :

— Eh bien ! que fais-tu là ? Veux-tu bien me fiche le camp !

L'autre disparut d'un pas traînant, suivi de près par l'Anglais, qui répéta à Ruschmacker, sur le pas de la porte :

— Alors, dans huit jours pour le solde.

« Mais, à propos, où serez-vous dans huit jours ?

— Je donne une représentation à Buenos-Ayres.

— En ce cas, je vous reverrai à Buenos-Ayres.

Au dehors, il faillit se heurter à une ombre collée contre la cloison, l'ombre de Panitowitch qui, avidement, surveillait les faits et gestes du manager.

Entendant un pas léger qui gravissait le petit escalier de la plate-forme, il n'eut que le temps de se jeter derrière une tenture pour éviter d'être surpris par Mina qui venait trouver son père.

L'étonnement de la jeune fille fut grand en voyant aux mains de Ruschmacker tous ces billets.

En quelques mots, il lui narra alors l'aubaine qui lui était survenue.

— Et ce n'est pas tout, ajouta-t-il, dans quelques jours, il m'en versera presque autant.

« Qu'en dis-tu ? »

— Je dis, père, répondit raisonnablement la jeune fille, qu'il faut être prudent et mettre cette somme en lieu sûr.

Le manager eut un haussement d'épaules et murmura :

— J'ai une bonne cachette où nul ne viendra chercher le magot jusqu'à ce que j'aie eu le loisir de le confier à une maison de banque.

Il s'en fut à son bureau, ouvrit un tiroir, y prit un grand portefeuille de cuir rouge, qui fermait au moyen d'une minuscule serrure, et y glissa les cinquante billets.

Mais, comme il allait remettre le portefeuille en place, une idée subite lui traversa l'esprit ; il se dirigea vers sa couchette, en souleva le matelas pour pouvoir glisser dessous, entre lui et la paillasse, le précieux portefeuille.

— Vois-tu, fillette, dit-il en souriant malicieusement, ce sont les procédés les plus simples qui sont les meilleurs. Un cambrioleur forcera le bureau, il ne songera pas à chercher dans le lit.

Se frottant les mains, il regarda sa fille.

— Hein, qu'en penses-tu ? interrogea-t-il.

Mina ne répondit pas tout de suite, non qu'elle ne pensât à rien, mais ce à quoi elle pensait était si loin de ce que supposait son père !

En apprenant l'aubaine inespérée qui venait d'échoir au manager, elle se disait que peut-être était-ce l'instant propice pour que son amoureux demandât sa main ; assurément, le pauvre garçon était encore bien triste du terrible accident survenu à son père, mais n'était-ce pas au contraire le moment ou

jamais que Mina eût le droit de le consoler, à la face de tous ?

— Eh bien ! répéta Ruschmacker, à quoi donc, penses-tu ?

— Je ne suis pas encore revenue de mon étonnement, balbutia-t-elle. Songe donc ! C'est une véritable fortune !

— Je te crois. Mais, tu sais, pas un mot à personne. Si le bruit se répandait que j'ai ici une pareille somme, qui sait si d'aucuns n'auraient pas l'idée de venir dire un mot aux petits papiers ?

Et son regard caressait amoureusement la couchette transformée provisoirement en coffre-fort.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, père, déclara-t-elle.

Puis, pressée de s'en aller retrouver le clown, elle demanda :

— Pour le départ, vous n'avez aucune recommandation spéciale ?

— Aucune : sitôt la représentation achevée, que chacun se mette au lit, juste le temps de prendre quelques heures de repos. A une heure, tout le monde sur le pont, pour l'emballage du matériel et la clôture des cages. Fersheim et Dick surveilleront la manœuvre et presseront le mouvement, de façon que tout soit rendu à la gare pour deux heures. Le départ est fixé à deux heures et demie.

« Et qu'on ne me dérange pas. Je me sens la tête un peu lourde et je vais me coucher aussitôt après avoir mangé un morceau.

Instinctivement, le regard de la jeune fille s'attachait sur une bouteille de whisky posée sur la table à côté d'un verre de dimension respectable, et elle songea que l'alcool pourrait bien être pour quelque chose dans la migraine paternelle.

— Alors, dit-elle, en présentant son front à son père, à demain, en cours de route.

— C'est cela, à demain, et si tu en as le loisir, veille à ce qu'on ne perde pas de temps, aussitôt le dernier spectateur parti.

Une fois la porte refermée derrière la jeune fille, Ruschmacker ouvrit un placard ménagé dans la cloison du wagon et qui servait à la fois de cave et de

garde-manger. Il en sortit deux flacons d'aspect vénérable, dont l'un contenait une vieille eau-de-vie à laquelle il ne touchait que dans les circonstances exceptionnelles ; l'autre recélait dans ses flancs poudreux un bourgogne spécial, auquel il se proposait de dire deux mots, histoire de fêter, lui tout seul, l'aubaine qui venait de lui échoir.

Oui, une aubaine, et une vraie, plus grande encore que nul ne l'eût pu imaginer.

Coup sur coup, pour se mettre en goût, Ruschmacker se versa deux rasades d'alcool ; il avait toujours prétendu que ce procédé constituait le meilleur des apéritifs.

Levant son verre, il se laisser aller à dire, emporté par la reconnaissance :

— A ta santé, mon vieux Bob !

Mais il tressaillit, l'oreille sollicitée tout à coup par le bruit d'un léger dé clic qui venait de se faire entendre du côté de la cage.

— Ah ! l'animal ! clama-t-il, en voyant que Master Bob avait trouvé le moyen, avec sa patte passée à travers les barreaux, de faire jouer le ressort qui commandait la porte.

Sautant sur sa courbache, il s'avança vers le gorille, grognant d'une voix menaçante :

— Veux-tu coucher !

D'un bond, le singe évita l'arme levée sur lui et, la happant prestement à la volée, il la mit en miettes rageusement, aussi aisément que s'il se fût agi d'un paquet d'allumettes.

Ensuite, avant que Ruschmacker eût eu le temps de se mettre en défense, Master Bob lui tombait dessus, non pas à bras raccourcis, mais les griffes en avant.

Les vêtements, en un clin d'œil, furent mis en lambeaux et tout à coup le manager, qui, jusqu'alors, avait réussi à protéger son visage, sentit les terribles griffes lui lacérer la joue.

Ivre de fureur, aveuglé par le sang qui ruisselait de la blessure, assurément fort peu dangereuse, mais certainement très douloureuse, Ruschmacker, le cerveau déjà très surexcité par l'alcool, empoigna le trident dont se servait le singe pour pénétrer dans

la cage des fauves et en asséna sans discernement un coup formidable sur le crâne de l'animal.

Celui-ci chancela, oscillant un instant, de droite à gauche, comme s'il eût été ivre, puis il finit par s'abattre tout d'une pièce sur le plancher, où il demeura immobile, une bave sanglante lui frangeant la gueule.

Tout d'abord, l'homme ne se rendit pas compte de ce qui arrivait ; les yeux troubles, il ne vit qu'une chose : c'est que la brute était domptée.

Il lui allongea dans les flancs un coup de pied rageur, grommelant narquoisement :

— Hein ! mon vieux, tu vois maintenant ce qu'il en coûte à vouloir jouer avec Bibi !

Puis, gratifiant la bête d'un second coup de pied :

— Allons ! ordonna-t-il, à la cage ! et rondement !

Comme Master Bob ne paraissait pas disposé à obéir, Ruschmacker le piqua de la pointe de son trident, mais cette nouvelle brutalité n'eut aucun succès.

Alors seulement, cette immobilité frappa Ruschmacker et, une légère angoisse lui mouillant les tempes, il se pencha vers le corps.

Il se redressa, les reins détendus comme par un ressort, bafouillant :

— C'est pas possible !

Il courut à la table, empoigna le flacon d'alcool, en introduisit le goulot entre les lèvres du quadrumanus et tenta de lui faire couler dans la gueule une gorgée de ce bienfaisant liquide.

Ah ! bien oui, pas moyen !

Epouvanté, il appuya la main sur la poitrine et demeura stupide.

Le cœur ne battait plus !

Mort !

Ruschmacker souleva une patte, puis une autre : successivement, elles retombèrent inertes !

Sous son doigt, les paupières relevées laissèrent voir la prunelle vitreuse déjà.

Alors, avec accablement, le manager se laissa choir sur le pied de sa couchette.

Master Bob était mort ! Et il était ruiné !

Oui, ruiné, car c'était grâce à ce fantastique ani-

mal, dont le dressage avait demandé tant de peine et de temps qu'il avait réussi à amasser, après combien d'années de misère, un petit pécule, seul espoir de la conquête d'un trésor !

Et voilà qu'au moment où, grâce à un miracle, le but si invraisemblablement visé allait être atteint, voilà que lui, comme une brute, anéantissait toutes ses espérances.

Mais ce n'était pas tout !

Et il se redressa, pâle, défait, des gouttes de sueur coulant le long de sa face, les lèvres agitées d'un balbutiement muet.

Et les cinquante mille francs déjà versés par sir James Forester !

Ces cinquante mille francs, qui étaient là tout près de lui, qu'il avait déjà palpés, caressés et qu'il avait pu considérer à bon droit comme lui appartenant déjà, dont il avait par avance trouvé l'emploi !

Il lui allait falloir les rendre à leur légitime propriétaire !

A cette pensée, un frémissement le secoua de la nuque aux talons et il promena autour de lui le regard fou de la bête fauve traquée, qui cherche une issue au piège dans lequel elle est tombée.

Rendre les cinquante mille francs qui pouvaient peut-être l'aider à vaincre de nouveau le sort !

Jamais !

Mais alors il fallait les voler et fuir, car l'Anglais n'hésiterait pas à le faire arrêter comme un voleur.

Et Mina ! que deviendrait-elle, seule, abandonnée, déshonorée par celui qui aurait dû être son soutien, son défenseur, par celui qui avait rêvé de faire d'elle une des plus brillantes héritières du monde ! Accablé, ne voyant aucune ressource pour conjurer l'épouvantable catastrophe qui le frappait, Ruschmacker laissa tomber son visage dans ses mains et lui, l'homme fort qui n'avait jamais jusqu'à ce jour su ce qu'était une larme, il se mit à pleurer.

*
* *

En quittant son père, Mina s'était dirigée rapidement, à travers les méandres ténébreux qui formaient les dépendances du cirque, vers la tente qu'habitait le clown : l'idée qu'elle venait d'avoir devait être mise de suite à exécution.

Si on laissait à Ruschmacker le temps de se débarrasser dans une maison de banque de la somme qui venait de lui tomber du ciel, sa joie aurait disparu et il serait impossible de l'utiliser pour lui arracher son consentement.

Voilà pourquoi, sans réfléchir davantage, venait-elle conseiller au clown de ne pas tarder à risquer cette démarche.

A peine franchi le seuil, elle s'arrêta, surprise, inquiète ; le clown s'appêtait à sortir, tenant à la main une valise et portant sur l'épaule une couverture de voyage.

— Quoi ! s'exclama-t-elle d'une voix altérée, vous partez !

Il inclina la tête sans mot dire, détournant ses regards, comme s'il eût eu peur que la jeune fille y pût lire.

Celle-ci poursuivit :

— Voyons, voyons, que se passe-t-il ? Ce n'est pas possible ? vous nous abandonnez ?

Le jeune homme avait posé à terre sa valise, il prit les mains de la jeune fille dans les siennes et répondit :

— Oui, je pars, ou, du moins, mon intention est de partir si votre père refuse de m'accorder votre main.

— Mais, interrompit-elle, je venais précisément...

— Laissez-moi parler, supplia-t-il, je souffre extrêmement de la décision que j'ai prise, mais il faut que cela soit ainsi.

« Et ne croyez pas que mon affection pour vous ne soit pas aussi entière qu'elle était il y a quelques jours ; il faut même qu'elle soit bien forte pour que

j'ai jusqu'à ce jour hésité à faire mon devoir, mon devoir qui m'appelle là-bas, auprès de mes parents. Songez que, jusqu'à ce que mon père soit revenu à la santé, ma pauvre mère est seule pour diriger l'hacienda ; il lui faut auprès d'elle un homme qui défende ses intérêts. Et cependant, je n'ai pu me résigner à vous abandonner, à renoncer à mes plus chères espérances et j'ai décidé d'aller trouver M. Ruschmacker pour lui demander une dernière fois qu'il vous donne à moi. S'il consent, — vous voyez si je vous aime, Mina, — je resterai et m'arrangerai pour mettre à la tête de l'hacienda un serviteur de confiance. S'il refuse, je pars ce soir même et je tâcherai de vivre loin de vous.

— Et moi ? murmura plaintivement Mina.

— Nous tâcherons d'oublier. Je vous dégage de votre promesse.

— Et moi, s'exclama-t-elle, je ne vous dégage pas et je vous attendrai.

Deux larmes parurent à la pointe des cils du jeune homme.

— Mais, poursuivit-elle, ce n'est pas l'instant de vous désoler, puisque, au contraire, il y a quelque espoir.

— Votre père consentirait ?

— Je ne dis pas cela, mais seulement que, s'il doit consentir, c'est ce soir, car il est très heureux d'une belle affaire inespérée qu'il a conclue. C'est ce que je venais vous annoncer, mais il faut aller le trouver de suite.

« Donc, laissez votre valise et courez auprès de lui.

— Non, je garde ma valise, pour lui prouver que ma décision est irrévocablement prise.

— Je vous reverrai

— Pensez-vous que je vous laisserais dans l'ignorance...

— A tout à l'heure, alors ?

— A tout à l'heure, dit-il en se dégageant brusquement de l'étreinte de la jeune fille, qui le regarda en soupirant s'éloigner au milieu de l'ombre.

Une fois atteint le petit escalier qui montait jusqu'à la petite porte desservant directement l'appartement du manager, le clown s'arrêta, hésitant. Au

fond, il croyait peu à la réussite de cette démarche.

Mais son affection pour Mina lui commandait de la faire ; sans quoi, l'accomplissement de son devoir filial lui eût paru trop difficile.

Certes, il n'espérait rien, et cependant, par avance, il se sentait la poitrine terriblement oppressée à la perspective d'un refus.

Enfin, timidement, il heurta, puis, ne recevant pas de réponse, il heurta de nouveau et entra.

Le spectacle qui s'offrit à lui l'immobilisa dès le seuil : devant le corps de Master Bob, étendu à terre, Ruschmacker, la tête entre ses mains, paraissait pleurer.

— Patron ! s'écria le clown en s'élançant.

L'autre se dressa d'un seul mouvement et, furieux, menaçant, s'efforça de masquer l'animal mort.

— Que voulez-vous ? Que venez-vous faire ?

Interloqué, le jeune homme bégaya :

— Je voulais... je venais...

Un grand effondrement se faisait soudainement en lui : la mort de Master Bob était un désastre qui anéantissait en lui l'espoir, très léger, que lui avait fait concevoir Mina.

Comment oser, en une aussi tragique circonstance, entretenir le patron du motif qui l'amenait !

La mort de Master Bob était pour son propriétaire une ruine complète, absolue.

Sans être dans les confidences de Ruschmacker, Piwit n'était pas sans savoir que ses affaires n'étaient guère brillantes ; à peine, commençait-il, depuis trois ans, à se relever, grâce au prestigieux gorille, d'une faillite qui l'avait jeté à la rue, ayant pour tout bien les vêtements qu'il portait sur le dos. Et voilà que...

Comprenant qu'il ne pouvait plus cacher la vérité à son pensionnaire, Ruschmacker murmura :

— C'est la perte de tout, mon pauvre Piwit.

Un silence assez long régna, dans la pièce, entre ces deux hommes dont chacun s'absorbait dans son désespoir.

Soudain, le visage du clown changea d'expression, une flamme brilla dans ses prunelles qu'un voile de larmes obscurcissait,

— Patron, dit-il d'une voix encore hésitante, si je vous savais ?

— Toi ! s'écria Ruschmacker en relevant la tête et en attachant sur le clown un regard incrédule.

— Oui, moi ; écoutez, et vous allez comprendre.

Baissant le ton, il poursuivit :

— Personne ne sait ce qui est arrivé ?

— Personne, mais...

— Laissez-moi poursuivre. Depuis que je parais dans la pantomime, nul parmi les spectateurs ne s'est jamais douté que sur les trois singes il y avait un homme. C'est dire qu'à la rigueur je fais entièrement illusion et que rien ne me sera plus facile que de jouer le rôle de Master Bob, jusqu'à la fin de la tournée.

Le manager leva les bras au plafond :

— C'est de la folie !

— Aucunement ; pendant un mois, rien ne sera plus aisé, croyez-le bien, que de donner le change aux spectateurs ; pendant ce mois, en mettant les boucées doubles, vous pourrez arriver à dresser Anatole suffisamment pour prendre la succession et le nom de Master Bob, si bien que celui-ci sera remplacé sans que sa mort ait influé en rien sur les recettes.

« Comprenez-vous maintenant ? et ma combinaison vous convient-elle ?

Le clown s'attendait à voir Ruschmacker lui sauter au cou ; aussi était-il fort surpris de l'état d'indécision en lequel il le voyait.

C'est que, pour comprendre, il lui aurait fallu connaître le marché passé entre le manager et sir James Forester.

Il ne s'agissait pas pour Ruschmacker de donner le change au public pendant un certain nombre de semaines, mais bien de livrer au savant anglais une marchandise qu'il avait achetée et payée.

A moins que le manager ne se décidât à filer purement et simplement avec les cinquante mille francs, laissant le pseudo-Master Bob et sir James Forester se débrouiller comme ils pourraient.

Mais plus il y réfléchissait, plus il reconnaissait impossible de faire, même en rendant l'argent, l'aveu de ce qui s'était passé au savant.

Celui-ci n'aurait en effet rien de plus pressé, dès le lendemain, que de mettre la presse au courant de la convention passée entre lui et le propriétaire de Master Bob ; or, dès qu'il connaîtrait la mort de celui-ci, il s'empresserait d'en aviser les journaux, par lesquels, à son tour, le public apprendrait la supercherie.

De toutes façons donc, Ruschmacker était ruiné ! et doublement, s'il commettait l'imprudence d'agir loyalement envers sir James Forester.

Aucune autre ressource ne lui restait que d'accepter la proposition de Piwit et de partir sans tambour ni trompette, avec sa fille, donnant de son absence le motif le plus plausible possible ; il prendrait ainsi sur les événements une avance suffisante pour déjouer les poursuites dont il ne manquerait pas d'être l'objet, lorsque, huit jours plus tard, sir James Forester viendrait lui remettre, ainsi qu'il avait été convenu, les trente mille francs, solde du prix de Master Bob.

Il saisit les mains du clown et les serra avec effusion.

— Merci, fit-il d'une voix admirablement feinte, merci, je n'oublierai pas ton dévouement et si jamais je puis te prouver ma reconnaissance...

Le jeune homme balbutia, éperdu :

— Ah ! patron, patron !

Soudain, Ruschmacker lui mit la main sur le bras, murmurant :

— Chut !

Et il hochait la tête vers la cloison qui séparait la pièce de la chambre de sa fille, dans laquelle un bruit de pas venait de se faire entendre : c'était Mina qui, la représentation terminée, venait prendre un peu de repos avant l'heure du départ.

Les deux hommes demeurèrent un instant immobiles, se regardant, et, tout à coup, le manager désigna le corps inerte de Master Bob qui gisait à ses pieds sur le plancher.

— Qu'est-ce que nous allons faire de celui-là ? interrogea-t-il à voix basse ; si on le voit demain, la mèche sera éventée.

Le clown demeura perplexe ; c'est vrai, on n'avait

pas songé à cela ; ce simple détail suffisait à faire manquer toute la combinaison.

Et soudain, l'imagination surexcitée par l'impérieux besoin de réussir :

— Parbleu ! fit-il, il n'y a qu'à le jeter dans la cage de Léa, la panthère... Elle le haïssait et n'en fera qu'une bouchée.

— Bravo !

Et silencieusement, après avoir auparavant prêté l'oreille par la porte entrouverte pour se bien assurer que dans le campement tout reposait, les deux hommes empoignèrent le cadavre du malheureux Master Bob, l'un par les pattes de devant, l'autre par celles de derrière ; après quoi, silencieusement, dans l'ombre, ils l'emportèrent jusqu'à la cage de la panthère dans laquelle, par les barreaux, ils le jetèrent.

Il y eut au milieu de la nuit un rugissement de joie et, en s'éloignant, ils entendirent d'horribles craquements qui les firent frissonner ; après tout, Master Bob était presque un camarade et ils avaient presque un remords de l'avoir ainsi jeté dans ce cercueil vivant.

Une fois rentrés à pas de loup dans la chambre de Ruschmacker, le manager poussa un soupir de soulagement ; maintenant qu'il avait pris son parti de la comédie à jouer, il ne souhaitait plus que de voir Piwit se mettre sans tarder dans la peau du personnage, c'est le cas de le dire.

Mais il tint auparavant à ce que le clown s'assît en face de lui pour l'aider à achever le souper si tragiquement interrompu ; ce n'était là qu'un prétexte pour boire à la réussite de la combinaison et nous devons dire que le pâté de lapin fut copieusement arrosé ; chacun des deux convives avait en effet de vilaines pensées à noyer dans l'alcool. Ruschmacker songeait qu'il était en train de devenir un voleur et le jeune homme se reprochait d'obéir à son amour pour Mina au détriment de ses devoirs filiaux. Aussi, s'entraînant mutuellement, ils en arrivèrent à battre sérieusement la campagne.

Le premier, le manager, s'affaissa sur la table, terrassé par l'ivresse ; le clown, lui, bien que peu habitué à de tels excès, lutta plus longtemps. Il avait

même conservé une lueur de raison assez vive pour que, tout à coup, apercevant sur le plancher la valise qu'il avait apportée, il bafouillât :

— Mais ça, aussi, ça pourrait manger le morceau !

Instinctivement, ayant conscience du danger, il regardait autour de lui, cherchant quelque cachette sûre, et voilà que, tout à coup, il avisa le poêle de fonte qui ronronnait à côté de la cage des singes pour y maintenir la température nécessaire à leur santé.

En titubant, il ramassa sa valise, ouvrit la porte du poêle, et, pièce par pièce, introduisit dans l'intérieur les vêtements contenus dans la valise, puis la valise elle-même, arrachée en morceaux.

Alors, il poussa un soupir de soulagement.

— Comme ça, murmura-t-il, on n'y verra que du feu.

Puis il songea à la désolation de Mina qui, ne l'ayant pas vu, le supposerait, comme tout le monde, parti pour rejoindre ses parents, après avoir échoué dans sa tentative auprès de Ruschmacker.

Cela l'ennuya, mais il réfléchit que le chagrin de la jeune fille serait de courte durée et qu'elle serait bien plus heureuse ensuite lorsque le père, par reconnaissance pour le service rendu, ne pourrait faire autrement que d'autoriser le mariage des deux amoureux.

Ce n'était malheureusement pas tout : quand il aurait revêtu sa peau de singe, il lui faudrait faire disparaître ses vêtements, ceux qu'il portait sur lui et qui le trahiraient sûrement. Alors, du bahut où le manager les gardait en réserve, le clown tira celle des peaux qui lui était destinée et, s'étant à grand-peine dépouillé de ses habits, la revêtit.

Cela fait, il se débarrassa de sa défroque, comme il s'était débarrassé de sa valise et de son contenu.

Fatigué par cet effort, accablé par une ivresse d'autant plus déprimante qu'il était à l'ordinaire un modèle de sobriété, le pauvre Piwit se traîna jusqu'à la cage, son domicile désormais, et s'enroula dans la couverture de feu Master Bob.

Presque aussitôt, il s'endormait d'un sommeil de brute, tenant encore à la main un litre de whisky inachevé.

CHAPITRE IV

CATASTROPHE INATTENDUE

Ainsi que l'avait commandé Ruschmacker, conformément d'ailleurs à ce qui avait lieu pour chaque déplacement, le cirque avait été démonté pour l'heure prescrite et les voitures s'étaient trouvées à la gare en temps utile, pour être chargées sur leurs trucs ; après quoi, la locomotive était venue s'atteler au train ainsi formé. Cela fonctionnait pour ainsi dire automatiquement, sans que le patron eût jamais à intervenir.

Or, le train qui emportait vers le Nord Ruschmacker et sa troupe roulait à toute vitesse au milieu de la nuit ; il y avait deux heures déjà qu'on avait quitté Montevideo et l'on approchait d'une bifurcation où, d'après les prescriptions administratives, un ralentissement s'imposait, quand soudain le chef de train aperçut au loin, à peu près à trois cents mètres en avant, une lumière qui brillait au ras du sol.

Quelle lumière était-ce, et même en était-ce une ?

La nuit, au milieu de la brume, quand le sommeil vous talonne, on est excusable de n'avoir pas la vue d'une lucidité absolue.

Peut-être n'était-ce qu'une illusion.

Mais peut-être aussi était-ce un fanal signal. Dans le doute, le devoir, comme la plus élémentaire prudence, prescrivait un arrêt qui permit de vérifier la nature de cette lumière ; aussi, le chef de train tira-t-il sans hésiter la sonnette d'alarme, et, en moins de quelques secondes, le convoi s'immobilisait.

Tout le monde, dans les wagons, hommes et bêtes, dormait profondément ; aussi, nulle émotion ne se produisit-elle, tandis que l'employé, courant sur la voie, mettait le mécanicien au courant et se portait d'un pas hâtif en avant.

Il ne s'était pas trompé ; effectivement, c'était bien

un falot qui se trouvait placé sur la voie, entre les rails, enjoignant un arrêt immédiat.

Le chef de train, après une hésitation de quelques instants, s'élança ; il savait qu'une centaine de mètres, derrière une courbe, se trouvait un poteau-disque et que là peut-être il aurait l'explication nécessaire. Mais, quand il arriva là, sa surprise fut extrême : le disque était dans la position qui indique la voie ouverte ; il y avait là, avec le falot d'arrêt, une contradiction inexplicable, à moins de supposer que, le disque ne fonctionnant pas, on y avait suppléé par ce feu posé en travers de la voie.

Comment s'assurer ?

Parbleu ! en téléphonant à la prochaine gare, celle de laquelle dépendait le disque, il serait aisé de savoir. Et aussitôt, l'employé fit fonctionner le timbre d'appel.

La réponse ne se fit pas attendre : le disque était en parfait état, son fonctionnement était normal, la voie était ouverte, ainsi que l'indiquait la position du disque et, quant au falot, il fallait attribuer sa présence à la malveillance, car rien, absolument rien ne le légitimait.

Pestant contre un contretemps qui avait interrompu sa somnolence, le chef de train revint sur ses pas ; en passant près du malencontreux falot, il lui lança un coup de pied qui l'envoya rouler dans le remblai.

Après quoi, accostant la locomotive, il pria le mécanicien de pousser un peu la vitesse, pour rattraper le temps perdu... près d'une demi-heure.

Mais le mécanicien répliqua qu'il fallait attendre, pour se remettre en route, le passage à l'aiguille d'un express indiqué à l'horaire et qu'il ne lui était plus permis, vu le retard, de chercher à devancer.

— Cela va nous faire un arrêt de trois quarts d'heure, grommela le chef de train.

Au bout de vingt minutes, en effet, ou à peu près, un convoi, arrivant en sens inverse, croisa avec un bruit de tonnerre le train de Ruschmacker qui, aussitôt que l'autre fut sorti de la section, se remit en marche.

Le bruit infernal produit par le passage de l'ex-

press avait éveillé en sursaut Mina, qui s'étonna de ne pas sentir trépider le wagon ; assise sur sa couchette, elle écoutait, cherchant à se rendre compte. Soudain, il lui sembla entendre du bruit dans la chambre de son père.

Voyons, voyons, rêvait-elle donc ? ou bien était-ce réellement un gémissement qui venait de traverser la cloison ?

Vivement, hors du lit, elle courut pieds nus jusqu'à la porte et heurta avec précaution, appelant à mi-voix :

— Père, père !

Assurément, elle n'était pas autrement inquiète ; elle connaissait trop bien les habitudes d'intempérance de Ruschmacker pour ne pas savoir que souvent, quand il avait un peu trop bu la veille, il lui arrivait d'être la nuit la proie d'épouvantables cauchemars. Mais il se pouvait faire également que, souffrant, il eût besoin de soins.

— Père, père ! appela-t-elle de nouveau.

Elle attendit une seconde encore, puis, ne recevant pas de réponse, elle allait regagner son lit, lorsqu'elle, étonnée par l'arrêt prolongé du train, elle passa un peignoir et se dirigea vers la petite plate-forme ménagée à l'arrière du wagon, dans l'intention de hâler le chef de train.

Mais, comme elle ouvrait la porte, la locomotive, après un sifflement strident, se remettait en marche et le convoi démarrait. Un moment, la jeune fille demeura là, contre la porte, les yeux errant sur la campagne sombre, l'esprit envolé vers celui qu'elle aimait et dont le départ la désespérait ; ainsi que l'avait en effet supposé le clown, son échec auprès de Ruschmacker ne pouvait faire pour Mina l'ombre d'un doute, le jeune homme avait préféré partir de suite, sans la revoir, pour éviter la douleur des adieux.

Quand le reverrait-elle maintenant ? Et même le reverrait-elle jamais ?

Elle fut un moment distraite de sa tristesse par l'apparition subite d'un double fanal d'automobile qui, pendant une couple de cent mètres, courut parallèlement à la voie, pour soudain foncer dans une route encaissée qui s'éloignait vers l'horizon, où elle

ne tarda pas à se fondre au milieu de l'obscurité. Le train, cependant, avait atteint son maximum de vitesse et il arriva un moment où il fut difficile à la jeune fille de conserver son équilibre ; alors, en soupirant, elle regagna sa couchette.

Il faisait grand jour ; le soleil pénétrait dans le wagon par les interstices d'un volet mal clos et un rayon, qui s'amusait à chatouiller le museau de Master Bob, finit par faire se soulever lourdement les paupières du dormeur.

Un moment redressé sur un coude, le clown promena autour de lui un regard ahuri ; assurément, ses souvenirs, embrumés par les fumées de l'ivresse, avaient de la peine à se préciser.

Comment se faisait-il qu'il fût là, dans cette cage, couché sur la paille, non loin d'Anatole qui dormait encore, enfoui sous sa couverture ?

Puis, il remarqua le litre d'alcool sur lequel sa main était encore crispée et il se rappela les événements de la veille : sa démarche auprès de Ruschmacker, la mort de Master Bob, sa proposition au manager dans l'espoir de recevoir comme récompense la main de sa chère Mina et le souper, et la beuverie... et le reste.

Il chercha Ruschmacker à la place où il l'avait vu la veille, le nez écrasé sur la table.

Ruschmacker ne s'y trouvait plus et, en se penchant un peu, le clown l'aperçut étendu sur sa couchette, la face tournée vers la cloison.

— Il a aussi bien fait, songea Piwit, on est mieux dans son lit...

Il trouvait que le plancher, avec un brin de paille, pour matelas, c'est tout de même un peu dur.

Mais puisqu'il avait accepté d'être jusqu'à nouvel ordre Master Bob, force lui était de se montrer stoïque et comme, après tout, le patron dormait encore et que jusqu'à la prochaine représentation il n'avait qu'à en faire autant, il s'enroula dans sa couverture et s'assoupit.

Quelques instants s'écoulèrent, puis, à la porte, on frappa une première fois discrètement, une seconde fois un peu plus fort ; enfin, la porte s'entre-bâilla et la tête de Mina apparut avec précaution.

La vue de son père, immobile sur sa couchette, à une heure semblable, lui fit froncer les sourcils et elle murmura d'une voix fâchée :

— Encore !

Elle s'avança sur la pointe des pieds, appelant discrètement :

— Père, père !

Tout contre la couchette, elle secoua le dormeur par l'épaule, continuant à l'appeler de sa voix de plus en plus haute ; surprise, inquiète même de cette immobilité, elle se pencha vers Ruschmacker, puis elle se rejeta en arrière, un masque d'horreur sur le visage, criant, comme si elle eût pu espérer être entendue :

— Au secours ! à moi !

Défaillante, elle se soutenait à la cloison, éperdue, affolée, fixant des yeux hagards sur le corps rigide et terrifiant.

Puis, ayant aperçu la sonnette d'alarme qui pendait à portée de sa main, elle s'y cramponna, continuant de crier :

— Au secours ! Au secours !

Presque instantanément, le train avait stoppé et les roues patinaient encore contre les freins, que par les deux portières se ruaient le chef de train et plusieurs des pensionnaires de Ruschmacker, en tête desquels Panitowitch.

D'un doigt tremblant, incapable d'articuler une syllabe, la jeune fille désignait le manager.

— Oh ! fit Panitowitch qui, après s'être élancé, s'était rejeté en arrière avec horreur.

Il venait de découvrir, sous le drap, la poitrine de Ruschmacker, toute empourprée de sang.

Instinctivement, le regard de l'« Auguste » erra par la pièce comme s'il eût espéré découvrir l'assassin dans quelque coin, et voilà que soudain sa prunelle fureteuse avisa dans l'intérieur de la cage un objet qu'à travers les barreaux il ramassa : c'était un couteau ensanglanté, celui assurément qui avait servi à frapper le malheureux manager.

— Pardieu ! clama-t-il, c'est Master Bob qui a fait le coup.

Et il brandissait victorieusement l'arme improvi-

sée, en laquelle le clown, pelotonné sous sa couverture, éveillé au bruit, reconnu avec épouvante l'un des couteaux qui se trouvaient sur la table, quand il avait soupé avec le patron !

Et le couteau se trouvait dans la cage !

Mais alors, c'était lui qui, dans une crise d'ivresse avait frappé !

Affolé, anéanti, il demeurait là, ne sachant que dire, que faire, se répétant avec désespoir :

— Assassin ! assassin !

Un instinct de conservation le maintenait, immobile, muet, sous la couverture qui le masquait à tous les regards, tandis qu'il se torturait la cervelle pour tâcher de se préciser les conditions dans lesquelles avait dû s'accomplir cet horrible drame.

Il se souvenait bien que Ruschmacker et lui avaient bu plus que de raison ; le nombre de bouteilles vides renversées sur la table, le litre que lui-même tenait encore à la main en témoignaient.

Mais à quel moment, pour quel motif sa main avait-elle frappé lâchement le patron ? Cela, il ne pouvait le comprendre.

Evidemment, quelque discussion s'était élevée entre eux, mais quel sujet était de nature à avoir pu faire de lui un criminel ?

Et, tout à coup, il eut froid au cœur. Si dans son ivresse il s'était laissé aller à trahir son secret, si Ruschmacker brutalement avait repoussé sa demande, s'il avait raillé sa passion, alors, oh ! alors... Oui, oui, ce devait être cela qui était arrivé.

C'était en lui comme un effondrement épouvantable.

Vainement cherchait-il à se défendre contre la vérité, tout l'accablait, car, en dépit de son ardent désir de s'innocenter, lui-même repoussait l'hypothèse que l'autre singe, Anatole, eût eu assez d'intelligence pour commettre un crime dans de semblables conditions. Donc, pour lui, comme pour cette brute de Panitowitch, c'était Master Bob, c'est-à-dire lui-même, qui avait frappé !

Et qui avait-il frappé ? Le père de Mina.

Celle qu'il aimait était à jamais perdue pour lui !

Assurément, l'ivresse est une circonstance atténuante aux yeux des juges.

Mais aux yeux d'une fille !
Et sous le masque de poils du malheureux, les larmes ruisselaient, brûlantes.

Cependant, tandis que l'écuyère s'occupait de Mina, toute pantelante de désespoir, et que Panitowitch, armé du trident dont Ruschmacker avait frappé Master Bob, menait la garde devant la cage, prêt à massacrer l'assassin, au cas où il manifesterait l'intention de fuir, le reste de la troupe avait tenu conseil.

A l'unanimité, il avait été reconnu dangereux de poursuivre la route ; si peu d'espoir qu'il parût y avoir de sauver le moribond, les trépидations du wagon suffiraient à l'achever ; on avait donc décidé que le mécanicien filerait, monté sur sa seule machine, jusqu'à la ville la plus proche, pour en ramener un chirurgien et des gens de police.

Or, la plus prochaine ville était précisément Lima où se devait donner la représentation du soir, distante d'environ quarante kilomètres.

*
* * *

Une heure après être parti, le mécanicien était de retour, ayant fait du cent vingt à l'heure et ramenant sur sa machine tout un assortiment d'hommes de science et d'hommes de lois.

Tandis que les premiers faisaient transporter dans la chambre de Mina le blessé, pour l'isoler de tout bruit et pouvoir l'examiner à leur aise, les seconds procédaient sans tarder à une enquête préliminaire.

A en juger, en effet, par le hochement de tête très significatif des docteurs, la justice ne devait pas compter sur le témoignage de la victime.

Donc, tous les pensionnaires du cirque rassemblés devant la cage du meurtrier, gardé à vue par des agents de police armés de revolver, eurent à donner leur avis : et cet avis fut unanimement qu'il ne pouvait y avoir de doute sur la culpabilité du singe.

Non seulement le couteau ramassé dans la cage en

témoignait, mais pour expliquer le meurtre, pour le légitimer, pourrait-on dire, il y avait la scène qui s'était élevée entre le dresseur et son élève.

— Pour moi, affirma catégoriquement Pani qui avait pris la parole au nom de ses camarades, je donnerais ma tête à-couper que c'est Master Bob qui a fait le coup. Vindicatif comme je le connais, il a voulu se venger de la correction que lui a administrée le patron.

« Il aura trouvé moyen de tirer le verrou de la cage et il aura frappé M. Ruschmacker pendant son sommeil.

Il ajouta :

— Je ne parle que de Master Bob, car, pour ce qui est d'Anatole, il est bien trop bête pour avoir pu combiner ça.

Puis, tout à coup, un argument se présentant à lui, il ajouta, voulant faire l'important :

— Mais tenez, monsieur le juge, une preuve, une preuve irréfutable que Master Bob est sorti de la cage, où c'était moi-même qui l'avais enfermé, c'est le litre d'alcool qu'il tenait encore dans sa patte tout à l'heure, le litre qu'il a chipé sur la table.

Le commissaire, qui avait écouté avec attention, approuvant par de petits hochements de tête, conclut :

— Evidemment, à première vue, tout cela s'enchaîne de façon assez logique : l'animal, rancunier et tenté par la vue de la bouteille, aura attendu le moment où son maître était couché pour s'évader et s'emparer de l'objet convoité ; puis, mis en fureur par l'alcool, plein de rancune pour la correction reçue quelques instants auparavant, il se sera emparé du couteau...

Il ajouta d'un air profond :

— La présence de l'arme dans la cage établit même d'indiscutable façon la culpabilité de l'animal : un homme aurait tout d'abord songé à faire disparaître l'instrument du crime.

En ce moment, les docteurs rentraient dans la pièce ; leur visage en disait long sur l'état du malheureux Ruschmacker.

— La blessure est profonde, sans avoir atteint au-

cun organe essentiel, l'arme a produit une hémorragie interne qui peut, d'un moment à l'autre, occasionner la mort.

— Il semblerait, expliqua le magistrat, que l'auteur du crime serait le singe qui profitant du sommeil de son maître...

L'un des médecins l'interrompit et déclara de façon péremptoire :

— La victime n'était pas dans son lit quand elle a été frappée ; la nature de la blessure établit indiscutablement que M. Ruschmacker était assis quand l'arme l'a atteint ; la position qu'il occupait rend impossible toute autre hypothèse.

Le magistrat s'était levé et s'était approché de la table qu'il examinait attentivement, ainsi que le plancher même, et soudain :

— En effet, voici qui corrobore étroitement vos dires : ce sont ces gouttes de sang que je vois là au pied de cette table, et ces autres gouttes qui paraissent semées sur le trajet de la table au lit, tandis que son meurtrier l'y transportait.

Il s'était courbé pour désigner de son index la trace sanglante que les docteurs considéraient avec attention.

Se redressant, il déclara :

— Oh ! mais voici qui changerait entièrement la thèse et nous obligerait à chercher une autre piste. Je veux bien, en effet, admettre avec les savants des deux continents que Master Bob est un animal extraordinaire, mais de là à accepter qu'avec une intelligence humaine il ait pris le corps de sa victime dans ses bras et l'ait porté sur sa couchette, dans la posture d'un dormeur, et cela pour retarder le plus longtemps possible l'instant où l'on découvrirait le meurtre...

« Je dois avouer que c'est là un calcul qui dépasse l'intelligence d'un animal, quelque supérieure qu'on la lui concède.

— Et le couteau, monsieur le juge ? interrogea Pani, un peu vexé de voir sa thèse aussi radicalement écartée.

— Il aura été jeté là par l'assassin pour tenter de dérouter les soupçons.

Massés dans un coin, les pensionnaires du cirque regardaient, intrigués, le magistrat et les docteurs causer à voix basse.

La conséquence de cet entretien fut qu'au point où en était le malheureux Ruschmacker, il n'y avait aucun inconvénient à ce que le train poursuivît sa route ; à Lima, il serait plus aisé de lui donner dans une maison de santé les soins que nécessitaient les circonstances. En outre, l'instruction de l'affaire pourrait se poursuivre plus normalement et la justice verrait plus clair pour découvrir la vérité.

Les pensionnaires du cirque furent donc invités à reprendre place dans leurs wagons et le train fut remis en marche, tandis que, dans la chambre de la victime, les magistrats et les médecins se perdaient en conjectures.

Quel pouvait être le mobile du crime ?

Ou bien on se trouvait en présence d'un acte de vengeance. Dans ce monde spécial, les haines atteignent une intensité extraordinaire, et il n'est pas rare de les voir se traduire par des actes de violence sanguinaire...

La vogue stupéfiante, mondiale, pour ainsi dire, dont jouissait l'établissement de Ruschmacker, grâce à Master Bob, n'était pas sans avoir causé un préjudice énorme à nombre d'établissements similaires, et il n'y avait rien d'in vraisemblable à supposer que quelque concurrent jaloux, poussé à bout par une situation plus ou moins critique, n'ait pas reculé devant un acte de sauvagerie inexcusable pour ramener à lui la fortune.

Il paraissait qu'il devait être aisé de se renseigner sur les inimitiés que le manager du « Cirque International » avait pu exciter parmi ses confrères ; les pensionnaires de Ruschmacker seraient sans doute à même de jeter quelque clarté sur ce point.

Peut-être même serait-il possible, sans attendre d'être arrivé à destination, pour procéder à un interrogatoire complet, de savoir par la fille de la victime si elle ne connaissait pas quelque détail susceptible d'éclairer la justice.

Sur la demande du magistrat, l'un des docteurs se rendit dans la pièce voisine, où Mina, à peine en pos-

session d'elle-même, demeurait prestée au chevet du lit de son père...

Comme c'était une vaillante créature, elle se fit violence pour se rendre à l'invitation du juge.

Sous sa couverture, le clown, véritablement affolé, sentait son crâne étreint par une torturante angoisse. Comme bien on pense, il avait tout tenté pour entendre ce qui se disait dans le petit groupe qui se tenait à l'autre extrémité de la pièce, mais ses efforts avaient été vains et il demeurait là, inerte, se demandant ce qui allait advenir de lui.

Tantôt, il était prêt à s'élancer, criant qu'il était, jurant qu'il n'avait pas effleuré même du bout des doigts son patron.

Tantôt, au contraire, il se rencoignait au fond de la cage, n'osant courir le risque d'une déclaration qui le livrerait à la justice, sans preuves pour établir son innocence, pour protester contre des apparences telles que lui-même...

Et toujours, ce même refrain affolant lui battait les oreilles :

— Assassin !... Je suis un assassin !...

Peu s'en fallut qu'en voyant apparaître la jeune fille, appuyée au bras du docteur qui l'était allé chercher, il ne laissât échapper une exclamation de douleur. Pâle, défaite, les joues ruisselantes de pleurs, les lèvres agitées de sanglots qu'elle s'efforçait de refouler au fond de sa gorge, la fille du manager offrait la plus cruelle image du désespoir qui se puisse imaginer.

— Vous m'excuserez, señorita, lui dit le magistrat en lui offrant un siège, de vous troubler au milieu de vos inquiétudes, mais dans l'intérêt de la justice, comme aussi pour satisfaire votre désir très légitime de voir puni l'affreux attentat dont votre père a été victime, il importe que j'aie de vous, sans tarder, certains renseignements indispensables pour mener rapidement mon enquête...

« Il y a d'abord une chose que vous ignorez : selon toutes probabilités, cet animal — et il hochait la tête vers la cage de Master Bob — n'est pour rien dans cet acte épouvantable.

L'étonnement de Mina fut grand.

— Mais alors, balbutia-t-elle, il faudrait donc qu'un misérable, un lâche, fût assez criminel...

Elle ne put poursuivre : les larmes l'étouffaient.

Quant au clown, il sentait les paroles de celle qu'il avait jusqu'alors considérée comme sa fiancée lui entrer dans le cœur, aussi douloureusement que la pointe acérée d'un couteau.

Le misérable !... Le lâche ! pour lequel Mina ne pouvait avoir que haine et mépris, c'était lui !...

Ah ! s'il lui eût été possible de mourir, là ! d'un coup de foudre !

A la question éplorée de la jeune fille, le magistrat répondit :

— Jusqu'à présent, il ne m'est permis de soupçonner qui que ce soit, mais peut-être pourriez-vous me faciliter la tâche ; il est impossible que, soit dans les relations, soit parmi les employés de votre père, vous ne voyez pas qui aurait pu avoir contre lui un motif de haine suffisant pour...

Avec une sorte d'indignation, Mina l'arrêta.

— Personne, monsieur, personne, je vous jure. Tous les employés de mon père l'aimaient beaucoup, et quant à ses collègues... c'étaient des amis pour lui...

Le magistrat demeura un instant pensif, puis, avec un hochement de tête :

— Comment donc, demanda-t-il, se nomme l'employé qui tout à l'heure a pris la parole au nom de ses camarades ?

— Panitowitch.

Le magistrat appuya sur un bouton électrique qui commandait à une sonnerie placée dans le poste du chef de train : presque aussitôt, par le couloir qui courait tout le long des wagons, celui-ci arriva pour recevoir l'ordre d'aller chercher l'« Auguste ».

Lorsque, quelques instants plus tard, Pani entra à son tour dans la pièce, il était très pâle. Sans doute, le drame dont son patron était la victime l'avait-il plus profondément impressionné qu'il n'avait tout d'abord voulu le laisser paraître ; ses lèvres s'agitaient dans un petit tremblement nerveux qui disait tout son trouble.

Surpris de la question qui lui était posée et dont il

ne devinait pas bien la cause, il répondit négativement ; non, il ne voyait pas qui pouvait avoir intérêt à faire disparaître M. Ruschmacker.

Puis il chancela en apprenant que, selon toute vraisemblance, Master Bob ne pouvait pas être considéré comme responsable du meurtre du manager...

Cette réponse ne parut pas concluante au magistrat qui demanda :

— Quel était, d'après vous, l'artiste de la troupe auquel votre patron témoignait le plus de sympathie, le plus de confiance ?

— Le clown Piwit, déclara Panitowitch sans hésitation.

Mais il sembla que ces quelques mots eussent éveillé subitement dans son esprit une idée nouvelle.

— Mais, au fait, s'exclama-t-il, où donc est-il, Piwit ?... On ne l'a pas vu depuis...

— Qu'est-ce que vous dites ? fit en l'interrompant le magistrat, l'oreille dressée.

— Je dis qu'au milieu de toute cette affaire, on a un peu l'esprit à l'envers, et que c'est seulement maintenant que je m'aperçois que Piwit ne s'est pas montré ici avec les camarades...

Mina était instantanément sortie de sa torpeur et tendait le buste vers Pani, tandis que, sous sa couverture, le clown, tressaillant d'angoisse, se tenait coi...

De plus en plus intéressé, le magistrat invita d'un geste l'« Auguste » à préciser.

— Qu'est-ce que c'est que ce Piwit ?... J'entends quelle sorte d'homme est-ce ? Car il pourrait sembler exister une coïncidence singulière entre le drame de cette nuit et l'absence que vous signalez.

Panitowitch parut hésiter. Evidemment, il se faisait dans sa cervelle un travail singulier.

Le magistrat dit d'une voix sévère :

— N'oubliez pas que vous devez à la justice la vérité... toute la vérité, c'est-à-dire tout ce que vous estimez utile pour l'éclairer.

Et, le pressant davantage :

— Vous savez quelque chose concernant ce Piwit... c'est évident !... Donc, parlez !... Je vous somme de me dire ce que vous savez !...

Mina, la gorge comme étranglée, écoutait ; le clown, dans le fond de sa cage, sentait une sueur glacée lui ruisseler le long de la face.

— Ma foi, monsieur le juge, commença l'« Auguste », je vous déclare tout d'abord que je suis persuadé que mon camarade Piwit est un brave garçon, incapable de porter préjudice à qui que ce soit... en temps ordinaire. Mais, vous savez, quand on est à bout... on fait quelquefois des coups de folie qu'on ne ferait pas, étant de sang-froid...

— Voulez-vous dire que le clown pourrait bien être l'auteur du meurtre de M. Ruschmacker ?...

Mina se dressa et d'une voix vibrante :

— C'est faux, monsieur le juge... je jure que c'est faux... Piwit est incapable...

Elle ne put continuer et, succombant à l'émotion, elle s'évanouit.

Sur un signe du magistrat, un des docteurs emporta la jeune fille dans la pièce voisine ; alors, avec un haussement d'épaules, Panitowitch expliqua :

— Il ne faut pas vous étonner, monsieur le juge, M^{lle} Mina a, je crois, un sentiment très vif pour Piwit...

Un éclair brilla dans la prunelle du magistrat qui, peu à peu, voyait se dissiper l'obscurité dans laquelle il marchait.

— Et lui, Piwit, interrogea-t-il, aimait-il M^{lle} Mina ?

— Je crois bien que oui...

— En ce cas, comment admettre qu'il ait tenté d'assassiner le père de cette jeune fille ?

— Voilà qui est vrai, monsieur le juge, répondit Pani d'une voix conciliante, à moins de supposer que, sous l'empire de la colère... de la boisson, aussi...

— Pourquoi cette colère ? Quel motif aurait-il pu avoir eu de frapper Ruschmacker ?

— Ah ! pour ça, fit l'« Auguste », voilà ce que je ne puis dire, car vous vous imaginez bien, n'est-ce pas, monsieur le juge, que pas un instant je n'ai songé à accuser mon camarade... Mais... enfin, si on admettait par exemple qu'ayant demandé au patron la main de sa fille, au cas où le patron la lui aurait refusée un peu trop rudement, comme à son habi-

tude... dame... dans ce cas... pour peu qu'un coup d'eau-de-vie lui ait chauffé la tête... alors... la chose s'expliquerait...

— Oui, murmura pensivement le magistrat, la chose s'expliquerait...

Sous sa couverture, le clown n'avait pas bougé. l'explication fournie par son camarade corroborait trop exactement les formidables apparences dressées contre lui, pour qu'il songeât seulement à s'indigner ou à protester...

« Oui, oui... songeait-il, c'était ainsi que les choses avaient dû se passer ; de sang-froid, assurément, il aurait courbé la tête sous le refus de Ruschmacker ; mais, ainsi que venait de le dire Pani, quand on a bu... »

En tout cas, vraie ou non, cette version avait grande chance de paraître vraisemblable à la justice et, malheureusement, il n'avait aucun moyen d'en établir la fausseté...

Alors, quelle ressource lui restait-il, sinon de se tenir plus que jamais tapi dans cette peau, à l'abri des hommes de police et de la prison, en attendant qu'une occasion favorable se présentât de prendre la fuite, ... à moins qu'un miracle arrachant à la mort Ruschmacker, le témoignage de celui-ci ne fût reconnaître son innocence...

— Allez me chercher ce Piwit ! enjoignit le magistrat.

Il ajouta avec un sourire plein de sous-entendus :

— A moins qu'il ne se trouve pas dans le train...

Panitowitch eut une mauvaise lueur dans les prunelles et sortit ; le clown, lui, se sentit étreint plus étroitement encore par une inexorable fatalité ; les précautions mêmes qu'il avait prises pour qu'on ne pût soupçonner et la mort de Master Bob et sa substitution au célèbre pensionnaire du « Cirque International » se retournaient contre lui.

Et Mina elle-même allait forcément constituer contre lui le plus terrible des témoins à charge, puisqu'elle pourrait déclarer que la dernière fois qu'elle l'avait vu, il s'appêtait à aller demander sa main à Ruschmacker, prêt à s'éloigner en cas de refus.

Seulement, dans quelles conditions s'était-il éloi-

gné ? Et ce départ, qui avait toutes les apparences d'une fuite, ne contribuait-il pas à lui donner les allures d'un criminel ?

Se défendre ?... Comment le pourrait-il ?

La vérité elle-même apparaîtrait mensongère.

Comme le pauvre diable était plongé dans ces sinistres réflexions, la porte du couloir s'ouvrit, livrant passage à Panitowitch, dont le visage irradiait...

— Eh bien ? interrogea le magistrat, ce Piwit ?

L'« Auguste » leva les bras au plafond, déclarant :

— Il n'est pas dans le train et un homme d'écurie déclare que lorsque, à Montevideo, il s'est présenté pour démonter sa tente, il l'a trouvée vide et dans un désordre qui semblait indiquer un brusque départ.

« La valise qui lui sert dans la pantomime et dans laquelle ordinairement il serre ses hardes avait disparu.

Le clown sentait son cœur se serrer au fur et à mesure que se précisaient les apparences de sa culpabilité.

Le magistrat commençait à se faire une opinion touchant l'aventure ; néanmoins, comme on ne saurait s'entourer de trop de lumières, il demanda à Panitowitch :

— En dehors de la raison que vous donniez tout à l'heure, ne saurait-il y avoir d'après vous d'autres motifs qui l'auraient poussé à assassiner Ruschmacker ? Le besoin d'argent, par exemple...

Il faut convenir que le premier mouvement de Pani fut tout de protestation.

— Oh ! déclara-t-il, Piwit n'était pas un voleur...

Il ajouta aussitôt, ce qui diminuait de beaucoup la valeur de sa protestation :

— D'ailleurs, qu'aurait-il pu voler ?... Le patron, je le crois, du moins, n'avait pas grand argent...

— Cependant, à en croire ce que disent les journaux, il faisait des recettes splendides...

— D'accord ; mais la plus grande partie de ce qu'il encaissait passait entre les mains de ses créanciers... car il avait eu autrefois bien des ennuis, le pauvre homme, et s'il n'avait eu la chance inespérée de Mas-

ter Bob, je crois bien qu'il y a beau jour que le « Cirque International » n'existerait plus.

Le magistrat eut une inclination de tête qui indiquait que les explications de l'« Auguste » n'étaient pas sans valeur à ses yeux ; puis il le congédia, n'ayant plus, pour l'instant, besoin de ses services, et jusqu'à plus informé, il demeura établi que Ruschmacker avait été frappé par le clown Piwit, au cours d'une discussion née d'une demande en mariage repoussée, un peu trop brutalement peut-être, par le manager de Master Bob.

CHAPITRE V

COMPLICATIONS

Depuis trois jours que la troupe de Hermann Ruschmacker se trouvait à Buenos-Ayres, le mystère qui entourait l'attentat dont le manager avait été victime ne s'était pas éclairci, non plus que ne s'était amélioré l'état du blessé.

Contrairement aux pronostics des médecins qui, sur le premier moment, l'avaient condamné sans remission, il vivait encore, mais dans un état comateux qui laissait peu d'espoir.

Quant au clown en fuite que, jusqu'à nouvel ordre, le magistrat voulait considérer comme le meurtrier, son signalement avait été envoyé dans toutes les directions et son arrestation ne pouvait être qu'imminente...

Vainement, Mina, interrogée à ce sujet, avait protesté avec la plus entière énergie contre une version qui mettait à la charge de celui qu'elle aimait encore une accusation aussi monstrueuse. Malheureusement, la disparition du pensionnaire de Ruschmacker donnait à cette accusation un caractère de vérité contre lequel il était difficile à la jeune fille de lutter...

Assurément, le juge lui-même trouvait excessif

qu'un homme en eût assassiné un autre parce qu'une demande en mariage était repoussée ; mais à défaut d'autre explication...

Ce fut alors que soudain se produisit un incident qui fixa définitivement son opinion et troubla en même temps Mina jusqu'au plus profond d'elle-même.

C'était le troisième jour depuis l'arrivée du « Cirque International » à Buenos-Ayres, le juge s'était rendu à une convocation que lui avaient adressée les artistes pour avoir l'autorisation de donner une série de représentations qui leur permissent de ne pas mourir de faim.

Il discutait de la question avec Mina et Panitowitch, lorsqu'un homme d'écurie entra prévenir le juge qu'un gentleman insistait pour être reçu de suite.

C'était sir James Forester qui se présenta, fébrile, congestionné, paraissant en proie à une vive agitation...

Après avoir, sur l'invitation du magistrat, décliné ses noms et qualités, l'Anglais s'expliqua :

— J'arrive de Montréal, tout d'une traite, monsieur, après avoir lu dans les journaux le récit de l'épouvantable drame qui a failli coûter la vie à ce pauvre M. Hermann Ruschmacker...

« Dans ces conditions, je viens prendre livraison de l'animal.

— Quel animal ? interrogea le juge, stupéfait.

— Master Bob. Ne savez-vous pas que j'en suis le propriétaire ?...

Et il interrogeait du regard Mina, dont le visage reflétait une immédiate stupeur.

— En effet, balbutia-t-elle, au milieu de la douleur du premier moment, j'ai négligé...

Sans faire attention aux paroles de la jeune fille, s'adressant à l'Anglais :

— Vous avez un titre établissant vos droits ?

Sir James Forester avait prévu cette exigence, car il avait tiré de son portefeuille un papier qu'il tendit tout déplié au magistrat, lequel, étonné, murmura :

— Cinquante mille francs !... Que vous avez versés de suite ?...

— Comme ce reçu en fait foi, oui, monsieur...

— M. Ruschmacker devait donc avoir cette somme en sa possession ?

Mina tressaillit et, d'une voix altérée :

— Certes, oui, monsieur, bégaya-t-elle, car, vu l'heure tardive à laquelle mon père l'avait reçue des mains de M. Forester, il lui était impossible de la déposer dans une banque... et je me souviens même maintenant que c'est devant moi qu'il a caché le portefeuille contenant la somme, là, entre la paillasse et le matelas de sa couchette...

Le magistrat s'exclama d'un ton mécontent :

— Pourquoi ne pas m'avoir fait part plus tôt d'un fait aussi grave ?...

« Voilà qui est de nature à éclaircir le mystère qui entoure cette affaire.

— Hélas ! monsieur, balbutia la jeune fille, j'avais, en vérité, la tête à bien autre chose qu'à des questions d'argent et il est probable que, sans la visite de M. Forester, la vente de Master Bob serait restée pour longtemps absente de ma mémoire...

— Dois-je déduire de ce que vous venez de dire que depuis la nuit du crime vous n'avez point touché au portefeuille caché ici ?...

— Comment y aurais-je touché, puisque je ne me souvenais même plus de cette vente ?

— En ce cas, fit le juge en se dirigeant vers la couchette, venez chercher vous-même le portefeuille à l'endroit où vous avez vu votre père le cacher...

Mais, vainement, la jeune fille souleva-t-elle le matelas, secoua-t-elle la paillasse.

— Volé ! s'exclama-t-elle d'une voix sourde, on a volé les cinquante mille francs !...

Panitowitch, qui avait assisté, silencieux, à toute cette scène, insinua timidement :

— Peut-être bien le patron aura-t-il réfléchi après votre départ et changé de cachette ?

Le juge haussa les épaules et, désignant de la main les cloisons de bois qui entouraient la pièce, répliqua :

— A moins de supposer que le portefeuille ait pu être introduit dans l'épaisseur des planches...

Puis, avec autorité :

— Non, déclara-t-il, les cinquante mille francs ont

été volés et bien volés... et c'est pour s'en emparer qu'on a frappé M. Ruschmacker... et qu'après l'avoir frappé, on s'est enfui.

Mina, rouge d'indignation, protesta avec violence :

— Soyez donc franc, monsieur, et nommez celui que vous soupçonnez ! C'est Piwit, n'est-ce pas, que vous supposez être le voleur... comme vous le supposez être le meurtrier !...

— Je ne le soupçonne plus, mademoiselle, répliqua le juge avec fermeté, je l'accuse ; car maintenant mes doutes premiers se sont mués en une certitude absolue : autant il me paraissait surprenant qu'un homme accomplît un acte aussi odieux parce qu'on avait repoussé une demande en mariage, autant le meurtre s'explique par le désir de s'approprier une somme aussi importante.

— Piwit ! Un assassin !... Un voleur !... C'est faux !... C'est faux ! clama la jeune fille indignée.

Le juge ne put réprimer un sourire de pitié :

— Hélas ! mademoiselle, prononça-t-il, je compatis profondément à votre chagrin, qui est double... car votre indignation même trahit le secret de votre cœur... mais l'évidence crève les yeux et le crime du clown, que sa disparition rendait probable, s'explique surabondamment par le vol dont M. Ruschmacker a été victime.

Il ajouta, sur un ton de commisération :

— En tout cas, que votre affection filiale trouve une consolation dans l'assurance que je lui donne qu'avant peu le misérable recevra le châtiment que mérite son atroce forfait...

— Et moi, répondit Mina suffoquée par la douleur, j'affirme que bientôt son innocence éclatera aux yeux de tous.

La jeune fille avait éclaté en sanglots et sans doute se serait-elle évanouie, si le bras de Panitowitch ne s'était trouvé là juste à point pour la soutenir jusqu'au seuil de la pièce.

Une fois seul avec le magistrat, James Forester demanda :

— Ne vous semble-t-il pas, monsieur le juge, que, par suite de cet événement, les conditions de vente puissent se trouver modifiées ?

— Je ne comprends pas...

— Je dois prendre livraison de l'animal à Montréal, après la tournée que devait faire à travers les deux Amériques le « Cirque International » ; or, il paraît douteux que cette tournée puisse s'effectuer.

— D'autant plus douteux que la situation financière est loin d'être belle : depuis que le bruit de l'événement a été répandu par les journaux, les créanciers surgissent, certains réclament la mise en faillite du cirque et sa vente...

— Alors, je puis prendre livraison de l'animal ?

— Non pas... Votre contrat porte un délai d'un mois ; attendez ce délai... Je n'ai pas autre chose à vous conseiller.

— Mais songez, monsieur, qu'il doit y avoir à Montréal un congrès organisé par les sociétés savantes des deux mondes, à l'effet d'examiner cet animal étrange... que, si je ne tiens pas mes engagements, je suis un homme déshonoré...

Le magistrat leva les bras au plafond, se contentant de déclarer :

— Qu'y puis-je ?

Et il accompagna d'un haussement d'épaules le départ furieux du savant. Puis, allumant un cigare, il sortit à son tour, après avoir, dans un geste de caresse, passé sa main le long des barreaux de la cage dans laquelle somnolait Master Bob.

Quant à celui-ci, sous la couverture dans les plis de laquelle il était enroulé, il se trouvait dans un état facile à comprendre : la scène à laquelle il venait d'assister l'avait plongé dans un état de stupeur plein d'ahurissement...

Comment ! Ruschmacker l'avait trompé à ce point de faire de lui, à son insu, le complice d'une misérable escroquerie !...

Alors même qu'il n'y aurait pas, pesant sur lui, cette épouvantable accusation d'assassinat, comment pourrait-il jamais arriver à établir son innocence dans la combinaison imaginée par Ruschmacker, combinaison qui avait pour but d'empocher les cinquante mille francs de sir Forester ?

Peut-être, s'il eût vécu, le manager n'aurait-il pu faire autrement que de déclarer la vérité et d'assu-

mer à lui seul la responsabilité de cette comédie.

Mais, dans les circonstances présentes, les faits suffisaient à accuser le malheureux, sans aucun moyen de défense possible.

Les apparences le condamnaient à passer pour le complice d'une escroquerie qui lui vaudrait assurément plusieurs années de prison.

En prison, lui !... A cette pensée, le malheureux garçon sentait des idées sinistres lui traverser l'esprit...

Plutôt la mort qu'une peine infamante.

Et, d'un autre côté, maintenant que le sang-froid lui était revenu, comment pouvait-il envisager vraiment la possibilité de prolonger la situation présente ?

Ce que tout d'abord, sous l'empire de l'ivresse, il avait considéré comme à peu près possible, prenait à l'heure actuelle des proportions extraordinaires d'in vraisemblance.

Qu'en effet, au milieu de la piste, à la lueur trompeuse des ampoules électriques, il eût été jusqu'alors assez adroit pour donner au public le change sur sa véritable personnalité, cela était fort compréhensible.

Mais cela, pendant quelques instants seulement, et il était probable, certain même, qu'il lui eût été impossible de soutenir son personnage pendant longtemps.

Il était manifeste que la supercherie finirait par sauter aux yeux d'un homme qui, comme sir James Forester, se proposait de consacrer tout son temps à l'étude de ce phénomène de la race simiesque.

Nous ne parlons pas, bien entendu, du supplice qui consistait à demeurer enfermé dans cette tunique de poils et le visage caché sous ce masque, véritable face simiesque admirablement naturalisée, et qui, grâce à une substance spéciale, adhérait à la peau au point de suivre tous les mouvements des joues, des lèvres et des paupières...

Par amour pour Mina, le pauvre clown était résigné à tout endurer.

Alors, quelle ressource lui restait-il, sinon de demeurer tapi dans cette peau jusqu'au jour où, la surveillance dont Master Bob était l'objet se relâchant, il lui serait possible de s'enfuir ?

Mais, en admettant qu'il lui fût possible de prendre la fuite en tant que singe, une fois qu'il aurait reconquis sa personnalité humaine, il se trouverait en butte aux recherches de la police lancée à la recherche du clown Piwit, voleur et assassin...

Et puis, il lui faudrait abandonner sa chère Mina !... Et se séparer de la jeune fille lui paraissait au-dessus de ses forces.

Il l'aimait d'un amour d'autant plus grand que la fatalité qui s'était abattue sur lui creusait entre eux un fossé plus profond.

Quel sentiment d'horreur devait inspirer en effet à la pauvre enfant le meurtrier de son père ?

Et Panitowitch, l'horrible Panitowitch, le rival du clown dans le cœur de Mina, comment ne mettrait-il pas à profit ces circonstances tragiques pour se faire valoir dans l'esprit de la jeune fille, au détriment du voleur, de l'assassin ?

C'étaient là, on en conviendra, plus de raisons qu'il n'en fallait pour que l'infortuné garçon perdît la tête et ne sût de quel côté il devait tourner ses pas.

La logique, évidemment, lui démontrait que le refuge qu'il avait trouvé pour éviter une arrestation certaine allait d'un moment à l'autre perdre toute efficacité. Et, d'un autre côté, une fuite très aléatoire quant à ses conséquences lui était rendue quasi impossible par la puissance du lien qui le rattachait à Mina.

Mais, d'un autre côté encore, la vente de Master Bob à sir James Forester rendait fatale la découverte à brève échéance de la vérité.

Ah ! parbleu ! ce qu'il aurait fallu pour le tirer d'affaire, le clown le savait bien : il aurait fallu qu'Anatole, l'autre gorille, en tout semblable à Master Bob, eût été en état de permettre une substitution hardie.

Mais la bête était loin d'être aussi bien dressée : tout ce qu'on pouvait obtenir d'elle était de paraître en piste pour figurer dans une pantomime, où elle n'avait qu'à imiter ses deux compagnons...

Elle était en outre d'un caractère déplorable, qui avait fait dire souvent à Ruschmacker qu'il s'en débarrasserait...

Seule, sa similitude parfaite avec Master Bob avait toujours ajourné l'expulsion d'Anatole.

Le clown, dans de semblables conditions, ne pouvait donc songer à le faire passer, aux yeux de Forester, pour l'animal qu'il avait acheté.

La différence était vraiment trop grande ; il était impossible, même avec une extraordinaire bonne volonté, qu'Anatole pût passer pour un reflet — même pâle — de son illustre congénère.

Et le pauvre Piwit en revenait toujours à son dilemme : se rendre ou fuir.

Mais, dans l'un ou l'autre cas, son sort était le même... et il ne pouvait cependant passer son temps enfoui sous la couverture qui le cachait à tous les regards, inerte, comme mort, ce qui faisait dire à Panitowitch, comme aux autres artistes du « Cirque International », que Master Bob semblait inconsciemment de l'accident survenu à son maître.

Une heure allait sonner où il lui faudrait se montrer, agir... et alors...

*
* *

Le lendemain matin, un peu après le lever du jour, sir James Forester arrivait pour prendre des nouvelles de Master Bob, le moins qu'il pût faire, en attendant qu'il eût du juge l'autorisation d'emmener l'animal.

Dès son arrivée, il apprenait de la bouche de Panitowitch que l'état de M. Ruschmacker s'était sensiblement amélioré : le manager avait repris connaissance et sa faiblesse était moins grande que ne l'avaient tout d'abord pronostiqué les docteurs, vu l'énorme quantité de sang qu'il avait perdu.

Il avait même parlé d'être ramené chez lui, dans son wagon, voulant savoir ce qui se passait et être bientôt prêt à défendre ses intérêts.

Ce à quoi le savant répondit que les intérêts du pauvre manager étaient dans un bien piteux état, car, ainsi que le juge l'avait laissé entrevoir, certains créanciers ne parlaient de rien moins que de faire mettre l'établissement en vente, de façon à être

payés. sinon de la totalité, du moins d'une partie de ce qui leur était dû.

Cet entretien ne pouvait parvenir jusqu'à Piwit, plus soigneusement que jamais enroulé dans ses couvertures et tendant cependant l'oreille avec une âpre volonté d'entendre.

— Et du côté de la bête ? interrogea le savant avec un hochement de tête vers la cage, rien de nouveau ?

— Ma foi, non, monsieur, comme vous pouvez voir, toujours la même chose.

— Mange-t-elle ?

— Oui, à peu près régulièrement... C'est-à-dire que je lui dépose sa nourriture le soir et que le lendemain matin elle est mangée.

Sir James murmura pensivement :

— Pourvu qu'elle ne tombe pas malade !

Et, tout à coup :

— L'idée m'est venue d'acheter l'autre singe ; cela ferait une compagnie à Master Bob.

— En effet, opina Panitowitch, d'un ton absolument détaché.

Sir James ajouta, poursuivant son idée :

— Je compte aussi beaucoup sur le changement de climat... Je vais louer une vaste propriété, plantée de grands arbres, où je m'installerai avec la bête, dès que j'en aurai pu prendre livraison, et où elle pourra s'imaginer vivre dans son pays natal, grâce à la végétation tropicale qu'y a accumulée un original, son propriétaire...

Il poussa un soupir et ajouta :

— Mon rêve serait de pouvoir m'en aller jusque dans les régions du Nil Blanc et d'y rechercher, en compagnie de la bête, son lieu d'origine ; car je suis certain que là doivent se retrouver, à l'état fossile, des traces indiscutables de la famille d'anthropoïdes préconisée par Darwin et qui constituent l'anneau intermédiaire si âprement contesté par une partie du monde savant...

On imagine si Panitowitch écoutait avec désintéressement ces explications.

Que pouvaient lui importer et le berceau du monde, et les traces fossiles, et les rêves scientifiques de ce vieux toqué !

Pour l'instant, Pani devait avoir l'esprit absorbé par un point unique : le clown étant en fuite, il lui était loisible de faire en toute tranquillité la cour à M^{lle} Ruschmacker, que la mort prochaine de son père allait, par surcroît, laisser sans protecteur, sans soutien.

Et, sans nul doute, l'« Auguste » s'appropriait-il à profiter de ces circonstances pour tâcher d'avancer un peu ses affaires dans le cœur de la jeune fille.

Soudain, à brûle-pourpoint, Forester lui demanda :

— Au cas où le cirque serait mis en vente, que vous proposez-vous de faire ?

L'autre eut un geste vague, traduisant une indécision grande.

— Vous allez vous trouver sur le pavé... et, dame, dans une ville étrangère, il n'est guère aisé de trouver de situation, car il est bien certain que dans l'établissement, seul Master Bob a une valeur... Tout le reste n'atteindra pas cent dollars... et le « Cirque International » a dès à présent vécu.

D'une voix rude, Pani grémela :

— Croyez-vous que, tout cela, je ne le sache pas aussi bien que vous ?

Il ajouta, avec un soupir :

— Pour moi, ça m'est égal, un homme se retourne toujours... C'est surtout pour M^{lle} Mina que c'est triste... Qu'est-ce qu'elle deviendra ? Avec un père si malade et qui va peut-être, si toutefois il en réchappe, rester infirme pour le reste de ses jours ?...

L'Anglais eut un hochement de tête et répondit :

— Si elle veut, M^{lle} Ruschmacker peut avoir une situation qui, provisoirement du moins, la mettra à l'abri du besoin.

L'« Auguste » tressaillit et regarda interrogativement le savant.

— J'ai cru remarquer, expliqua celui-ci, que l'animal témoignait à la fille du manager une certaine sympathie et que M^{lle} Mina avait sur Master Bob un grand ascendant ; aussi ai-je l'intention de lui proposer de rester avec moi, pendant les premières semaines, jusqu'à ce que son pensionnaire soit familiarisé avec moi...

« Qu'en pensez-vous?... Et croyez-vous que M^{lle} Mina consentira ?

Les lèvres de l'« Auguste » s'allongèrent en forme de moue dubitative.

— Voudra-t-elle quitter son père?... murmura-t-il.

— Oh ! le père, riposta Forester, en admettant qu'il conserve la vie, il ne sera pas, d'ici longtemps, à même de gagner son pain. J'estime donc que, si elle est une fille ayant du cœur, elle ne pourra faire autrement que d'accepter ma proposition...

Il ne semblait pas que le langage de sir James causât à Pani une bien grande satisfaction. Les sourcils froncés, l'œil voilé, il regardait en-dessous son interlocuteur...

Puis, tout à coup :

— Et vous vous imaginez peut-être, ricana-t-il, que M^{lle} Mina va s'astreindre à une besogne aussi dure et aussi dangereuse que celle qui consiste à maintenir la cage de l'animal dans un état de propreté absolue, à préparer et à servir ses repas, à le vêtir, à l'ablu-tionner chaque matin, ainsi que sa santé l'exige ?...

« C'est une trop délicate personne pour accepter cela... C'est d'ailleurs une besogne que le premier venu refuserait...

L'Anglais parut tout désappointé par cette déclaration et il murmura :

— *By God !*... Mais voilà qui bouleverse tous mes plans...

Et, au bout d'un moment :

— Dommage que ce brave M. Ruschnacker soit si mal en point, peut-être bien aurait-il accepté...

— Et si j'acceptais, moi, insinua l'« Auguste », dont la prunelle s'éclaira d'une flamme.

L'Anglais sursauta et le visage éclairé d'un sourire :

— En vérité ! fit-il, vous consentiriez...

— ... A épargner à M^{lle} Mina une tâche aussi pénible !... Pauvre mademoiselle, elle si bonne, si douce, que ne ferait-on pas pour l'obliger en une circonstance si triste !...

Les traits du savant s'illuminèrent et il s'écria :

— Vous accepteriez ?...

— C'est chose faite... A condition, bien entendu,

que M^{lle} Mina consente, car ce que j'en fais, c'est pour elle...

Sir James avait ajusté sur son nez ses lunettes d'or et examinait avec méfiance son interlocuteur, comme s'il eût craint qu'il n'eût pas parlé sérieusement.

Sous sa couverture, le clown avait tressailli, saisi tout à coup d'un accès de colère jalouse.

Était-il, en effet, difficile de deviner que ce coquin de Pani, en agissant ainsi, n'avait d'autre but que de profiter de la situation pour s'insinuer plus aisément dans le cœur de la jeune fille, en lui prodiguant les témoignages de dévouement ?

Et le malheureux garçon se rongait les poings de fureur. Ne pouvoir rien faire ! Singe il était, et jusqu'à ce qu'eût été découvert l'auteur du crime commis, singe il devait rester.

Moins que jamais, maintenant, il ne devait songer à prendre la fuite, car, sous son travestissement, il lui serait toujours aisé de surveiller les agissements de l'« Auguste ».

Le tout était de savoir si la proposition de l'Anglais agréerait à la jeune fille.

Celle-ci, que sir James avait envoyé chercher par Pani, entra.

— Vous désirez me parler, monsieur ? interrogea-t-elle.

L'Anglais, qui arpentait la pièce à grands pas, se retourna et, venant à elle avec empressement :

— Miss, lui dit-il d'une voix sympathique, ne croyez pas que la franchise avec laquelle je m'en vais vous parler ait pour but de vous causer la moindre peine ; mais j'ai toujours estimé que le meilleur moyen de rendre service aux gens qui ne vous sont pas indifférents est de leur dire la vérité.

— La vérité ! balbutia la pauvre fille, dont la prunelle s'effara.

Vainement, le clown tendait l'oreille, rien de ce qui se disait là-bas, à l'extrémité de la pièce, ne parvenait jusqu'à lui.

— Cette vérité, poursuivit le savant, en ce qui concerne votre situation, est triste... L'état très précaire de M. Ruschnacker et le vol dont il a été victime ont effrayé ceux auxquels il devait de l'argent... et il

se peut que demain vous vous trouviez sans aucune ressource, vous et lui...

« Comment subviendrez-vous à vos besoins ?

« Vous me direz que vous pourrez contracter un engagement dans un autre établissement... C'est parfaitement vrai ! Mais outre qu'il vous sera particulièrement pénible de reprendre un métier que vous aviez abandonné, rien ne prouve que cet engagement, vous le trouverez du jour au lendemain...

« Il faut tout prévoir, que deviendrez-vous ?

Mina l'avait laissé parler, ne devinant pas où il voulait en venir, car Pani, bien entendu, ne lui avait soufflé mot de rien.

Quand il eut fini, elle prononça simplement :

— Je vous remercie, monsieur, de la bonté que vous avez de vous préoccuper de moi. Je dois vous avouer qu'en effet cela me peinerait infiniment de recommencer à paraître en public, car j'ai beaucoup de chagrin.

— En ce cas, fit sir James, qui avait peine à dissimuler le contentement qu'il éprouvait de cette déclaration, en ce cas, nous allons nous entendre... Je vous propose de vous installer jusqu'à nouvel ordre à la campagne, pour veiller sur Master Bob.

— Moi ?...

— Avec l'aide de ce brave garçon — il désignait Pani — qui se chargera de toute la partie matérielle ; vous n'aurez absolument qu'à vous occuper du moral de mon nouveau pensionnaire et à l'habituer à l'obéissance envers moi...

« Quant aux conditions, vous les fixerez vous-même.

— Monsieur, répondit la jeune fille, merci de vos charitables propositions, mais vous semblez oublier que mon père vit encore et que tant qu'il y aura espoir de le sauver, ma place est à son chevet...

— Mais, ma chère enfant, je n'ai jamais eu la pensée de vous empêcher de faire votre devoir. Malheureusement, un moment viendra, proche peut-être, où il faudra vous occuper de vous.

Avec une dignité pleine de tristesse, la jeune fille déclara :

— Alors, monsieur, quand ce moment sera venu, il sera temps pour moi de songer à moi-même.

Elle paraissait vouloir rompre l'entretien, mais la ténacité est le propre de la race saxonne et sir James s'était mis en tête de faire de Mina sa collaboratrice ; aussi, la retenant d'un geste :

— Voulez-vous me promettre que si, par malheur, l'événement redoutable se produisait, vous songeriez à ma proposition ?

Très nette, Mina déclara :

— A cela encore, monsieur Forester, je ne puis m'engager, car, pour l'instant, j'ai d'autres devoirs à remplir...

Panitowitch eut un mouvement de dépit, tandis que l'Anglais, un peu nerveux, insistait :

— Quelles que soient les conditions que je vous offrirais ?

— Quelles qu'elles soient, oui, monsieur.

Ces paroles avaient été prononcées avec une fermeté qui indignait chez la jeune fille une irrévocable résolution.

— Cependant, miss, dit encore sir Forester, réfléchissez que dans la position où vous vous trouvez...

Cette insistance eut le don de déplaire à Mina qui s'exclama d'une voix sourde :

— Monsieur, je ne réfléchis qu'à une chose : c'est que, même frappée par le malheur que vous me faites entrevoir si cruellement, il me resterait à éclaircir le mystère qui enveloppe le meurtre dont mon pauvre père a été victime.

Panitowitch, à ces mots, parut étrangement troublé, tandis que le savant protestait :

— Mais, où voyez-vous un mystère, ma pauvre enfant ?... Avant qu'il soit longtemps, j'en ai la conviction, la police aura arrêté le misérable clown et votre père sera vengé.

Mina, alors, s'écria avec indignation :

— Croyez-vous donc vraiment que Piwit ait pu commettre une telle infamie ?

« Il faut le connaître bien peu pour le croire capable d'un semblable meurtre ! Mais Panitowitch, lui-même, qui pourtant ne peut être accusé de sympathie pour lui, Panitowitch n'oserait affirmer sur l'honneur qu'il le croit coupable.

Ah ! si la prudence n'eût retenu le malheureux

garçon, avec quelle joie Piwit eût-il arraché le masque hideux qui lui couvrait le visage pour se précipiter vers Mina et la remercier de ces paroles indignées.

— Eh quoi ! finit par balbutier le savant, vous ne le croyez pas coupable ?... Et sa disparition inexplicable...

— Pas inexplicable pour moi, monsieur !... Il m'avait prévenue...

— Oui, qu'il partirait... qu'il se rendrait à Maldonado, où, paraît-il, habitent ses parents... Mais on ne l'a pas vu à Maldonado. Alors ?...

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur Foster ? déclara avec des larmes dans la voix la malheureuse Mina, à moins de lui entendre faire lui-même l'aveu de son crime, je ne puis le croire coupable...

— Mais c'est de la folie !... Car, en admettant, chose inadmissible, son innocence, où qu'il soit, il doit savoir maintenant quelle accusation pèse sur lui. Son devoir le plus impérieux ne serait-il pas d'accourir pour se disculper ?...

— Rien ne prouve que ce n'est pas ce qu'il va faire. — J'en doute, ricana le savant.

Et, avec une conviction admirable, la jeune fille riposta :

— Bien que je sois contrainte de reconnaître que toutes les apparences sont contre lui, tant que je ne l'aurai pas entendu se déclarer lui-même coupable, je le considérerai comme innocent.

Elle ajouta avec feu :

— Il m'aimait trop pour avoir commis un aussi grand crime.

Panitowitch était devenu tout pâle et, de colère, se mordait les lèvres, grondant :

— Continuer à aimer un homme accusé d'avoir assassiné votre père, c'est raide.

— Ma conviction est telle, affirma Mina, et si pour le défendre il ne s'élève qu'une voix, ce sera la mienne...

Le savant eut un claquement de doigts impatienté.

— Bref, conclut-il, vous refusez ?

— A mon grand regret, oui, monsieur, pour les deux raisons que je viens de vous donner.

Comme elle faisait mine de se retirer, sir James la retint d'un geste :

— Ma chère enfant, lui dit-il, je sais par expérience qu'il n'y a pas de décision si irrévocable que ne transforme, au moment où l'on s'y attend le moins, des événements imprévus.

« Donc, je vous prierai de vouloir bien me permettre de vous reparler demain de cette affaire ; la nuit porte conseil.

Il la salua et sortit, accompagné de Panitowitch, tout déconfit, tandis que Mina s'en allait faire au blessé sa visite quotidienne.

Par ce qu'il venait d'apprendre, le clown se trouvait dans un singulier état d'esprit... Ainsi donc, il allait partir, suivre le propriétaire de Master Bob.

Qui pouvait l'assurer qu'il reverrait jamais Mina ?

Et elle demeurerait seule, exposée aux entreprises audacieuses de Panitowitch.

Qui n'aurait été bouleversé par cette perspective douloureuse ?...

Alors surtout que le pauvre garçon savait que l'une des raisons qui avaient poussé la jeune fille à repousser la proposition de l'Anglais lui était personnelle. C'était, avait-elle dit, pour pouvoir défendre le clown Piwit qu'elle voulait rester indépendante.

Chère !... Bien chère Mina !...

Et voilà que soudain une idée germa dans la cervelle de Piwit.

Puisque c'était par affection pour lui que Mina avait résisté aux sollicitations de l'Anglais, il fallait que maintenant, par affection pour lui, elle revint sur son refus et consentît à accompagner sir James.

Ainsi ne serait-il pas séparé de celle qu'il aimait et lui servirait-il possible de veiller au grain, en ce qui concernait l'« Auguste ».

Seulement, une difficulté se présentait : comment arriver à décider Mina à faire précisément le contraire de ce qu'elle avait décidé vouloir faire ?...

L'Anglais avait annoncé que le lendemain il reviendrait demander à la jeune fille sa réponse définitive : il fallait donc que, d'ici avant vingt-quatre heures, le clown eût trouvé un moyen de passer sur la décision de Mina.

Certes, il avait bien une ressource : la prendre pour confidente.

Un amour aussi profond que celui manifesté par la jeune fille pouvait inspirer à celui qui en était l'objet une confiance absolue.

Mais, d'un autre côté, il devait suffire d'une imprudence, d'une seule, pour tout compromettre et livrer sans défense un innocent à la justice.

Mina saurait-elle être suffisamment comédienne pour cacher son secret aux regards curieux et inquisiteurs de Panitowitch ?

Le flair jaloux de celui-ci ne saurait-il découvrir, dans l'attitude, dans le langage de la jeune fille, un indice de la présence de son rival ?...

Non, toutes réflexions faites, tout bien pesé et mûrement examiné, mieux valait jusqu'à nouvel ordre garder le silence et agir mystérieusement.

Certes, cependant, avec le concours de Mina, le clown ne doutait pas qu'il ne lui fût possible de prolonger sa comédie... mais il tenait, avant tout, à pouvoir défendre son honneur en attendant que le temps éclaircit le mystère dont il était victime...

Mais, d'un autre côté, il ne voulait plus maintenant à aucun prix de la séparation dont il était menacé.

Seulement, dans la vie, il faut compter sur l'imprévu, la volonté ne suffit pas toujours à modifier les événements, à les conformer à vos désirs.

Et l'infortuné voyait passer les heures avec une rapidité foudroyante, sans que le moindre éclair de génie illuminât son cerveau.

La nuit vint. Comme d'habitude, Panitowitch apporta aux deux singes leur pitance, changea avec précaution l'eau de la cruche et renouvela la litière de paille fraîche qui leur servait de couche.

Puis, après avoir vérifié la fermeture de la cage, il souhaita ironiquement le bonsoir à Master Bob.

— Maintenant, mon vieux, déclara-t-il, en voilà pour jusqu'à demain matin.

« Tu m'excuseras de te fausser compagnie, mais je suis invité à dîner en ville. et même si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais t'emprunter ton habit, car le mien est un peu rapé... »

« Ah !... je te prévient... je ne rentrerai peut-être

qu'au jour... Donc, n'aie pas peur de te trouver seul, au cas où tu t'éveillerais cette nuit.

« D'ailleurs, tu as Anatole pour te tenir compagnie. Là-dessus, Panitowitch, qui paraissait être décidément, ce soir là, d'humeur charmante, envoya dans la direction de la cage un ironique salut et sortit.

Piwit l'entendit qui fermait la porte de la pièce à double tour.

Maintenant, il était seul... seul avec ses réflexions, pour toute la nuit.

Et il continua de songer, car — ainsi que le dit le poète, — que faire en son gîte à moins qu'on ne songe...

Une à une, les heures s'égrenèrent au milieu du silence de plus en plus profond qui enveloppait le quartier.

Et Piwit ne trouvait toujours pas...

Soudain, il poussa une exclamation qui eût transporté d'aise sir James Forester, car le savant y eût vu une irrécusable preuve de la très étroite parenté qui existait entre Master Bob et l'humanité.

Le clown avait-il vraiment mis la main sur le moyen ?

Cela, il ne pouvait l'assurer encore, le résultat seul le fixerait sur ce point.

En tout cas, il l'expérimenterait sur-le-champ, ne risquant rien à l'expérience, puisque, jusqu'au lendemain matin, il était maître de la place, ce bon Panitowitch ayant eu l'obligeance de l'en prévenir...

Quant à Mina, il n'avait rien à redouter d'elle ; car, depuis le malheur qui l'avait frappée, elle n'avait franchi qu'une fois le seuil de la pièce, tout à l'heure, sur le désir de sir James Forester.

Elle se confinait dans la pièce voisine, étroitement.

Donc, en toute sécurité, le clown se mit en mesure de sortir de sa cage, ce qui n'offrait pas une difficulté très grande — pour lui, s'entend, qui connaissait le secret de la fermeture.

Avec une dextérité de singe, — on peut le dire, — il réussit à atteindre la clavette qui commandait le jeu de la serrure compliquée, qui rendait toute évasion impossible, et sous laquelle les faits et gestes de Master Bob se trouvaient en sûreté.

Prestement, alors, il se coula hors de la cage, et, sans plus de bruit qu'une mouche trotinant au plafond, gagna la table, sur laquelle ce brave Ruschmacker expédiait ses repas et tenait sa comptabilité.

Dans le tiroir, pêle-mêle avec les couverts d'étain, les couteaux ébréchés et les croûtes de pain, un porte-plume, une petite bouteille d'encre voisinaient avec un crayon, des registres de dépense, des enveloppes chiffonnées, du papier à lettres.

D'un geste rapide, Piwit rafla tout ce qui lui était nécessaire pour écrire, ainsi que cela se dit en style de comédie, et regagna sa cage ; il estimait plus prudent de faire sa correspondance à l'abri d'une surprise possible.

« Ma bien chère Mina, écrivit-il d'une écriture que faisait trembler l'émotion, je ne puis vous dire comment ce billet vous parvient, ni comment je suis au courant de bien des choses.

« L'important, c'est que je puisse vous jurer sur mon amour pour vous que votre cœur a vu juste et que je suis absolument innocent du crime épouvantable qui m'est imputé.

« Malheureusement, il m'est impossible de fournir pour l'instant les preuves de mon innocence et il me faut demeurer dans la cachette impénétrable que je me suis choisie jusqu'au moment où, le coupable étant découvert, mon innocence éclatera d'elle-même.

« Jusqu'à ce jour, dont de toutes mes forces je hâterai la venue, continuez de croire en moi, de m'aimer, pour que, lorsque je serai enfin lavé de l'odieuse accusation qui pèse sur moi, nous puissions réaliser le doux rêve de bonheur que nous avons formé.

« Seulement, de votre côté, il faut que vous vous employiez à aider la Providence à nous réunir le plus tôt possible.

« Pour cela, le plus sûr moyen est d'accepter l'offre que vous a faite sir James Forester et de l'accompagner.

« Ne cherchez pas à comprendre ; contentez-vous d'exaucer la prière que je vous adresse.

« Surtout, vous si vaillante en toutes choses, ne vous effrayez pas des dangers que peut comporter une semblable aventure.

« Dites-vous que vous ne serez pas seule, que la Providence veillera sur vous.

« Déchirez soigneusement ce billet et que nul ne sache jamais que je vous ai écrit.

« Je vous serre bien tendrement sur mon cœur et je vous dis : Espoir et à bientôt.

« Celui qui vous aime plus que sa vie !

« Votre Piwit désolé, mais innocent. »

À plusieurs reprises, le clown relut cette lettre, par crainte de n'y avoir pas mis tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il devait y mettre.

Puis, l'ayant glissée sous enveloppe, il la cacheta.

Seulement, voilà, maintenant que sa missive était écrite, il s'agissait de la faire parvenir à sa destinataire.

Après un instant de réflexion, le clown estima que cette dernière partie du programme était assurément la plus aisée à exécuter.

Il suffisait de passer la lettre sous la porte de communication ; le lendemain, en se levant, la jeune fille la trouverait à terre et la lirait sans témoins.

Pour la seconde fois, donc, le clown sortit de sa cage et se dirigea du côté de la cloison qui séparait l'une de l'autre les deux pièces.

Mais, là, un léger obstacle l'empêcha de glisser la lettre de l'autre côté : une natte de paille étendue sur le plancher obstruait l'interstice qui existait entre celui-ci et le bas de la porte.

Avec précaution, Piwit retira la natte, poussa sans bruit la lettre dans la pièce voisine, mais voilà qu'au moment où il allait tout remettre en l'état, il sentit sous sa main un petit corps dur, de forme ovale et de surface absolument polie : un caillou sans doute, mais un caillou de nature particulière et qui attira son attention, au point que, le ramassant, il s'approcha de l'ampoule électrique qui, toute la nuit, éclairait la pièce ; là, il examina sa trouvaille.

Il eut un sursaut de surprise et une exclamation faillit lui jaillir des lèvres en constatant que l'objet qu'il tenait au bout des doigts n'était pas autre chose qu'un œil de verre.

Oui, un œil admirablement travaillé, avec une pru-

nelle si bien peinte qu'il semblait qu'un regard en jaillît.

Cet œil était, par endroits, taché de sang et, chose bizarre, y attachaient, encore attachées, les minces fibres au moyen desquelles cet œil artificiel se fixait dans l'orbite de son propriétaire.

Singulière trouvaille !...

Comment cet œil se trouvait-il là ?

Piwit, qui avait comme besogne quotidienne de balayer — c'était sa besogne journalière — le local habité par Ruschmacker et par ses animaux, aurait donné sa tête à couper que la dernière fois qu'il s'était livré à ces travaux de propreté, cet étrange objet ne se trouvait pas là...

Alors ?... Lui fallait-il donc supposer que c'était là une épave résultant de la lutte que le manager avait soutenue contre son meurtrier, un borgne, selon toutes probabilités ?...

Et, aussitôt, sa première idée fut d'envoyer au magistrat cette pièce convaincante.

Mais, presque aussitôt, il estima dangereux d'ébruiter ce détail, qui ne servirait qu'à faire se tenir sur ses gardes l'assassin et qu'il convenait au contraire de le laisser s'endormir dans une douce quiétude, certain qu'il devait être de n'être jamais arrêté.

Oui, oui, il était préférable de garder pour lui cette découverte, pour s'en servir au moment opportun.

L'âme un peu rassérénée par l'espoir de pouvoir tirer parti de cette trouvaille, comme aussi par l'espoir que sa lettre à Mina produirait sur la jeune fille l'effet qu'il en attendait, il réintégra le domicile de Master Bob ; puis, la serrure refermée aussi exactement que si jamais elle n'avait été ouverte, il s'enroula dans sa couverture, se demandant pendant combien de temps il lui serait permis par les circonstances d'user de cette étrange cachette...

CHAPITRE VI

LA MÉPRISE DE RUSCHMACCKER

Quarante-huit heures s'étaient écoulées sans apporter dans la situation le moindre changement : Piwit continuait de vivre sous sa couverture, se refusant énergiquement à répondre aux appels de Panitowitch et aux invitations aimables de sir James Forrester qui, la veille, avait amené avec lui des notabilités scientifiques rendre visite à Master Bob.

On imagine si celui-ci s'était plus étroitement encore dissimulé aux regards de tous.

— Décidément, maugréa l'Anglais, cette bête a bien mauvais caractère !

Il ajouta d'un ton soucieux :

— Ma besogne ne sera guère aisée si je dois me heurter à une telle attitude... Ne même pas montrer son museau... C'est tout de même un peu excessif.

— Pardieu ! ricana Panitowitch, monsieur le professeur, s'il n'y a que le bout du museau que vous désirez voir, il est aisé de vous contenter. Et de gré ou de force il le montrera...

S'emparant du trident dont se servait Ruschmacker pour mettre ses fauves à la raison, il s'approcha de la cage, déclarant :

— Un petit coup de pointe dans les côtes, ça va suffire à le réveiller... Ne croyez-vous pas ?

Et déjà il avait introduit entre les barreaux l'extrémité acérée de l'instrument, quand, soudain, derrière lui, une voix s'exclama, affaiblie :

— N'es-tu pas fou ?...

Les deux hommes se retournèrent d'un même mouvement et simultanément de leurs lèvres jaillirent ces mots :

— M. Ruschmacker !... Le patron !...

C'était le manager, en effet, pâle, minable, tremblant, accroché des deux mains au chambranle de la

porte. Sous sa couverture, le clown avait fait un bond formidable ; il n'en pouvait croire ses yeux.

Ruschmacker vivant !... Voyons... Voyons... Etais-il bien éveillé ? Ou bien étaient-ce les hallucinations de la nuit qui le poursuivaient ?...

Tandis que Panitowitch courait au blessé qu'il soutenait, le savant s'écriait, en désignant le singe :

— Tenez ! regardez-le donc !... La vue de son maître le fait sortir de sa léthargie !... Le voici debout, maintenant !...

Mais Piwit, dans un subit éclair de raison, vit le danger qui le menaçait et il se rencoigna de nouveau dans le fond de sa cage, attendant ce qui allait se passer.

Cependant, le savant s'était avec empressement avancé vers Ruschmacker, que Panitowitch avait conduit jusqu'à un siège.

— Quelle imprudence, monsieur, déclara-t-il, de vous être levé dans l'état où vous êtes...

— Mon état, bougonna le manager, quel état ?... Pensez-vous donc que ce soit un couteau à dessert qui puisse avoir raison d'un coffre comme le mien ?

— Heu !... heu !... riposta sir Forester en hochant la tête, n'empêche qu'il s'en est fallu de peu, paraît-il, que ce couteau à dessert ne vous envoyât dresser des singes dans l'Eternité...

Un regard inquiet coula entre les prunelles de Ruschmacker à l'adresse de la cage, puis il demanda :

— Comme ça, vous embauchez mon personnel... y compris ma fille ?...

— Ah ! fit l'Anglais, un peu interloqué, M^{lle} Mina vous a dit...

— Oui... Mais vous comprenez bien que ça ne celle plus.

— Ah ! mais, pardon !... Pas plus tard qu'hier elle est venue me trouver pour me demander de signer un contrat ; ce qui m'a même étonné, car avant-hier elle m'avait refusé carrément... Mais avec les femmes, on ne sait jamais pourquoi elles changent d'avis.

Sir James Forester eût été bien étonné si on lui avait dit que ce brusque revirement était dû au talent

épistolaire de Master Bob ! Mina, en effet, avait lu la lettre de Piwit et, réconfortée par l'assurance que lui donnait le clown de son innocence, s'était empressée d'agir conformément à ses instructions.

Mais Ruschmacker répliqua :

— Vous oubliez que ma fille est mineure et que maintenant que me voici sur pattes, sa signature ou rien c'est la même chose !...

— Mais, alors, moi, je vais me trouver bien ennuyé avec un animal qui refuse d'obéir, tandis que j'avais l'espoir qu'il montrerait un peu plus de souplesse avec des personnes dont il a l'habitude.

Puis, tout à coup :

— Mais, au fait, pourquoi n'accepteriez-vous pas de m'accompagner, vous ? Le vol dont vous avez été victime vous met dans une posture fâcheuse et, contraint peut-être à une convalescence longue et coûteuse, qui sait si vous pourrez d'ici longtemps gagner votre vie et celle de votre fille... Tandis qu'en acceptant ma proposition...

D'une voix sombre, Ruschmacker bougonna :

— C'est à voir...

— Que puis-je espérer ?... interrogea l'Anglais, anxieux.

— ... Que j'y vais penser... ? Oui... C'est entendu.

« Mais, maintenant, je veux rester seul. Je veux.

Il ne put achever ; la faiblesse triomphait de son énergie et il payait d'une syncope l'imprudence qu'il avait commise à vouloir, malgré l'avis des médecins, quitter la maison de santé et réintégrer son wagon.

Les bras puissants de l'« Auguste » le saisirent et le transportèrent dans la pièce voisine ; ce ne fut qu'étendu dans le lit de sa fille, et lorsqu'il eut conscience de la sensation délicieuse des couvertures chaudes et légères que le manager revint à lui.

Panitowitch se tenait là, à son chevet, en compagnie de Mina qui venait d'arriver, affolée, de la maison de santé où elle avait appris avec stupeur le départ de son père.

Celui-ci, s'adressant à Pani, demanda avec rudesse :

— Ne t'avais-je pas interdit de la façon la plus for-

melle de rudoyer les bêtes?... Tu n'es qu'une brute infâme et, pour un peu...

Il eut un geste de menace qui le rejeta sans forces sur l'oreiller.

— Père, supplia Mina, le docteur a recommandé le plus grand calme...

— Le docteur!... Va-t'en au diable avec ton docteur et son calme!... Comme s'il y avait moyen d'être calme en présence d'une catastrophe pareille... Volé!... ruiné!... A moitié mort!...

Et, se laissant de nouveau emporter par la colère :

— Ah! le gredin!... le gredin!... Mais il me le paiera!...

Penchée vers le blessé, la jeune fille demanda d'une voix pleine d'anxiété :

— Et... vous connaissez le misérable... qui vous a frappé?...

— Si je le connais?... explosa Ruschmacker.

— Alors... vous allez le dénoncer?... le faire arrêter?...

Il sembla que ces paroles eussent produit sur le blessé l'effet d'une douche d'eau glacée...

— Sans doute... sans doute... murmura-t-il d'une voix plus paisible... Mais auparavant... je veux lui faire subir un petit interrogatoire...

— Laissez la police se charger de ce soin, père... Il importe que justice soit faite le plus tôt possible...

— Il importe surtout... et avant tout... que ce coquin me rende ce qu'il m'a volé, et si je dois compter pour cela sur les imbéciles de la police, je dois m'attendre à rester gueux toute ma vie... car tu ne sais pas...

Il parut seulement alors s'apercevoir de la présence de Panitowitch et rudement demanda :

— Qu'est-ce que tu fiches là?... Va-t'en!

Et voyant l'« Auguste » qui se préparait à passer dans la pièce voisine :

— Non, pas par là, gronda-t-il; dehors... Tu entends? Dehors!...

Et Pani, une fois sorti, Ruschmacker se laissa aller à dire à sa fille :

— Car ce n'est pas cinquante mille francs qu'on

m'a volé, tu entends, ce sont des millions... oui, des millions...

Et, rageur :

— Dire que je touchais du doigt le but... un but que je poursuivais depuis près de vingt ans... vingt ans de labeur acharné!... pour aboutir à quoi?... A me laisser dépouiller comme un imbécile!...

« Oh! mais ce ne sera pas!... Non, ce ne sera pas!... Je me charge, à moi tout seul, de lui faire rendre gorge... Et s'il refuse... eh bien!... il n'y aura besoin de personne pour faire justice... Je te jure que je suffirai à ce soin...

Et il brandissait dans un geste de significative menace ses deux poings formidables...

— Père... père, supplia Mina, songez qu'en ce moment il y a un malheureux innocent qui souffre et attend que la lumière soit faite; tant que vous n'aurez pas dénoncé le coupable, il n'y aura ni repos, ni sécurité pour Piwit...

A ce nom, le blessé se dressa sur son séant, grondant entre ses dents :

— Piwit... c'est Piwit que tu plains!... Lui!... Lui!...

La jeune fille recula d'un pas, les mains jointes, bégayant :

— Père... père... Que voulez-vous dire?

Les doigts musculeux du manager se crispèrent dans le vide avec une expression menaçante et il ricana, terrible :

— Ce que je veux dire... C'est qu'il ne périra que de ces mains-ci!...

Mina chancela et, pour ne pas tomber, dut se cramponner au dossier du siège.

En ce moment, la porte s'entre-bâilla et la tête de Panitowitch passa :

— Mademoiselle, dit-il à voix basse, c'est le magistrat, il venait vous parler, mais quand il a appris que le patron était revenu, il a demandé s'il lui serait possible d'avoir avec lui un brin de conversation.

Les yeux de Mina se fixèrent, hagards, sur son père : celui-ci avait tressailli et son visage avait subi une transformation radicale et instantanée.

— Que me veut-il?

— Ma foi, patron, répondit Pani, je n'en sais pas plus que vous...

Le blessé hésitait.

— Père, supplia Mina, ne le recevez pas... Votre état ne vous permet pas de vous fatiguer et je vais dire au juge...

Mais, rudement, Ruschmacker ordonna à Pani :

— Amène-le...

Et à peine l'homme fut-il sorti, que, s'adressant à sa fille :

— Surtout pas un mot de ce que nous disions quand cette brute est entrée... Donc, motus sur le clown...

Et comme déjà se faisaient entendre les pas qui gravissaient les marches du petit escalier de bois, il ajouta :

— C'est compris, hein?...

Indécise, ne sachant ce qu'elle devait craindre ou espérer, Mina se tenait tremblante au pied du lit, quand, introduit par Pani, le juge se présenta :

— En voilà un miracle ! s'exclama-t-il. Comment ! ce matin, on me téléphone de l'hôpital, pour me dire que votre état, sans être brillant, permet cependant qu'on puisse enfin vous interroger. J'accours et qu'est-ce que j'apprends ? Que vous êtes parti, sans qu'aucune force, aucun raisonnement aient pu vous retenir.

D'un ton bonhomme, Ruschmacker répondit :

— Ma foi, monsieur le juge, vous savez ce que c'est... On aime mieux être chez soi... au milieu des siens... Et puis, je m'inquiétais de savoir ce qui se passait en mon absence...

Il ajouta d'un ton morne :

— Et j'avais raison de m'inquiéter !... J'en ai appris de belles !... C'est la ruine...

Croyant le consoler, le juge affirma :

— Mais soyez tranquille... Justice sera faite !... On retrouvera le misérable...

— Et mon argent, soupira Ruschmacker, le retrouverez-vous aussi ?

Le magistrat eut un mouvement d'épaules, qui traduisait d'assez significative façon son doute à ce sujet, puis il demanda :

— Voyons, quels détails pouvez-vous donner ? Avez-vous vu votre assassin ? Le connaissez-vous ?... A défaut de son nom, fournissez-moi au moins son signalement...

— Hélas ! monsieur le juge... j'avais bu... Je dormais profondément... C'est dans un demi-sommeil, au milieu d'une obscurité profonde que je me suis débattu, sans avoir, au commencement, conscience de ce qui m'arrivait ; quand je m'en suis rendu compte, je me suis évanoui...

Les lèvres du magistrat se plissaient dans une moue significative.

— Et... interrogea-t-il, vous n'avez aucun soupçon ?...

Les jolis yeux de la pauvre Mina s'attachaient avec une expression de supplication désespérée sur ceux de son père, qui répondit après une légère hésitation :

— Aucun, monsieur le juge.

De nouveau, les lèvres du magistrat se froncèrent dans une moue désappointée ; évidemment, il avait escompté les renseignements que fournirait selon toute évidence le blessé.

— Et, insista-t-il, pas le plus petit indice, pas le moindre détail, susceptible de faciliter la tâche de la police ?...

Les paupières de Ruschmacker se plissèrent farouchement et il ricana :

— Un détail !... parfaitement si... Je puis vous en fournir un... et un qui n'échappera certainement pas aux gens de la police, fussent-ils atteints de myopie.

Le juge se pencha en avant, le visage attentif.

— Je vous ai dit que j'étais gris, commença le blessé, quand le gredin m'a sauté dessus... Ça, c'est un fait... Mais de ce que j'avais le cerveau un peu pâteux, ça ne m'empêchait pas d'avoir mes biceps ordinaires et aussi mes poings...

« Et dame, ils ne sont pas ceux de tout le monde... Voyez plutôt... monsieur le juge...

Et il tendit avec orgueil vers son interlocuteur des poings velus et formidables comme des massues.

Le juge eut un haussement de sourcils admiratif, tandis qu'instinctivement Mina frissonnait.

Que voulait dire son père ?...

Celui-ci poursuivait d'une voix mauvaise, toujours en agitant ses poings.

— Eh bien ! voyez-vous, ces deux pilons-là se sont abattus sur la face du coquin, comme auraient pu le faire deux pavés.

Mina laissa échapper un cri d'horreur qui lui valut de la part de son père un coup d'œil terrible.

Ruskmacker ajouta féroce :

— Il a sûrement la face broyée ; aussi, si jamais les circonstances me mettent en face de lui, je le reconnaitrais, fût-il au milieu d'une armée.

« C'est un signalement auquel on ne peut se tromper. Dites ça de ma part à ces messieurs de la police.

Mina, défaillante, s'accrochait à la ferrure du lit, tandis que le magistrat griffonnait rapidement sur un carnet les renseignements fournis par le manager.

— Oui, poursuivait celui-ci avec un mauvais sourire, j'ai encore la sensation de son nez s'écrasant sous mes doigts, de ses mâchoires craquantes.

Et il ricana :

— Une fameuse bouillie.

Méchamment, s'adressant à sa fille, il dit encore :

— Pour peu qu'il ait en tête quelque amourette, ça fait à cette heure un galant joliment tourné !...

Un gémissement plaintif s'échappa des lèvres de la jeune fille, que Pani regardait en dessous, se réjouissant intérieurement d'une nouvelle qui désormais lui donnait toute quiétude au sujet d'un rival redouté...

En admettant, en effet, que l'amour de Mina pour Piwit fût tel qu'il triomphât de l'affection filiale qui eût dû lui faire détester le meurtrier de son père, cette affection ne saurait lutter contre l'horreur qu'inspirerait à la jeune fille la hideur du visage broyé.

Cependant, le juge ayant mis la main dans la poche de son pardessus, la retira, tenant au bout des doigts un objet qu'il présenta à Ruskmacker.

— Vous connaissez ceci ? interrogea-t-il.

— Parbleu ! clama-t-il en avançant la main, c'est ma montre.

— Vous m'excuserez, fit le magistrat en reculant

la main, il me faut jusqu'à nouvel ordre garder cet objet comme pièce à conviction ; mais je désire m'assurer auprès de vous de certains détails... Voulez-vous me dire si elle se trouve bien dans le même état où elle se trouvait quand vous avez eu le loisir de l'examiner pour la dernière fois ?

Ruskmacker considéra longuement le chronomètre et déclara :

— Il y a là sur le boîtier une éraflure assez profonde qui, pour sûr, en s'y trouvait pas... Et puis, là, voici encore quelque chose que je ne connaissais pas.

— Vous êtes bien certain ?

— D'autant plus certain, affirma le manager, que, la veille même, j'étais allé reprendre ma montre chez un horloger auquel je l'avais donnée à réparer.

— Vous avez l'adresse de cet horloger ?

— Ignore son nom ; tout ce que je sais, c'est qu'il habite calle del Présidente, numéro 22.

« Il pourra vous dire, lui aussi, que lorsqu'il m'a rendu ma montre, elle était dans un état parfait.

Le juge demanda avec vivacité :

— En dois-je conclure que, lorsqu'il vous l'a rendue, il l'avait réglée exactement ?

— Bien sûr, puisque c'était en partie pour la régler que je la lui avais confiée.

Une petite flamme brilla dans la prunelle du magistrat qui, ouvrant le boîtier du chronomètre, en mit le cadran sous les yeux de Ruskmacker.

— Vous voyez l'heure qu'il est ? interrogea-t-il.

— Deux heures et demie, monsieur le juge.

Le magistrat approcha ensuite la montre de l'oreille de son interlocuteur, demandant :

— Constatez-vous encore quelque chose ?

— Tiens ! fit l'autre, étonné, elle est arrêtée...

— Parfaitement, oui ; et voulez-vous que je vous dise ce que représente cette heure de deux heures et demie, à laquelle votre montre s'est arrêtée ?... Sans nul doute, celle à laquelle vous avez été frappé !...

Ruskmacker fixa sur son interlocuteur un regard surpris et interrogateur, tandis que ses lèvres balbutiaient :

— Comment avez-vous deviné ça ?

— Votre montre, quand vous avez engagé avec le meurtrier la lutte au cours de laquelle vous avez été frappé, se trouvait dans la poche de votre gilet ; c'est évidemment elle qui a amorti le coup de couteau qui a percé l'étoffe à la hauteur du flanc droit.

« La pointe de l'arme a éraflé le boîtier, y produisant cette légère dépression que vous remarquez vers le centre ; en même temps, la violence du choc brisait le grand ressort...

« D'où il découle lumineusement que votre montre s'est arrêtée au moment même où vous tombiez victime d'un lâche coquin.

Le manager du « Cirque International » murmura, avec un haussement d'épaules :

— Et de quel intérêt peut-il donc être que j'aie été frappé à deux heures ou à minuit ?...

— D'un intérêt capital. Votre meurtrier, une fois pincé, cherchera à nier et son premier soin sera d'invoquer un alibi. Or, si cet alibi n'établit pas de façon très catégorique l'emploi de son temps à deux heures et demie, la nuit du crime...

« Vous comprenez maintenant l'importance de cette constatation...

Ruschmacker demanda :

— Et vous pensez mettre la main bientôt sur ce misérable ?...

Il y avait dans ces paroles une ironie si marquée que le magistrat sursauta, indigné :

— C'est une affaire de jours...

Il ajouta, estimant qu'une affirmation ne l'engageait en rien :

— La police est sur ses traces.

Mina tressaillit et peu s'en fallut qu'une exclamation terrifiée ne trahît le secret de son cœur.

Au moment de prendre congé, le magistrat demanda :

— Vous ne voyez aucun renseignement complémentaire à me fournir ?

— Aucun, monsieur le juge, aucun...

Ruschmacker suivit des yeux le visiteur qui se retirait doucement, comme s'il se fût douté que le blessé ne lui disait pas la vérité ; sans doute voulait-il lui donner le temps de réfléchir.

Mais la porte se referma sur lui sans que les lèvres de Ruschmacker se fussent rouvertes.

Ce n'était pas faute cependant qu'il en mourût d'envie, le manager, de lâcher le paquet et de tout dire au juge.

Mais, pour l'instant, ce qui le tenait bien plus que le désir de se venger, c'était la volonté ardente, impérieuse, de rentrer en possession de son portefeuille.

Or, après avoir bien raisonné son affaire, il avait reconnu que, pour arriver à ses fins, le plus mauvais moyen qu'il pût employer était de faire arrêter son voleur...

Celui-ci, une fois aux mains de la police, se refuserait tout naturellement à indiquer en quel endroit se trouvaient cachées les banknotes, cette restitution ne devant en aucune façon l'empêcher de répondre devant le tribunal du crime commis.

Bien au contraire, en traitant directement avec sa victime, le misérable pouvait concevoir l'espoir d'échapper au sort qui lui était réservé.

Contre le précieux portefeuille, Ruschmacker était en effet, par avance, disposé à rendre la liberté à son meurtrier.

Ce n'était pas, on l'imagine, pour une autre raison qu'il avait voulu, envers et contre tous, revenir chez lui ; il était indispensable qu'il s'assurât de ce qu'il était advenu de Piwit.

Il redoutait, en effet, que le pseudo-singe eût eu le loisir de fuir ; auquel cas, Ruschmacker était décidé à le dénoncer ; mais quand il l'avait aperçu dans la cage, tout de suite la pensée d'un compromis était née en lui et on l'eût plutôt tué lui-même, que de lui faire ajouter un mot à ce qu'il avait déjà dit au juge.

Seulement, il importait maintenant d'avoir le plus tôt possible avec le soi-disant Master Bob l'entretien qu'imposaient les circonstances, et ce sans que personne pût venir les déranger.

C'est pourquoi, dans le courant de la journée, exigea-t-il d'être transporté dans son petit lit, celui-là même dans lequel, plusieurs semaines auparavant, il

avait été trouvé inanimé, sanglant, une lame de couteau dans le flanc.

— Cette brute de Pani, expilqua-t-il à sa fille, a toujours eu, je ne sais pourquoi, Master Bob dans le nez... A le laisser s'occuper de l'animal, celui-ci recevra quelque jour un mauvais coup... dont je serai responsable, naturellement...

« Il importe donc que je veille sur lui comme par le passé.

— Mais, objecta Mina, vous n'êtes pas en état...

Un geste brutal imposa silence à la pauvre fille, qui dut préparer la couchette, non loin de la cage dans laquelle Master Bob et Anatole, enroulés dans leurs couvertures, dormaient...

— Permettez au moins, insista la jeune fille, que je demeure à côté de vous, dans un fauteuil...

— Non, tu resteras dans ta chambre, car je n'ai pas besoin de toi ; bien au contraire, cela me tiendrait éveillé de te sentir près de moi.

Docile à cette injonction, aussitôt la nuit tombée, et après s'être assurée que sa présence était inutile au blessé, Mina l'embrassa tendrement et passa dans sa chambre, sur la pointe des pieds.

C'avait été — on peut le supposer — un grand soulagement pour le clown que de voir apparaître Ruschmacker... et quand il avait entendu le manager exiger de reprendre auprès de la cage sa place habituelle, le soi-disant Master Bob avait senti son cœur battre de joie.

Au moins, de la sorte, lui serait-il possible de causer avec son complice, de se concerter avec lui et d'aviser au moyen de tirer de la situation le meilleur parti possible.

Au surplus, étant donné ce que Ruschmacker avait déclaré au juge, lui, Piwit, avait un moyen bien simple de se disculper. Ruschmacker avait dit que de ses poings formidables il avait broyé le visage de son meurtrier. Il suffirait donc que le clown fit constater que son visage à lui était intact pour que son innocence fût reconnue.

Mais il importait pour cela qu'avec la complicité de Ruschmacker, il commençât d'abord par reconquérir sa liberté.

Autrement, il lui faudrait expliquer à la justice le pourquoi de sa présence dans cette peau de singe et révéler alors l'escroquerie dont Ruschmacker avait eu l'idée ; vainement, déclarerait-il — ce qui était la vérité — que son patron ne lui avait rien dit de la vente de Master Bob. Comme il ne pourrait prouver l'exactitude de son dire, il serait considéré comme le complice de Ruschmacker et condamné au même titre que lui...

Bien au contraire, grâce au retour providentiel du manager, il allait pouvoir peloter, comme on dit, en attendant partie, c'est-à-dire se tenir coi dans sa peau de singe, jusqu'à ce que se présentât une occasion favorable pour que Ruschmacker le fit s'évader.

Le pauvre garçon était loin de se douter des dispositions hostiles dans lesquelles son patron se trouvait à son égard.

Par prudence, les deux hommes, obéissant au même sentiment, avaient laissé s'écouler deux bonnes heures après le départ de Mina. De l'autre côté de la cloison de planches qui séparait les deux réduits, s'entendaient, allant et venant dans un trottement menu, les petits pieds de la jeune fille ; inquiète de la santé de son père, M^{lle} Ruschmacker ne pouvait se décider à se mettre au lit.

Enfin, le clown entendit une voix discrète qui demandait à travers la porte :

— Papa?... Papa?...

Ruschmacker ne répondit pas ; sans doute, accablé de fatigue, s'était-il assoupi. Le pas furtif de Mina, qui s'éloignait de la porte, parvint jusqu'au clown après quoi s'éteignit le rayon lumineux qui filtrait sous la porte.

Sans nul doute, la jeune fille s'était résignée à se mettre au lit.

Le clown attendit encore un peu, puis, au dehors, une horloge proche ayant sonné l'heure, il estima que l'instant était venu d'agir.

Tout doucement, il se coula hors de sa couverture, ouvrit sans bruit la serrure de la cage, rampa jusqu'à la porte de séparation, dont tout doucement il poussa le verrou...

Au moment où il se retournait pour se diriger vers

la couchette de Ruschmacker, il vit le manager qui, soulevé sur un coude, le regardait ; la lueur de la veilleuse l'éclairait en plein et ses prunelles paraissent au clown remplies d'angoisse et de colère.

— Misérable ! gronda le blessé, misérable !... Tu viens sans doute pour recommencer le coup de l'autre nuit... Mais ne t'attends pas à réussir aussi aisément !

« Ce soir, je suis sur mes gardes... »

Et de dessous ses couvertures, il sortait un revolver dont il braqua le canon sur le clown.

Celui-ci, immobilisé par la vue de l'arme, eut une angoissante exclamation d'indignation :

— Moi, gémit-il, moi... Vous croyez...

— Pas de comédie ! déclara Ruschmacker d'une voix sourde ; parlons peu, mais parlons bien. Tu t'imagines que si je ne t'ai pas dénoncé, c'est que j'ai mes raisons ! Elles sont simples : je veux que tu me rendes le portefeuille que tu m'as volé... Sinon, je te fais arrêter comme assassin et comme voleur !...

— Voleur ! dit le clown au comble de la stupeur. Eh bien ! oui, je suis un voleur !... Mais ce n'est pas vous que j'ai volé !... C'est sir Forester, en lui faisant croire que la marchandise dont il va, d'un jour à l'autre, prendre livraison est celle qu'il a achetée et payée...

« Et encore, ne suis-je qu'un voleur inconscient, car mieux que personne, vous le savez, j'ignorais quel rôle vous vous proposiez de me faire jouer quand, stupidement, j'ai accepté de me glisser dans la peau de Master Bob... »

— Allons donc, gronda Ruschmacker, en étouffant à dessein le son de sa voix, par crainte qu'elle ne fût entendue de Minä, en me faisant cette proposition, tu avais un but : me voler le portefeuille dans lequel tu savais qu'étaient enfermés les cinquante mille francs de l'Anglais.

Et, sans laisser au clown le loisir de protester, Ruschmacker poursuivit, les dents serrées :

— Eh bien ! écoute... Je te propose un marché : non seulement, je ne te ferai pas prendre, mais je m'engage à partager avec toi, si tu me rends le portefeuille, la somme qu'il contient...

— Moi ! partager un argent volé... Mais je serais aussi coquin que vous, riposta Piwit avec indignation. Non ! je ne vous demande qu'une chose : me faciliter une évasion qui me tirera de ce guépier...

— ... En emportant mon argent ! ricana Ruschmacker ; il faudrait en vérité que je fusse le dernier des imbéciles pour accéder à ta demande.

« Tu vas me dire où tu as caché mon portefeuille, sinon je te fais arrêter de suite... »

— ... Pour qu'on me demande comment il se fait que je me trouve dans la cage de Master Bob, sous cette peau... et que j'explique en détail votre petite combinaison !...

— Personne ne te croira, mon garçon...

— C'est ce que nous allons voir, gronda Piwit, en se dirigeant nerveusement vers la porte, et pas plus tard que tout de suite ; oui, nous allons voir si, devant votre accusation, je serai cru de la police quand je raconterai les choses comme elles se sont passées...

Dans son irritation, il avait arraché le masque poilu qui lui couvrait la face et courait vers la porte de communication.

Alors, il se passa ceci : d'un geste tragique, Ruschmacker étendit le bras vers le clown, disant d'une voix étranglée :

— Arrête !... Arrête !...

Impressionné, Piwit obéit, considérant avec stupeur le manager, dont les yeux étaient attachés sur lui dans une expression stupide.

— Eh bien ! quoi ? interrogea-t-il, qu'ai-je de changé ?... Vous ne me reconnaissez pas ?...

Redressé sur son coude, Ruschmacker fit signe au clown d'approcher ; puis il se haussa jusqu'à lui et le dévisagea d'un air profondément ahuri, balbutiant comme s'il n'en pouvait croire le témoignage de ses yeux :

— Rien !... Ce ne serait donc pas lui !... car j'ai la sensation des mâchoires brisées, du nez écrasé...

D'une voix angoissée, il grommela :

— Qui alors... ? qui ?...

Piwit se rendait bien compte que son interlocuteur reconnaissait à être trompé, et son affection pour

la fille lui faisait pardonner les soupçons injurieux du père...

Celui-ci demeurait immobile, tête basse, réfléchissant à la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait...

Ce n'était pas seulement, en effet, son argent, qui était perdu, c'était sa liberté, qui se trouvait en péril ; que quiconque pût avoir vent de la combinaison à laquelle il avait eu recours pour conserver les cinquante mille francs de sir James Forester, et son compte était bon.

C'était pour le moins plusieurs années de prison que lui octroyerait le tribunal...

Et, tout à coup, il lui apparut lumineusement que la présence de Piwit dans la cage de Master Bob constituait contre lui la charge la plus accablante qui se pût imaginer.

Quelle preuve plus flagrante, plus convaincante de sa filouterie pouvait-il exister ?...

Tandis que, Piwit ayant repris son visage et son costume, quand bien même il lui plairait de dénoncer son patron, celui-ci aurait toujours la ressource de nier et de traiter de calomnie une aussi extravagante dénonciation...

— Ecoute, fit-il enfin, tu as raison... Il faut que tu fasses d'ici... et au plus vite.

Le clown soupira, murmurant :

— Ce n'est pas malheureux !... Seulement, c'est plus aisé à dire qu'à exécuter... surtout vous trouvant dans cet état... car vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas de se faire pincer... Votre situation comme la mienne s'en trouverait aggravée d'autant...

— Bien entendu... opina Ruschmacker, mais mon rétablissement définitif n'est plus qu'une question de jours et quand je serai sur pied, mon premier soin sera de préparer ton évasion qui sera encore moins aisée que tu ne penses, car ce maudit Anglais a mis tout autour de la roulotte tout un cordon de policiers... dans la crainte que l'on ne cherche à voler Master Bob...

— Me voilà bien !...

— Mais je te le répète, tu n'as aucune raison de désespérer ; j'ai tout autant que toi intérêt à te voir

loin d'ici et tu peux être certain que tout ce qu'il sera possible de tenter le sera...

« Seulement, il va falloir attendre ma convalescence...

— Pourvu qu'elle ne tarde pas trop ; en usant habilement d'Anatole et surtout en ne laissant approcher quiconque de la cage, on pourra s'en tirer tout de même...

« Mais il est heureux que vous ayez accepté la proposition de sir James, car si Pani avait dû s'occuper de moi, il n'aurait pas été long à flairer la supercherie... C'est comme pour l'Anglais : il faudra user de tous les moyens pour éviter qu'il puisse me considérer de trop près.

— J'ai mille moyens pour cela, déclara le manager avec assurance. La maladie, le mauvais caractère... Que sais-je !

— Ah ! une chose encore... Quand j'aurai fait reconnaître mon innocence, il faudra me prendre avec vous !...

— Pourquoi faire ?... Il est plus que probable que le cirque va être vendu et que je n'aurai plus besoin de personne.

Le clown sentit alors son cœur se serrer à la pensée qu'il lui faudrait vivre séparé de sa chère Mina.

Il ouvrit la bouche pour faire part au manager de ses sentiments à l'égard de la jeune fille, mais il songea que le moment était mal choisi et il se réserva de réfléchir encore avant de faire une demande officielle, que les circonstances rendaient inopportune.

— Bonsoir donc, patron, fit-il tristement et dormez bien...

— Merci, grogna Ruschmacker.

— N'oubliez pas, expliqua le clown en regagnant la cage, que de votre état de santé dépend tout le succès de notre combinaison...

Ayant soigneusement refermé la porte de la cage, il s'enroula dans sa couverture, insensible aux houspilles d'Anatole, et, pour la première fois depuis les dramatiques événements qui avaient bouleversé son existence, il s'endormit.

CHAPITRE VII

PROMENADE NOCTURNE

Depuis quinze jours, sir James Forester se trouvait installé à la Villaverde, une superbe propriété des environs de Buenos-Ayres, qu'un fanatique de la science avait mis à la disposition du nouveau maître de Master Bob.

Dans une interview, qui avait fait le tour du monde, le disciple de Darwin avait fait connaître le rêve qu'il caressait depuis qu'il se trouvait en possession du célèbre gorille : réunir les fonds nécessaires pour organiser une expédition qui s'en irait dans les régions désertiques du Nil Blanc rechercher les traces du pithécanthropus.

Et immédiatement, le *New-York Times*, s'emparant de l'idée, ouvrait dans ses colonnes une souscription, cependant qu'un de ses rédacteurs faisait le voyage d'Abyssinie, afin d'obtenir du Négus qu'il donnât à la mission libre circulation dans la contrée d'In-Abbala.

Le résultat de la conférence était douteux, car deux cent mille francs ne se trouvent pas dans le pas d'un cheval, et celui de la démarche auprès du roi des rois n'était davantage encore ; aussi le pauvre Forester n'avait-il que des espérances très restreintes.

Combien peu de gens se soucient d'avoir eu pour grand-père un singe ou un fils d'Adam !

Combien peu aussi Ménélick se devait préoccuper de cette question d'ascendance qui, depuis deux mois, grâce à Master Bob, révolutionnait les savants du monde entier.

Philosophiquement, sir James s'était résigné à attendre avec autant de patience qu'en exigeaient les circonstances, en étudiant sur le vif le sujet extraordinaire que le hasard lui avait fait tomber entre les mains.

Sur ses plans, et aussi d'après les conseils de Ruschmacker, il avait fait construire une cage de dimensions plus grandes que celle existant dans la ménagerie et où avait été aménagée une manière d'habitation plus confortable. Le singe-homme partageait ce home avec Anatole, dont sir James avait fait également l'acquisition, dans l'espoir — ainsi qu'il l'avait expliqué un jour à Panitowitch — de rendre la captivité moins monotone à Master Bob.

Cette cage était installée au rez-de-chaussée de la maison ; montée sur roues, elle pouvait être aisément transportée dans le parc. De la sorte, suivant la température, on travaillait, soit au dehors, soit au dedans.

Ce « on » désigne ici sir James et Master Bob. Le savant s'était en effet tracé un programme d'études qu'il se désespérait de ne pouvoir suivre avec toute la rigueur qui s'imposait, car il devait en ressortir la plus éclatante démonstration qui se pût rêver de ses théories darwiniennes.

Ces épreuves, très simples d'abord, devaient suivre une marche progressive pour aboutir à des manifestations véritablement humaines.

Mais l'infortuné sir James devait expérimenter combien est vrai le proverbe, qui dit qu'il y a loin de la coupe aux lèvres : en dépit de son ardent désir de voir aboutir ses efforts, le savant était contraint de constater qu'un grand changement s'était produit dans le caractère, bien plus, — dans l'intelligence de Master Bob... et malheureusement, il ne savait à quel motif attribuer cette transformation.

Mais une chose certaine, indéniable, c'est que l'animal était maintenant de la plus exécrable humeur qui se pût imaginer ; il paraissait avoir pris en grippe son nouveau propriétaire, au point qu'il suffisait que celui-ci s'approchât de la cage pour que Master Bob, le plus incivilement du monde, lui tournât le dos et rentrât dans son home.

Une fois chez lui, le bizarre animal se refusait énergiquement à montrer le bout de son museau, tant que l'Anglais demeurerait à proximité.

Puis, brusquement, sans aucune raison, il consentait à une presque familiarité ; seulement, alors, le

savant constatait chez Master Bob des traces de complète idiotie ; il ne se rappelait plus rien de ce qui lui avait été montré la veille, donnant l'impression d'être semblable à tous les autres représentants de la race simiesque.

Et, durant de longs moments, c'était entre le savant et Ruschmacker des conférences, — qui n'aboutissaient naturellement à rien, — dans le but de résoudre le mystérieux problème posé par l'énigmatique attitude de Master Bob.

On comprend ce qui se passait : avec la complicité de son ancien manager, le clown trouvait moyen de se dérober à l'observation dangereuse du savant, en se retirant sous son toit... ou bien, pour varier un peu les moyens, il se faisait remplacer « au pied levé » — pour employer une expression de théâtre — par Anatole.

L'animal était, on s'en souvient, de tous points semblable à Master Bob, sauf en ce qui concernait l'éducation ; de là, les différences qui désorientaient le savant.

Avec une audace qu'il puisait dans son désir de sauver la situation, Ruschmacker s'ingéniait à expliquer l'inexplicable à sir Forester ; tantôt, il mettait la transformation cérébrale et morale du singe sur le compte du changement survenu dans son existence ; tantôt, il faisait observer que, pendant des années, c'était le clown Piwit qui avait pris soin de l'animal et que celui-ci pouvait très bien se trouver aigri de la disparition de son gardien.

Peut-être aussi sa transplantation à la campagne lui avait-elle assombri l'humeur... la vue des grands arbres et des larges espaces, évoquait sans doute dans l'esprit du prisonnier le souvenir de son pays natal.

Enfin, une chose certaine, c'est que, s'il était impossible de rien assurer, quant aux causes de la nouvelle manière d'être de l'animal, on ne pouvait nier cette manière d'être.

Et ce qui enrageait particulièrement le savant, c'est que les sautes d'humeur de Master Bob se manifestaient invariablement — lorsqu'il prenait fantaisie à sir James de se livrer sur son pensionnaire à

quelque étude particulièrement intéressante, ou bien encore lorsqu'il avait convoqué quelque collègue du monde savant à venir admirer le surprenant animal.

La plupart du temps, le visiteur s'en retournait quelque peu désappointé, le clown ayant jugé prudent de se faire remplacer par Anatole et celui-ci ayant été, bien entendu, plus que piteux...

Sir James s'en plaignait avec amertume à Ruschmacker et celui-ci se contentait de lever les bras au ciel, déclarant avec un imperturbable sérieux n'y pouvoir rien.

De temps à autre, cependant, pour ne pas trop déguster le savant, qui déjà n'avait que trop de tendance à trouver qu'il avait fait un marché de dupe, le clown se décidait à flatter la monomanie de sir Forester, en donnant quelque preuve d'intelligence humaine...

Alors, sir James exultait et accablait la presse du monde entier et les différentes académies mondiales de communiqués abracadabrants...

A l'appel de sir Forester, ce fut Mina qui se présenta.

— Mon père est absent pour l'instant, monsieur, expliqua-t-elle ; qu'y a-t-il pour votre service ?

A la vue de la jeune fille, le visage soucieux de l'Anglais s'était déridé et ce fut d'un ton très aimable qu'il répondit :

— Ma chère enfant, c'est ma bonne étoile qui vous envoie...

Lui prenant la main, il l'attira près de la cage et dit :

— Voyez-vous, il faut coûte que coûte arriver à mater d'ici la fin du mois ce diable de gorille.

Il ajouta d'un ton tragique :

— Il y va de ma réputation... de mon honneur...

« Je dois faire, le 20 de ce mois, une conférence au cours de laquelle je serai appelé à exposer, au moyen de Master Bob, la démonstration de mes théories.

« Mais si cette maudite bête persiste à ne rien vouloir entendre, c'en est fait de moi !... Vous me comprenez bien...

Assez interdite, la jeune fille murmura :

— Oui, sir Forester, je vous comprends bien ; mais...

Elle s'interrompit, très émue, car, sous les paroles de l'Anglais, perceait une sourde irritation, quelque effort qu'il fit pour se dominer.

Le savant lui prit la main et, paternellement suppliant :

— Si vous étiez bien... mais là, bien gentille, miss, insinua-t-il, savez-vous ce que vous feriez?... Vous profiteriez de l'absence de votre papa pour essayer enfin sur Master Bob cette influence que Panitowitch m'a prétendu que vous aviez sur lui...

Les yeux de la jeune fille s'arrondirent de stupeur.

— Et comment voulez-vous que je m'y prenne ? interrogea-t-elle ; l'influence dont vous a parlé Pani n'est qu'illusoire...

— Pani a été trop affirmatif, miss, déclara l'Anglais, pour que je n'attribue pas à un excès de modestie votre tentative de dérobade. Et je suis persuadé, moi, que si vous voulez bien essayer.

— Mais... essayer... quoi ?...

— Tenez, fit le savant, il y a un exercice que je serais assez curieux de tenter. C'est la danse. Vous feriez un temps de boston avec Pani, par exemple ; on se rendrait compte ensuite de ce que l'exemple a produit sur l'animal.

« Consentez-vous à me prêter votre concours pour cette expérience ?

Un peu hésitante, la jeune fille balbutia :

— Mon Dieu, sir James, si tel est votre désir...

Elle n'osait trop refuser au caprice du savant duquel dépendait pour l'instant l'existence de son père et la sienne.

On juge si l'« Auguste », mis au courant de ce que désirait sir James, se fit prier pour enlacer la taille de Mina et se lancer dans un tendre tourbillon, tandis que le savant, assis à un piano placé dans un coin, exécutait avec virtuosité une valse entraînante choisie parmi les plus populaires de l'époque.

C'est qu'il n'avait aucunement renoncé à ses projets au sujet de Mina, ce brave Pani. Depuis son installation à Villaverde, il avait au contraire pour-

suivi avec plus d'assiduité que par le passé le siège de la jeune fille, cherchant à la séduire par une amabilité tout exceptionnelle, autant que par une élégance, dont auparavant il était peu coutumier.

Sa tenue avait subi une transformation aussi radicale que son langage : entre temps, en effet, un petit héritage lui était, paraît-il, échu et l'« Auguste » employait en achats fastueux la somme minime qui lui était tombée en poche : cravates flamboyantes, gilets surprenants d'étoffe et de coloris, et aussi menus souvenirs qu'il offrait à tous moments à l'élue de son cœur.

Celle-ci — il faut le déclarer — affichait une certaine réserve à l'égard de l'« Auguste ». Assurément, elle ne pouvait faire autrement que de se montrer touchée de cet empressement, de ces attentions, mais cela ne l'empêchait pas de tenir le soupirant à l'écart.

Le souvenir de Piwit était toujours présent à sa pensée, et bien que les arguments de ce Panitowitch concernant la culpabilité certaine, indiscutable du clown commençassent à ébranler la conviction première de la jeune fille, elle ne pouvait cependant s'empêcher de comparer la tournure lourdaude, la figure bestiale de l'« Auguste » avec les avantages physiques de son rival.

Tout en dansant, Pani demandait donc à Mina — pour la centième fois, au moins — si elle avait réfléchi à la proposition qu'il ne cessait de lui faire.

Comme toujours, elle éludait par une plaisanterie la réponse qu'il tentait d'obtenir d'elle.

— Vous ne m'aimez pas, déclarait-il, soit : mais que m'importe, si je puis avoir l'espoir de me faire, tôt ou tard, aimer de vous, grâce à mon affection et à mon dévouement. Consentez seulement à mettre votre main dans la mienne ! Le reste viendra ensuite.

Depuis l'entrée de Mina dans la pièce, Piwit avait surgi de son home.

La jeune fille exerçait sur lui une fascination telle qu'au mépris de toute prudence, il ne songeait qu'à la joie de la voir, éprouvant un inexprimable délice à baigner ses regards dans la clarté pure de ses prunelles, tandis qu'à ses oreilles la voix mélodieuse et

charmeresse de la jolie fille résonnait comme une musique délicieuse.

Mais quand il vit le bras de Panitowitch enlacer la taille de Mina, une fureur le saisit, comme aussi un impérieux désir d'entendre ce que l'« Auguste » avait l'audace de dire à la jeune fille, car le cœur vraiment épris est doué d'un instinct spécial qui lui fait deviner avec clairvoyance ce qui lui est favorable ou nuisible.

Le visage collé contre la grille, ce visage hideusement poilu, dans lequel les yeux mettaient deux trous lumineux, le malheureux se demandait si tout à l'heure, quand sir James lui aurait donné la liberté, il n'en profiterait pas pour se jeter sur l'« Auguste » et l'étrangler.

Cependant l'Anglais avait abandonné le piano et, s'avancant vers les danseurs, dit à Mina :

— Maintenant, nous allons voir si Master Bob a profité de la leçon. Je me suis rendu compte qu'il paraissait très intéressé par ce qu'il voyait, car il ne vous a pas quittée des yeux.

Mais au moment où, Panitowitch ayant saisi une courbache pour se tenir prêt à tout événement, le savant mettait la main sur la serrure de la cage, Ruschmacker fit son entrée. Bondissant jusqu'à sir James, il lui immobilisa le poignet, grondant :

— N'êtes-vous pas fou ! Vous voulez ouvrir la cage ! mettre ma fille en contact avec cette brute, pour qu'il la défigure d'un coup de griffe ou d'un coup de dents !

Interloqué et furieux tout à la fois, sir James s'exclama :

— En ce cas, si la bête ne doit me rendre aucun service, reprenez-la.

— Croyez-vous que, si cela était possible, j'hésiterais ? clama le manager. Cette vente a été le commencement de tous mes malheurs.

— Eh bien ! reprenez-la !

— Avec quel argent ?

Il se tenait là, le sourcil froncé, les poings crispés, en face de sir James qui, le premier mouvement d'irritation passé, était redevenu maître de lui : frappant amicalement sur l'épaule de Ruschmacker, il lui dit en souriant :

— Allons ! allons ! mon bon ami, calmez-vous... M^{lle} Mina est si jolie que Master Bob lui-même est sous le charme qui se dégage d'elle et ne la toucherait que d'une patte délicate.

Puis s'inclinant devant la jeune fille :

— Merci, néanmoins, pour votre complaisance, miss ; mais puisque votre père ne veut pas que vous vous prêtiez à cette expérience...

Il s'inclina et sortit, tandis que Ruschmacker s'écriait, voyant sa fille qui demeurait là, embarrassée, ne sachant quelle contenance tenir :

— Quoi ? Qu'attends-tu ? puisque je ne veux pas. Je suis le maître, j'imagine.

Toute penaude, la jeune fille quitta la pièce, tandis que Ruschmacker grondait, furieux :

— Le reprendre ! sûr que si je le pouvais !

Et doucement, Pani insinua :

— Oui, c'est bien fâcheux, patron, que vous ayez vendu la bête !

— Ce qu'il y a de fâcheux, surtout, c'est qu'on m'ait volé mon argent.

« Je ne serais pas contraint à cet emploi subalterne et je pourrais envoyer promener cet imbécile.

Panitowitch examinait de singulière façon son interlocuteur : visiblement, il était en proie à une grande hésitation et regardait autour de lui d'un air méfiant, comme s'il eût craint que quelque oreille curieuse ne se trouvât embusquée à portée, prête à écouter ce qu'il désirait dire.

Mais quoi, dans la pièce, il n'y avait, en dehors de lui et de Ruschmacker, qu'Anatole et Master Bob. Donc, aucune crainte d'indiscrétion.

Alors, d'un ton mystérieux :

— Et si une occasion se présentait de l'envoyer promener, cet imbécile de Forester ? murmura-t-il.

— Comment ça ? interrogea l'autre, dont les yeux s'arrondissaient sous les sourcils haussés.

— Eh bien ! voici. Imaginez-vous qu'un copain à moi, que j'avais perdu de vue depuis plusieurs années, et qui a dernièrement hérité de ses parents, me disait l'autre jour qu'il me faciliterait volontiers le moyen de me mettre chez moi.

— Comment !... chez toi !... Qu'est-ce que tu entends par là ?...

— Dame, d'avoir à mon tour un établissement... d'être manager... comme vous l'avez été.

Et, répondant au geste ébahi de son interlocuteur, l'« Auguste » ajouta :

— Oh ! quelque chose de modeste, bien entendu ; mais il est plus sage de commencer doucement. Ce n'est pas votre avis, patron ?...

Ruschmacker grogna entre ses dents :

— Certes... mais, entre nous, mon garçon, qu'est-ce que ça peut bien me faire que tu te mettes à ton compte ou que tu restes aux gages de ce Forester de malheur ?...

— Parce qu'au cas où l'affaire vous aurait souri, insinua Pani, je vous aurais demandé de vouloir bien m'aider de vos conseils.

— Moi ?

— Vous avez une expérience que je n'ai pas, patron ; et j'estime que ça serait une bonne affaire pour moi que de vous avoir pour associé.

Un flot de sang empourpra la face de Ruschmacker à cette proposition qui lui permettait d'espérer un avenir moins brumeux que celui entrevu tous ces temps-ci.

Seulement, Master Bob, par une série de bonds furieux qu'il exécutait dans sa cage, le rappela à la réalité.

C'est vrai. Ruschmacker avait oublié Piwit. Lui était-il possible d'abandonner le clown sans risquer de faire naître des complications dont il serait la première victime ?

D'un autre côté, la combinaison de Pani était bien tentante.

Et Ruschmacker en revenait à son idée première : il fallait que le soi-disant gorille jouât la fille de l'air, car en reprenant sa liberté, Piwit la lui rendrait également à lui-même...

Et sir James Forester ne saurait jamais de quelle flouterie il avait été victime...

Mais, d'un autre côté, il était à craindre que le clown n'opposât à Ruschmacker son même argument : tant que la police n'aurait pas mis la main

sur le meurtrier du manager, Piwit se trouverait dans la peau du singe plus en sûreté que partout ailleurs.

C'était sans doute ce que Ruschmacker devait voir dans la gymnastique désordonnée à laquelle Master Bob se livrait en ce moment...

Panitowitch, un peu surpris de la réserve du manager, murmura :

— Eh bien ! patron, que pensez-vous de ma combinaison... Elle n'a pas l'air de vous emballer ?...

— Vois-tu bien, mon garçon, répondit prudemment l'ancien manager, dans la vie, il importe de ne jamais s'emballer, si l'on veut éviter de commettre des gaffes que l'on regrette, quand il n'en est plus temps...

— D'où je dois conclure ?...

— ... Que je te demande la permission de réfléchir...

Puis, tout à coup, comme si une soudaine idée lui eût traversé l'esprit :

— Mais, dis-moi, quelle est la raison qui te fait t'intéresser ainsi à moi ?

Après une hésitation, de quelques secondes, Panitowitch finit par dire :

— La vérité, patron, c'est que je m'intéresse moins à vous qu'à une autre personne pour laquelle j'ai un sentiment très profond...

— Mina ? s'exclama Ruschmacker, au comble de l'étonnement.

L'ancien « Auguste » inclina la tête dans un signe d'assentiment muet.

Les bonds de Master Bob, dans la cage, devinrent plus désordonnés qu'il n'en avait jamais ; ce que voyant, Ruschmacker, sans rien comprendre à cette nouvelle mimique, jugea opportun, cependant, de prendre son interlocuteur par le bras et de l'entraîner hors de la pièce.

Piwit était atterré : ainsi, Pani n'avait rien abandonné de ses anciens projets : il aimait Mina et, pour l'obtenir, même malgré elle-même, si tant est que le sentiment de la jeune fille eût survécu aux circonstances, le coquin n'hésitait pas à proposer au père une combinaison avantageuse qui allait le mettre dans son jeu...

A cette pensée, une fureur folle s'empara du malheureux et peu s'en fallut qu'arrachant enfin le masque (c'est l'expression propre), il ne dévoilât à sir James la vérité...

Mais un instant de réflexion l'arrêta ; avant de se perdre, il convenait qu'il sût à quoi s'en tenir sur l'état d'âme de Mina. On ne marie pas les filles malgré elles et si M^{lle} Ruschmacker refusait d'épouser Pani, celui-ci ne pourrait pas aller chercher la police pour la mener chez M. le maire...

Le mieux était donc de patienter encore, en attendant que les circonstances lui permissent de redevenir lui-même...

Peut-être, à la longue, la justice finirait-elle par voir clair dans cette ténébreuse affaire, d'autant qu'elle n'avait point été classée, comme l'avaient prétendu certains journaux.

La meilleure preuve en était que Ruschmacker était convoqué pour le jour même chez le juge d'instruction.

L'ancien manager avait même voulu profiter de son voyage à Buenos-Ayres pour revoir quelques-uns de ses confrères avec lesquels il se proposait de dîner.

Et, prévoyant le cas où il lui serait impossible de prendre le dernier train pour rentrer à la Villeverde, il avait dit à Pani de coucher à sa place dans la pièce où se trouvait la cage des singes.

Ce fut pour Piwit un désappointement profond, quand il vit, après le repas du soir, son rival venir prendre possession de la couchette du père de Mina.

La nuit, généralement, en effet, le clown se débarrassait de sa peau de Nessus et prenait en toute liberté de l'exercice dans le parc désert et sombre. Grâce à ces heures de liberté, il lui était possible de supporter sans trop de souffrances sa dure captivité.

Et voilà que, ce soir-là, il allait être privé de cette indispensable compensation...

Mais que pouvait-il faire ? A Panitowitch, moins qu'à tout autre, il n'eût voulu dire la vérité ; l'ancien « Auguste » n'aurait rien eu de plus pressé que de se débarrasser d'un rival en le livrant à la police.

On ne nous croirait pas si nous disions que le malheureux Piwit réussit à s'endormir ; enroulé dans sa

couverture, il entendait sonner les heures, mélancoliquement, repassant dans sa cervelle les différents incidents de la journée...

Soudain, il lui sembla remarquer que Pani, sur la couchette de Ruschmacker, s'agitait lui aussi, comme quelqu'un que tourmente l'insomnie.

Sans doute, le coquin songeait-il à ses amours...

Quelques instants s'écoulèrent, au bout desquels Piwit vit Pani se soulever tout doucement sur un coude et s'immobiliser, prêtant l'oreille.

Que pouvait-il ainsi guetter ?

Intrigué, le clown le surveillait, à demi masqué par les plis de la couverture, ayant l'instinct que quelque chose de curieux allait se passer.

L'ancien « Auguste » se glissa hors du lit et, nu-pieds, gagna la porte à laquelle il colla son oreille ; après quoi, il revint vers la couchette où se trouvaient déposés ses vêtements et silencieusement s'habilla.

Le clown, comme bien on pense, était de plus en plus intrigué : Pani allait donc sortir ?...

Mais pour aller où ?...

Et voilà qu'une idée subite lui traversa l'esprit.

Son rival, profitant de l'absence de Ruschmacker, voulait aller retrouver Mina.

Sans doute, sûrement, même, méditait-il un mauvais coup...

A moins que la volage jeune fille ne lui eût accordé un rendez-vous ?...

Et ce fut à cette dernière supposition que Piwit dut s'arrêter, quand il vit l'« Auguste » gagner la croisée qu'il ouvrit sans plus de bruit qu'un cambrioleur de profession ; après avoir regardé au dehors, de droite et de gauche, il enjamba l'appui et sauta...

Piwit fut tellement surpris qu'une exclamation lui échappa ; en même temps, il se sentait au cœur un pincement douloureux ; c'était bien ce qu'il avait supposé : Pani allait à un rendez-vous que lui avait donné Mina dans le parc...

Une rage le prit et soudain il voulut pouvoir confondre la misérable qui oubliait ainsi les serments qu'elle avait faits.

Ah ! ils étaient loin, les sentiments dont elle avait

fait parade quelques jours après le drame, en présence du juge d'instruction !

Mais, du moins, quand bien même il devrait se perdre, il ne permettrait pas qu'elle se jouât de lui plus longtemps...

Vivement, il ouvrit la cage et se glissa hors de la chambre, empruntant le même chemin qu'avait suivi Pani... Heureusement, il faisait clair de lune ; cela lui permit d'apercevoir, se glissant dans une allée ombreuse, la silhouette de son rival qui marchait avec précaution.

Dans les fourrés, Piwit se faufila sur ses traces, glissant si légèrement sur la mousse que l'oreille la plus fine n'aurait pu surprendre le bruit de ses pas.

Si bien que, dans le grand silence qui enveloppait le parc, il semblait au clown que les battements de son cœur faisaient un assourdissant vacarme...

Pani, cependant, s'avavançait avec précaution, s'arrêtant à chaque croisement d'allées pour s'assurer que la voie était libre ; souvent aussi il se retournait et écoutait longuement, comme si la brise lui eût apporté quelque écho inquiétant.

On approchait de la muraille qui clôturait la propriété et Piwit commençait à se demander si Pani n'allait pas, par quelque porte de service, gagner l'extérieur, quand, soudain, il le vit pénétrer dans un épais massif, qui bientôt le cacha à ses regards.

Cette fois, Piwit fut plus intrigué encore ; il lui paraissait peu possible, en effet, que l'« Auguste » eût un rendez-vous galant au milieu de cet inextricable fouillis de branches et de ronces.

Fallait-il donc croire que Piwit s'était trompé en supposant que Mina et Pani dussent se retrouver pour faire au clair de lune une promenade sentimentale.

Et ne rien pouvoir apercevoir...

Le clown avait beau se hausser sur la pointe des pieds, se courber jusqu'à se mettre à plat ventre, tendre le cou, écarquiller les yeux, les faits et gestes de Pani, masqués par un épais écran de feuillage, demeuraient pour lui lettre morte.

Que faisait Pani dans ce massif, car il n'en était pas sorti...

Piwit l'entendait, cependant... C'était comme s'il eût creusé le sol...

A quelle occupation se livrait-il donc ?

Mordu par une curiosité, que l'impossibilité de voir accroissait d'instant en instant, le clown eut soudain une idée qu'en lui-même il n'hésita pas à déclarer absolument géniale.

Un bananier était là, près de lui, si près que rien qu'en étendant le bras il en pouvait toucher le tronc du bout des doigts.

Ce tronc pouvait lui être un moyen très commode de plonger un regard dans l'intérieur du fourré où travaillait Panitowitch.

Aussitôt pensé, aussitôt exécuté ; comme un singe véritable, le clown eut tôt fait de s'élever le long du tronc à l'aide des pieds et des mains ; alors, caché au milieu des feuilles, il aperçut le Valaque. Celui-ci, agenouillé sur la mousse, creusait en effet la terre avec ses mains, ou du moins il avait dû la creuser déjà, car en cet instant il s'occupait très soigneusement à remettre toutes choses en l'état, s'ingéniant à redonner au sol le même aspect qu'il avait auparavant.

Il disposait les touffes d'herbes, les brins de mousse, les feuilles sèches si habilement que l'œil le plus perçant n'y eût vu, comme on dit couramment, que du feu...

Ensuite, après avoir vérifié si tout était bien en ordre, Pani se disposa à partir...

Quand il eut pris un peu d'avance, Piwit, qui avait tout d'abord songé à satisfaire immédiatement sa curiosité en s'assurant de ce que contenait la cache de l'« Auguste », Piwit estima qu'il serait dangereux de n'avoir pas réintégré la cage avant que l'autre rentrât dans la chambre et, prenant par le plus court, atteignit le château bon premier.

Il se trouvait déjà sous ses couvertures quand Pani apparut dans l'encadrement de la croisée...

L'« Auguste » semblait satisfait ; il referma les volets, la fenêtre et se mit au lit.

Quelques instants plus tard, il ronflait à poings fermés, sans se douter qu'à quelques pas de lui quelqu'un l'examinait curieusement.

Certes, Piwit était joyeux de s'être trompé dans ses pressentiments et d'avoir constaté que Mina n'était pour rien dans cette sortie nocturne.

Mais alors, quel pouvait en être le mobile ?

Un moment, le clown songea bien à se glisser hors de la cage pour se livrer à une inspection minutieuse des vêtements de Pani...

Mais qu'est-ce que cela lui apprendrait ?

Mieux valait patienter jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présentât d'aller fouiller la cachette de l'« Auguste » : là seulement, il serait possible de connaître la vérité. Seulement, Piwit se garderait bien de toucher un mot de cet incident à Ruschmacker ; celui-ci, maintenant que l'« Auguste » lui avait fait entrevoir la possibilité de redevenir, grâce à lui, patron, n'inspirait plus au clown aucune confiance.

Il agirait seul, désormais.

CHAPITRE VIII

DANS LEQUEL EST DÉCIDÉ LE VOYAGE D'IN-ABBALA

Un jour que Master Bob, sous la surveillance de Ruschmacker, « travaillait » avec sir James, le domestique introduisit le représentant du *New-York Times*.

Le savant se porta aussitôt avec un empressement quelque peu obséquieux au-devant du visiteur, qui s'écria en agitant son chapeau dans un grand geste de triomphe :

— Victoire, mon cher maître, victoire sur toute la ligne ! La souscription est définitivement close !...

Pour le coup, le savant pensa choir de son haut, ne cachant pas plus sa joie que sa stupeur.

— Close ! répéta-t-il, vous avez bien dit : close !...

« Comment cela se peut-il faire quand, avant-hier encore, vous annonciez n'avoir reçu à ce jour que cent vingt mille francs... Et la souscription de deux cent mille est close ?... »

— Illustre maître, répondit le reporter, vous imaginez bien que s'il ne se fût agi de vous communiquer une nouvelle importante, je ne me fusse pas permis de vous déranger. C'est vrai, avant-hier, nous n'avions reçu que cent vingt mille francs. Mais cette nuit, au moment où le secrétaire de la rédaction allait donner le bon à tirer, un câblogramme est arrivé de Stockholm, signé d'un certain M. Adolphe Krieg, surnommé là-bas le roi des forêts, mettant à votre disposition une somme de quatre-vingt mille francs, destinée à vous faciliter le grand voyage d'exploration que vous avez rêvé dans l'intérêt de l'humanité.

Le visage du savant, à ces derniers mots, se rembrunit et il murmura d'une voix désenchantée :

— Ce voyage, hélas !... Vous savez bien qu'il est impossible, à moins d'un miracle. Jamais on n'obtiendra du négus l'autorisation de pénétrer jusqu'aux régions d'In-Abbala...

Il semblait que Ruschmacker s'intéressât vivement à l'entretien ; insensiblement, il s'était approché du visiteur et prêtait une attention grande à ce qui se disait.

— Réjouissez-vous, mon cher maître, s'exclama le journaliste, le miracle dont vous parlez s'est accompli.

Forester eut comme un éblouissement : il dut se soutenir au dossier d'une chaise pour ne pas tomber...

— Quoi ! balbutia-t-il, le négus...

— ... Accorde l'autorisation demandée.

— Vous êtes bien certain ?...

— L'office des Affaires étrangères en a reçu par dépêche la nouvelle du représentant de la France auprès de l'empereur Ménélick...

Le journaliste ajouta :

— Je m'étonne que vous n'en ayez pas été informé, car nous connaissons la nouvelle depuis quarante-huit heures...

Le savant n'en pouvait croire ses oreilles : à plusieurs reprises, dans un geste machinal, il se passa la main sur le front, comme s'il eût voulu débarrasser son cerveau des doutes qui l'assaillaient.

Ainsi donc, c'était chose possible !... Il allait pouvoir réaliser ce rêve de toute sa vie...

Ce voyage en Afrique annoncé *urbi et orbi*, un peu en bluff, sans savoir comment il lui serait possible de l'accomplir.

Et ce qui le surprenait au moins autant que l'autorisation du négus, c'était le don généreux de cet homme, de cet inconnu...

Un marchand de bois s'intéressait assez aux théories de Darwin pour consacrer à leur triomphe une fortune !...

Il était inconcevable que ce simple négociant se souciât que ce fût un gorille ou un homme qui, lors de la création, eût profité des béatitudes du Paradis Terrestre !...

Mais, au surplus, de quoi allait-il se préoccuper lui-même ?

L'essentiel n'était-il pas qu'il pût toucher du doigt le but merveilleux, auquel depuis si longtemps tendaient tous ses rêves?... Pénétrer jusqu'à ces contrées inexplorées, berceau, d'après ses convictions, de l'humanité ?

Oui, là, seulement, il avait chance de retrouver, à l'état fossile peut-être, l'ancêtre du premier homme, ce singe primitif dont la descendance, améliorée par la civilisation, forme l'humanité présente...

Et il s'emballait, le brave sir James ! Oui, c'était dans ces régions qu'avait été capturé Master Bob et c'était là une preuve de plus, convaincante, de la justesse de ses espoirs.

Qui pouvait garantir que, dans ces masses rocheuses, inaccessibles à tous, même aux naturels du pays, on ne retrouverait pas, vivante encore, une famille d'ancêtres que la solitude impénétrable avait préservée de toute transformation, une famille dont Master Bob était un échantillon merveilleux ?...

A cette pensée, une larme attendrie mouilla la paupière du savant ; d'elles-mêmes, ses mains tremblantes se jetèrent au-devant de celles du journaliste qu'elles étreignirent.

— Ah ! monsieur, bégaya-t-il, vous pouvez dire... au *New-York Times*, vous lui direz que je suis trop ému pour lui dire...

Se ressaisissant cependant, il affirma :

— Jamais je n'oublierai que c'est grâce à son initiative, grâce à son dévouement, qu'un des plus ardu, des plus beaux problèmes posés à la science contemporaine pourra peut-être trouver sa solution.

Mais soudain, il craignit de s'être laissé, par un emballement irréfléchi, entraîner plus loin qu'il ne convenait à sa dignité ; aussi, à titre restrictif, reprit-il presque aussitôt :

— Notez que, déjà, grâce à des efforts acharnés, j'estime avoir fait faire à la science un pas considérable.

Ce disant, il se tournait vers la cage, derrière les barreaux de laquelle Anatole, remplaçant Master Bob, guettait la friandise que le savant tenait toujours en réserve dans quelqu'une de ses poches pour ses pensionnaires.

Et, sans remarquer le visage altéré de Ruschmacker, dans les yeux duquel se reflétait un trouble intérieur extraordinaire, sir Forester ajouta :

— J'ai la conviction profonde que cet animal est en communion d'idées avec moi, qu'il me comprend...

« Mais, tenez, j'irai plus loin encore et je vais vous faire part de mes espérances, que dis-je ? de mes certitudes... Je suis persuadé qu'avec le temps j'arriverai à lui faire traduire sa pensée assez clairement pour que je puisse utiliser au profit de la science ses réflexions, ses indications !...

Le savant s'était emballé maintenant et, galopant en croupe de son imagination, il allait... il allait... sans remarquer l'ahurissement incrédule du reporter, non plus que l'expression de plus en plus étrange de Ruschmacker.

S'animant toujours davantage, sir James poursuivait :

— Voulez-vous savoir à quoi je tends ?... Eh bien ! je veux, après le séjour que je me propose de faire ici jusqu'à ce que soient achevés mes préparatifs de départ, avoir établi entre Master Bob et moi une intimité tellement étroite qu'il me servira de collaborateur pour ainsi dire... dans le grand voyage que je vais entreprendre !... Oui, je veux obtenir de lui les

indications nécessaires à la réussite de mes recherches...

— ... En faire votre guide, résuma le reporter, qui commençait à se demander si son interlocuteur ne devenait pas un peu fou.

— Oui, articula nettement le savant, dont les prunelles se dardaient sur le journaliste avec une lueur de défi... mon guide... Cet être, que je n'ose plus appeler un animal, me tracera lui-même l'itinéraire que je dois suivre pour parvenir jusqu'aux lieux où s'est écoulée son enfance et où, jusqu'à preuve du contraire, tout m'incite à placer le berceau de l'humanité...

L'œil du reporter s'arrondissait sous son sourcil haussé ; il était visible que plus parlait le savant et plus l'autre croyait lui découvrir une fissure à la cervelle...

Mais il se serait bien gardé d'en laisser rien paraître : c'était là, pour lui, un trop merveilleux prétexte à copie pour qu'il pût lui venir à l'esprit l'idée de le déprécier, si peu que ce fût...

Bien au contraire...

C'est pourquoi, simulat un enthousiasme qui ne le cédait en rien à celui de son interlocuteur, il s'écria d'une voix vibrante, avec une flamme dans les yeux :

— Permettez-moi, mon cher maître, de vous déclarer, au nom du journal que j'ai l'honneur de représenter, combien le *New-York Times* est fier d'avoir pu mettre son influence au service d'une cause aussi belle, aussi noble, aussi généreuse que celle à laquelle vous vous êtes consacré depuis tant d'années.

Ce sera la gloire du *New-York Times* que vous ayez bien voulu, Master Bob et vous, faire appel à sa collaboration.

Derrière les vitres de ses lunettes, les yeux de sir James lançaient des éclairs.

L'émotion qu'il éprouvait était si intense qu'il en avait la parole coupée ; il étreignit muettement les mains de son interlocuteur qui demanda obséquieusement :

— Me sera-t-il permis de présenter mes hommages à Master Bob ?

— Comment donc !... s'exclama le savant qu'une telle courtoisie enchantait.

Et il entraîna le visiteur vers la cage, contre les barreaux de laquelle Anatole se dandinait sans interruption, attendant le morceau de banane dont le savant avait coutume de le gratifier dans ses moments de bonne humeur.

Encouragé par sir James, le journaliste passa sa main à travers les barreaux pour que le célèbre gorille l'honorât d'un *shake-hand* amical.

Mais Anatole, indisposé par une telle familiarité de la part d'un étranger, répondit par un coup de griffe prestement lancé qui lacéra le gant et entama quelque peu l'épiderme du trop aimable reporter.

Seul, le respect dû à l'éminent savant arrêta sur les lèvres du journaliste le juron prêt à s'en échapper ; et même, comme sir James se confondait en excuses, l'autre eut sur lui-même assez d'empire pour déclarer que l'incident n'avait aucune importance.

Sur le seuil, au moment de prendre congé, il s'écria :

— Etourdi que je suis !... Où diable ai-je donc la tête ?... Je pars en oubliant de vous mettre au courant d'une chose très importante... Mon directeur, pour remercier les souscripteurs, dont la générosité va vous permettre d'accomplir le miraculeux voyage d'In-Abbala, a décidé de les convier à une conférence faite par vous, et au cours de laquelle vous présenterez votre compagnon d'expédition, Master Bob...

« Ce vous serait une occasion nouvelle d'exposer vos théories...

— ... Non les miennes, s'empressa de répliquer sir James, mais celles de mon illustre maître, Darwin.

— Cette conférence, ajouta le reporter, aurait lieu le 18 courant, jour de l'arrivée de votre richissime et dernier souscripteur... Oui, car je ne vous ai pas dit... M. Adolphe Krieg, en même temps qu'il câblait pour annoncer sa royale souscription, faisait part de son départ le jour même et de son arrivée pour le 18 du mois.

« Mon directeur a annoncé cette conférence sans vous en avoir référé, imaginant que vous acquiesciez...

— Des deux mains... Vous n'en doutez pas... des deux mains... à telle enseigne que, si votre directeur n'y voit pas d'inconvénient, je désirerais que cette conférence fût contradictoire...

Il ajouta, d'un ton combatif :

— J'aurais grand plaisir à y voir assister mon illustre confrère italien Teodore Sanisino... Quand ce ne serait que pour juger de sa stupeur devant le résultat acquis...

Et il souligna cette phrase d'un hochement de tête dans la direction de la cage.

— C'est chose entendue, s'empressa d'acquiescer le reporter : ce jour même, on va câbler à Turin pour mettre à la disposition du célèbre Sanisino un billet aller et retour lui permettant de venir, sans bourse délier, prendre part au grand tournoi du 18.

Une dernière fois, le représentant du *New-York Times* serra la main du savant et se retira.

Seul, sir James demeura un long moment perplexe, attachant sur Anatole, qu'il prenait pour Master Bob, un regard chargé de rancune ; il songeait, en effet, qu'il suffisait, pour réduire à néant de si superbes projets, que le jour de la conférence le merveilleux animal eût quelque lubie.

En outre, ce n'était pas sans une appréhension bien compréhensible qu'il envisageait la perspective de ce voyage, si ardemment désiré, cependant, et qui maintenant lui apparaissait hérissé de difficultés au milieu desquelles pouvait sombrer irrémédiablement sa réputation...

Ces difficultés, ces dangers, c'était toujours ce maudit Master Bob qui les représentait... Que ferait, en effet, le savant, en pleine contrée sauvage, avec cet animal capricieux et vindicatif ?

Saurait-il le dompter et le contraindre à l'obéissance?... Surtout, aurait-il le doigté suffisant pour l'amener à composition et le maintenir dans les bonnes dispositions intellectuelles, indispensables au succès de sa mission ?...

Il était évident qu'il serait incapable d'accomplir, lui seul, une aussi difficile besogne et qu'un concours lui était indispensable, celui de Ruschmacker.

Si quelqu'un, en effet, était susceptible de réduire

le mauvais caractère du prestigieux gorille, c'était son dompteur, quoique, depuis ces derniers temps, il ne réussit guère à rendre l'animal sociable...

Se tournant donc vers l'ancien manager qui, tout songeur, était demeuré discrètement dans un coin de la pièce, il lui demanda :

— Vous avez entendu ce que disait tout à l'heure le représentant du *New-York Times*...

Paraissant sortir d'un rêve, Ruschmacker sur-sauta :

— ... Ah ! oui... à propos de ce voyage !... moi, je crois qu'il se trompe, car jamais le négus n'a voulu autoriser un étranger à pénétrer sur le territoire d'In-Abbala...

— Parce qu'il redoutait que quelque aventurier voulût se lancer à la recherche d'un trésor problématique qu'il considère comme sa propriété... Mais, en la circonstance, que peut-il avoir à craindre... de moi ?

Ruschmacker eut un geste vague et ne répondit rien.

— Bref, poursuivit le savant, je tiens pour authentique la déclaration de Ménélick et je vais me préparer à partir... Mais vous comprendrez que je ne veuille pas m'embarquer seul dans une semblable aventure en compagnie de cet animal, et je tiens à vous emmener...

Ruschmacker s'exclama :

— M'emmener !... moi... au diable !... dans ce pays perdu... pour y mourir de faim et de soif !... Merci bien de l'occasion...

— Vous êtes fou !... Où voyez-vous qu'on meure de faim en Abyssinie...

— Ta ta ta ! l'Abyssinie et In-Abbala, ça fait deux !...

Et comme sir Forester ouvrait la bouche, l'autre ajouta :

— Faut pas m'en conter !... voyez-vous... je connais le pays...

— Hein ! fit le savant en arrondissant les yeux... vous dites ?...

Interloqué visiblement, Ruschmacker balbutia :

— Je dis... je dis... que je connais le pays pour en

avoir entendu parler autrefois par un camarade... et que c'est un pays à y laisser ses os...

Froidement, sir Forester interrogea :

— Combien les estimez-vous...

— Combien j'estime... quoi ?... demanda l'autre, interloqué.

— Vos os... Oui, il faut que je vous emmène... coûte que coûte, et je vous déclare accepter, par avance, vos conditions...

Ruschmacker secoua la tête.

— Quelles qu'elles soient, je ne les accepterai pas...

— C'est de l'entêtement... vous avez une fille dont il vous faut assurer l'avenir...

— C'est précisément parce que j'ai une fille que je ne veux pas risquer ma peau dans une semblable aventure...

« Voulez-vous me dire ce qu'elle deviendrait, ma fille, pendant que je courrais le risque de me faire couper le cou en votre compagnie ? »

« Je l'emmènerais, peut-être bien ?... »

— Pourquoi non, si je lui donne, à elle aussi, des appointements satisfaisants ?

— Non, monsieur Forester, déclara nettement le manager, ne comptez ni sur le père ni sur la fille.

« D'abord, il y a une chose à laquelle je suis absolument résolu : c'est à ne même pas quitter Buenos-Ayres avant qu'ait été condamné le misérable qui m'a frappé et volé... »

— C'est une affaire de jours : il est impossible que, dans un délai très court, ce clown ne tombe pas entre les mains de la police.

Ruschmacker hocha la tête dans un mouvement plein de scepticisme ; mais le savant n'était pas homme à renoncer aisément à une idée.

— Je ne perds pas espoir de vous voir accepter mes propositions, dit-il en se retirant : vous réfléchirez que me refuser c'est abandonner la proie pour l'ombre...

Et il sortit pour s'en aller rédiger une note annonçant au monde entier et sa conférence et son départ pour l'Afrique...

— Mon vieux, déclara Ruschmacker à Piwit, une fois qu'ils se trouvèrent seuls, il n'y a plus à hésiter,

il faut jouer la fille de l'air. Si ce vieux fou met son projet à exécution et t'emmène là-bas, que devien-dras-tu ?

— Vous étant là, répondit froidement le clown, je ne cours pas grand risque. Vous êtes, tout autant que moi, plus, peut-être, intéressé à me sauver la mise.

Croisant les bras avec fureur, l'autre riposta :

— Alors, tu t'imagines que je m'en vais faire le voyage pour te donner la réplique ?...

— Pardon, riposta Piwit, voulez-vous me dire dans l'intérêt de qui je joue cette dangereuse comédie ? Dans le vôtre, n'est-ce pas ?

— Mais puisque c'est moi-même qui viens te dire que c'est assez tenter le diable, et qu'il faut te sortir de cette peau et reprendre la tienne ?

— Pour me faire cueillir par la police, n'est-ce pas ? Non, non ! pas de ça, Lisette. Vous avez déclaré à sir Forester ne pas vouloir quitter Buenos-Ayres jusqu'à ce qu'on ait pincé le voleur : moi, je vous déclare à mon tour ne pas vouloir sortir de l'excellent refuge que représente pour moi cette peau, tant que votre voleur n'aura pas été pincé ! Vous êtes mon ange gardien ; je ne vous quitte pas.

— Même si je trouvais le moyen de te faire passer à l'étranger ?

— Je ne vous quitte pas, articula le clown.

Et, *in petto*, le pauvre garçon songeait que s'il lui fallait s'éloigner de Mina, la laisser exposée aux sollicitations hardies de Panitowitch, il aimerait mieux risquer sa liberté, même sa vie.

Que faire ? songeait Ruschmacker. Quel moyen lui était offert de se tirer de l'inxtricable difficulté à laquelle il était acculé ?

Rageur, il était sorti de la pièce pour aller passer ses nerfs dans le parc, et voilà qu'à l'extrémité d'une allée, soudain, une silhouette d'homme lui arracha une exclamation de plaisir.

Cette silhouette était celle de Panitowitch ; et tout aussitôt lui revint en mémoire l'entretien qu'il avait eu quelques jours auparavant avec l'ancien « Auguste ».

Il lui apparut alors que le salut pouvait être là, qu'avec le concours du Valaque il lui serait possible

de se débarrasser du cauchemar qui le hantait.

S'approchant donc du personnage, il lui frappa amicalement sur l'épaule ; après quoi, Pani s'étant retourné, Ruschmacker passa son bras sous le sien et l'entraîna dans une allée écartée.

— Mon cher garçon, lui dit-il tout de go, j'ai beaucoup réfléchi à notre conversation de l'autre jour.

— Ah ! fit l'autre dont le visage exprima une anxiété véritable, et la conséquence de vos réflexions ?

— Ma fille est à toi, déclara Ruschmacker, à brûle-pourpoint.

Suffoqué, Pani bégaya :

— Elle m'aime ?...

— Je n'ai point dit cela. Mais que vas-tu t'embarasser de semblables détails ? Si elle ne t'aime pas maintenant, elle t'aimera plus tard, si tu sais te faire aimer. Mais ce soin te regarde seul, et je n'ai pas à m'occuper de cela.

« Donc, Mina sera ta femme, je m'y engage.

— Oh ! patron ! patron ! s'exclama Panitowitch en se jetant sur les mains de Ruschmacker et en les lui serrant à les briser.

Mais l'autre se dégagea de l'étreinte, déclarant :

— Seulement, à une condition : j'aurai la libre disposition de la somme que ton ami veut te confier pour l'acquisition d'un établissement.

Les sourcils de Panitowitch se haussèrent de surprise.

— Pardon, fit-il, j'ai dit...

— Je ne m'occupe pas de ce que tu as dit, interrompit brutalement l'ancien manager, mais de ce que je viens de dire.

— Alors, notre association ?

— Rien n'est changé à ce qui a été convenu, prononça dignement Ruschmacker, mon gendre deviendra mon associé.

— Cependant, il est bien entendu que vous ne pourrez disposer des fonds apportés par moi que pour...

Un geste de Ruschmacker, tranchant comme un coup de couteau, imposa silence à Pani :

— J'en userai comme bon me semblera, prononça l'autre, et je n'aurai, en outre, aucune explication à te fournir sur ce point.

La physionomie de Pani se rembrunit singulièrement et il bougonna :

— Dans ces conditions-là, la combinaison se résume en un cadeau que je vous ferai ?

— Libre à toi d'adopter cette formule, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient, car cela n'a, en vérité, nulle importance. Le tout est de savoir si tu aimes Mina suffisamment.

— Pour l'estimer quarante mille francs ! s'exclama Pani, car, en définitive, vous me vendez votre fille !

Croisant les bras, Ruschmacker répondit :

— Soit donc, je te la vends !

Et il ajouta en tournant les talons avec désinvolture :

— C'est à prendre ou à laisser.

Un moment, Pani hésita, puis brusquement il dit :

— Je prends.

Ruschmacker eut peine à retenir l'exclamation de joie qui lui montait aux lèvres ; très digne, il tendit la main, prononçant :

— Tope là, mon gendre.

Les doigts s'étreignirent et Ruschmacker déclara :

— Quand verses-tu les fonds ?

— Au sortir de la mairie.

Les sourcils de Ruschmacker se froncèrent et il se récria :

— Mais si, quand tu auras ma fille, tu reviens sur ta parole ?...

— Dites tout de suite que je suis un voleur, gronda Panitowitch indigné.

— Ce n'est point ce que je veux dire, rectifia l'autre, mais il se peut très bien que ton ami te manque de parole...

Avec dignité, Pani déclara :

— Mon ami est un honnête homme en lequel j'ai autant confiance qu'en moi-même.

Il ajouta, d'une voix ferme :

— D'ailleurs, les choses ne peuvent être autrement, et c'est à mon tour de vous déclarer que c'est à prendre ou à laisser.

C'était là un langage catégorique peu fait pour plaire à Ruschmacker.

Mais, en l'espèce, il fallait bien qu'il y eût un des deux qui acceptât les conditions imposées par l'autre et, à la réflexion, que risquait-il à accepter le marché ?

— Soit donc, murmura-t-il, résigné.

Les yeux brillants, les joues luisantes de joie, Pani demanda :

— Quand la noce ?

— Le temps de rassembler les papiers nécessaires, et aussi de prévenir ma fille, car elle ne se doute de rien.

— Si elle allait refuser ! murmura l'autre, qui se souvenait de l'accueil chaque fois fait par la jeune fille à ses déclarations.

— Sois tranquille, Mina a été élevée dans de bons principes et elle connaît l'obéissance qu'une fille doit à la volonté de son père.

En parlant ainsi, peut-être Ruschmacker n'était-il pas très sincère ; mais s'il n'avait pas grande confiance dans la docilité de sa fille, il connaissait sa propre énergie et il savait ce qu'il pouvait attendre quand il s'agissait de faire aboutir un projet conçu par lui, alors surtout que de ce projet dépendait sa sécurité personnelle.

A quoi donc serviraient les enfants si leurs parents n'en pouvaient tirer quelque avantage pour leurs affaires ?

Ce fut sur cette égoïste réflexion qu'il prit congé de Panitowitch, jubilant intérieurement de voir se débrouiller l'inextricable situation dans laquelle il s'était fourré.

Ainsi, par le mariage de Mina, se trouverait écartée définitivement l'immanquable catastrophe suspendue au-dessus de sa tête comme une épée de Damoclès.

Sir James, une fois remboursé du prix de Master Bob, il pourrait bien arriver à Piwit ce qu'il plairait au diable, Ruschmacker s'en laverait les mains.

Que s'il convenait à Piwit de se laisser arrêter sous sa peau de singe, libre à lui : comme il n'aurait aucune preuve à fournir de son entente avec Ruschmacker, celui-ci aurait toujours comme ressource de dire que le voleur meurtrier n'avait trouvé que ce moyen de se soustraire aux recherches de la police.

Il avait bien, il est vrai, déclaré lui-même au juge d'instruction que ses poings formidables avaient broyé la face de son agresseur et le visage du clown étant indemne, l'accusation portée contre lui se trouverait donc réduite à néant.

Mais Ruschmacker aurait toujours la facilité de déclarer que l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait le soir du meurtre avait, sans doute, laissé peu de lucidité dans ses souvenirs. D'un autre côté, pour arriver à réaliser le marché passé avec l'Anglais, Ruschmacker espérait avoir peu de choses à faire, vu la transformation constatée dans le caractère de Master Bob.

Tout s'annonçait donc comme devant marcher le mieux du monde et, en regagnant sa couchette, l'ancien manager se frottait les mains avec énergie, voyant déjà s'ouvrir devant lui une nouvelle ère de prospérité.

CHAPITRE IX

OÙ PIWIT CROIT AVOIR ABOUTI

Le jour de la fameuse conférence que devait faire sir Forester dans la salle de concert du *New-York Times* était enfin arrivé.

Tout ce que les Amériques comptaient de notabilités, non seulement dans le monde des sciences, mais encore dans celui des lettres, des arts, de la politique, était là, curieux de voir en cette séance quasi officielle, ce Master Bob qui, pendant près de deux ans, avait fait se presser le public dans l'établissement de M. Ruschmacker.

Ce n'était d'ailleurs pas la seule attraction de cette journée : les journaux avaient annoncé comme certaine la présence du fameux anthropologiste italien Teodoro Sanisino, et l'on se réjouissait par avance à la pensée du duel oratoire auquel on allait assister entre les deux fameux partisans de thèses si opposées.

Le public n'était pas, d'ailleurs, sans avoir appris,

toujours par la voie de presse, que le signor Sanisino avait tenté d'arracher à sir James Forester le fameux gorille et qu'il n'avait renoncé à la lutte que contraint et forcé par le manque d'argent.

Ce sont là des échecs et des humiliations qui ne se pardonnent pas et, dans ces conditions, il n'était pas exagéré d'escompter, de la part de l'Italien, une rancune dont bénéficierait forcément cette joute d'un nouveau genre.

Enfin, pour ne négliger aucun élément de succès, le *New-York Times* avait fait pressentir également la présence de Adolphe Krieg, le donateur grâce à la générosité duquel pourrait être réalisé le fameux voyage dont le résultat intéresserait l'humanité tout entière.

Mais, comme il arrive en pareil cas, une première déception avait un peu refroidi l'enthousiasme du public d'élite qui se pressait dans la somptueuse salle ; une dépêche adressée de Turin au journal l'avait informé que le signor Sanisino, souffrant cruellement d'une crise de rhumatisme aiguë, s'excusait de ne pouvoir se rendre à l'invitation du grand journal américain ; il souhaitait de grand cœur énorme succès à son illustre confrère, sir James Forester.

Ce dernier fut sans doute, de tous ceux qui étaient présents, celui qui éprouva le plus violent désappointement ; il était certain, en effet, de sortir vainqueur du pacifique tournoi dont lui-même avait eu l'idée, et il appréhendait que l'éclat de sa conférence ne se trouvât légèrement terni par suite de cette absence de son contradicteur.

Ce désappointement s'augmenta également d'un sentiment de jalousie provoqué par l'ovation qui fut faite, à son arrivée, à M. Adolphe Krieg.

Le directeur du journal, entouré de l'état-major de la rédaction, avait cru devoir en effet se rendre sur le trottoir même, accueillir à sa descente de voiture l'illustre voyageur.

En apprenant quel était cet étranger dont l'habit noir et le plastron blanc apparaissaient dans l'entre-bâillement de l'ulster, la foule applaudit à outrance, poussant des clameurs enthousiastes, auxquelles Adolphe Krieg répondait flegmatiquement par des

coups de chapeaux, pour ainsi dire automatiques.

Du cabinet du directeur, où il attendait le moment de faire dans la salle une entrée sensationnelle, sir Forester, attiré par le bruit de la rue, assistait, derrière le rideau, à ce chaleureux accueil, et un peu de jalousie lui en venait.

Ne lui semblait-il pas qu'il aurait dû être le héros unique de cette journée ?

Et voilà qu'un étranger, un marchand de bois, fruste sans doute et sans aucune notion scientifique, attirait à lui la faveur de la foule !

Tout cela, parce que sa fortune lui avait permis un geste généreux !

Oh ! la puissance de l'argent !

Et déjà, avant que d'avoir échangé avec cet homme une seule parole, avant même que de l'avoir remercié pour le concours précieux, inattendu qui lui permettait la réalisation de son rêve, sir James se sentit pris contre lui d'une violente antipathie.

Cette antipathie s'accrut davantage encore lorsque, par les soins du directeur du journal, le Suédois lui fut présenté.

C'était un homme dont l'aspect frappait, à première vue : blond de cheveux, il avait le visage glabre, boursofflé de graisse, avec une barbe rousse mal plantée, par endroits fort épaisse et clairsemée en d'autres endroits.

Une paire de lunettes à verres fumés protégeait ses yeux, qu'il avait fort délicats, à la suite — expliquait-il — d'une maladie spéciale contractée dans les plaines de neige dont abondait son pays natal. Et cependant, fait digne de remarque, en dépit de l'empatement de la face, le corps était svelte et même ne manquait pas d'élégance.

Avec un accent étranger qu'aggravait un défaut de prononciation, M. Krieg commença par se déclarer fort honoré de ce que les circonstances lui permettaient d'approcher un illustre savant tel que sir James Forester ; il ajouta que c'était pour lui une grande joie que de pouvoir contribuer pour une modeste part à la recherche de la vérité. Puis, se tournant vers la caisse grillée où se trouvait enfermé Master Bob, il s'exclama :

— Voilà donc cet original collaborateur dont s'entre-tient le monde entier et dont la possession vous assure, sir Forester, une si grande supériorité sur tous vos collègues du monde savant !

L'Anglais fit la grimace, mais il fut presque aussitôt contraint de sourire aimablement quand il vit le Suédois tirer d'un portefeuille un chèque qu'il remit au directeur du journal, en disant :

— Voici ma modeste obole, monsieur le directeur, contre laquelle je demanderai à sir Forester une faveur : celle de me permettre d'assister, jusqu'à son départ pour In-Abbala, aux travaux préparatoires auxquels il se livre dans la propriété de Villa-verde.

Sans même remarquer la grimace fort significative du savant, le directeur du *New-York Times* s'empressa de répondre :

— C'est-à-dire que l'excellent sir Forester sera trop heureux, monsieur Krieg, d'offrir l'hospitalité à un bienfaiteur de l'humanité tel que vous. Une semblable hospitalité honorerait la science.

Sans doute le Suédois fut-il dupe d'une illusion d'acoustique et attribua-t-il à sir Forester lui-même ces aimables paroles, car il se jeta sur les mains du savant et les serra avec fougue.

L'Anglais ouvrait la bouche, sans doute pour protester, lorsque le secrétaire de la rédaction, qu'avait ému l'écho d'un tintamarre assourdissant venant de la salle, tintamarre fait de coups de talon et de canne vigoureusement appliqués sur le plancher, accourut.

Le public, annonça-t-il, commençait à s'impatienter ferme et, dans l'intérêt du conférencier, comme dans celui du journal, il importait de commencer sans retard.

L'apparition sur l'estrade du grand savant qu'était sir James Forester fut saluée par de frénétiques applaudissements qui permettaient de bien augurer du succès de l'orateur.

Ce succès, il faut le dire cependant, fut médiocre et l'accueil fait à son argumentation anthropologique fut — lui-même ne pouvait se le dissimuler — plutôt frais.

La vérité, c'est que tous ces messieurs décorés, toutes ces belles dames magnifiquement chapeautées, étaient venus là moins pour se pénétrer du verbe du savant que pour assister aux évolutions de Master Bob !

Et tout ce qui retardait l'apparition sur l'estrade du fameux gorille surexcitait l'impatience des auditeurs.

Sir James, cependant, n'en voulut pas démordre, et ceux qui se trouvaient là durent, bon gré mal gré, se repaître de l'intégralité des arguments dont le savant avait fait provision, pour les amener à la reconnaissance des théories de Darwin.

Mais voilà qu'au moment où personne ne s'y attendait, M. Krieg, qui siégeait sur l'estrade en compagnie des célébrités scientifiques et littéraires, se leva, s'écriant d'une voix que faisait trembler une généreuse indignation :

— Voilà une affirmation qu'il faudrait pouvoir prouver.

On juge de la stupeur du public et surtout de celle de sir James Forester.

D'une pièce, il se tourna vers l'interrupteur, qu'il toisa d'un regard foudroyant :

— En vérité, monsieur, déclara-t-il, je vous trouve bien osé !

« Savez-vous bien qu'en m'exprimant ainsi que je viens de le faire, je me suis borné à répéter textuellement ce que dit l'illustre Darwin dans son *Traité d'anthropologie universelle* ?

— Eh ! s'exclama avec feu M. Krieg, tout le monde sait que Darwin, en établissant une pareille prétention, s'est grossièrement trompé.

Un prêtre qui voit profaner le saint tabernacle n'éprouve certainement pas une indignation semblable à celle que reflétait l'anguleux visage de l'Anglais.

— C'est vous, bégaya-t-il, c'est vous qui osez...

L'émotion lui coupa la voix et, les poings dressés menaçants dans la direction du Suédois, il s'immobilisa dans une posture de défi. L'autre profita de ce silence pour s'emparer de la parole et, dans un langage surprenant de clarté, même d'éloquence, qui

pouvait surprendre de la part d'un simple marchand de bois, il se lança dans de longues et intéressantes considérations sur les différentes théories admises ou même discutées relativement à l'ascendance humaine.

Emporté par son sujet, le Suédois parlait, avec une fougue, une ardeur qui faisaient ruisseler la sueur le long de son visage.

Celui-ci, décomposé par la chaleur étouffante qui régnait dans la salle, semblait plus blafard encore.

Et, certainement, illusion d'optique, il paraissait que, non contente de se décomposer, la face se déformait.

Les joues, tout à l'heure rebondies, devenaient flasques, retombant sur le haut faux col qui lui encerclait le cou, et à plusieurs reprises déjà le Suédois avait dû assujettir ses lunettes sur son nez, comme si la saillie de celui-ci fût devenue insuffisante pour retenir en équilibre l'armature d'acier dans laquelle s'encerclaient les verres fumés.

L'assistance se trouvait littéralement sous le charme, tellement les explications étaient claires, les arguments probants, les exemples démonstratifs.

Et tout cela était exprimé en termes si chaleureux, vibrant d'une conviction si profonde, que les applaudissements éclataient presque à chaque phrase.

Submergé vraiment sous ce flux de paroles, sir James Forester avait dû laisser son contradicteur s'exprimer en toute liberté, comprenant qu'à tenter de l'interrompre, il risquerait d'indisposer contre lui-même une assistance en partie conquise par un conférencier d'autant plus sympathique qu'il n'était pas inscrit au programme. Soudain, M. Krieg eut un mouvement d'effroi et, prompt comme l'éclair, porta à son front un vaste mouchoir de soie qu'il venait de tirer de sa poche.

On s'empressa autour de lui, inquiet, croyant à une attaque.

Mais lui, vaillamment, écartant ceux qui l'entouraient, demanda qu'on lui permit de se retirer quelques instants dans une pièce voisine pour pouvoir reprendre possession de lui-même.

Et il sortit, accompagné par un huissier qui le conduisit dans l'un des bureaux de rédaction, la face toujours enveloppée dans son mouchoir, comme s'il eût craint l'influence de l'air extérieur.

Cet incident avait jeté le désarroi dans l'assistance, laquelle, d'ailleurs, commençait à avoir assez des dissertations scientifiques sur les ascendances de l'humanité...

Vainement, sir James tenta-t-il de reprendre la parole pour réfuter les assertions de M. Krieg, par groupes nombreux les auditeurs se levaient bruyamment et se dirigeaient vers la galerie dans laquelle Master Bob attendait le moment de paraître sur l'estrade, pour se prêter aux expériences annoncées par le savant.

Nous ne devons pas cacher que le clown était plein d'anxiété sur les conséquences de cette exhibition.

Depuis qu'il séjournait à la Villaverde, jamais, grâce à la complicité de Ruschmacker, le pseudo-gorille ne s'était trouvé face à face avec le savant ; toujours, soit jouant la mauvaise humeur et caché dans son home, soit remplacé par Anatole, il avait trouvé moyen de se soustraire à l'examen du savant.

Et voilà que, ce jour-là, ce n'étaient pas seulement les regards admirateurs de Forester qu'il lui fallait affronter, mais encore ceux d'une foule avide.

Et pour comble de malchance, sans qu'il eût pu en deviner le motif, Ruschmacker, depuis la matinée, était invisible : pour quelle raison majeure, alors que jamais plus qu'en ce moment sa présence était indispensable, l'ancien manager n'avait-il pas accompagné le savant et Master Bob ?

Sûrement, quelque catastrophe sinistre allait se produire... et comment l'empêcher ?

De son côté, le savant n'était pas sans inquiétude. N'ayant jamais été en contact direct avec Master Bob, il se demandait de quelle humeur le capricieux animal allait se prêter aux exercices qu'il méditait de lui faire faire.

— Mesdames, messieurs, commença-t-il, vous me voyez très embarrassé de vous donner satisfaction aussi rapidement que vous le désirez et que je le sou-

haïterais moi-même : la personne qui, ordinairement, s'occupe de Master Bob est absente et, dans l'intérêt de tous, j'estime préférable d'attendre son arrivée.

Une rumeur accueillit cette déclaration et une voix s'écria :

— Pensez-vous, monsieur le professeur, que cette attente doive se prolonger beaucoup ?

— Je ne le pense pas, et voici pourquoi : M. Ruschmacker, l'ancien propriétaire de l'animal, marie sa fille aujourd'hui même.

Derrière ses barreaux, Piwit exécuta un bond formidable : la stupeur, le désespoir, la rage venaient d'un seul coup de prendre possession de son âme.

Prudemment, les curieux du premier rang se reculèrent ; sir Forester profita de cette manifestation pour ajouter :

— Je ne sais trop ce qui pourrait se produire si je rendais la liberté à Master Bob avant que Ruschmacker fût arrivé.

Un concert de voix impressionnées se fit entendre.

— N'ouvrez pas ! n'ouvrez pas !

Sir James avait tiré sa montre :

— Le mariage, déclara-t-il, doit avoir lieu à deux heures précises ; c'est une simple formalité qui ne demandera pas plus de cinq minutes et en un petit quart d'heure, avec mon automobile, il peut être ici.

« Car il est présentement moins le quart de deux heures. C'est donc l'affaire d'une petite demi-heure de patience. Voulez-vous que nous rentrions dans les salons, où j'aurai l'honneur de poursuivre ma démonstration, que j'ai dû écourter malheureusement pour répondre au désir exprimé par vous de voir Master Bob ?

Il y avait un peu de rancune dans la manière dont venaient d'être prononcés ces derniers mots ; résignée, la foule suivit néanmoins ce conseil et, chacun ayant regagné sa place, sir James reprit la suite de ses démonstrations, tandis que M. Krieg, ayant triomphé de son indisposition, reprenait sur l'estrade le fauteuil qu'il avait dû abandonner si précipitamment.

Mais, au moment où sir Forester, ayant reconquis

à grand-peine l'attention du public, était lancé dans une période oratoire de la plus élégante envergure, un cri terrible s'échappa d'une poitrine féminine, bientôt suivi de centaines d'autres.

Semblable à un bolide, un corps brun venait de traverser la salle, passant au-dessus des têtes des auditeurs, pour disparaître par la fenêtre.

— Master Bob ! clama désespérément le savant.

C'était, en effet, le célèbre animal.

L'annonce du mariage de Mina, après avoir jeté le clown dans une crise de désespoir, avait provoqué chez lui une fureur indescriptible, sous l'empire de laquelle il avait résolu d'agir.

Profitant donc de la solitude dans laquelle le laissait la proposition du savant de continuer sa conférence, pour donner à Ruschmacker le temps d'arriver, il avait ouvert sa cage et traversé, ainsi qu'on l'a vu, la salle de conférence, pour sauter par la fenêtre, dans les branches d'un sycomore : se laissant glisser le long du tronc, il atteignit le trottoir ; là, passant au moyen d'un saut périlleux, par-dessus la tête de ceux qui voulaient tenter de lui barrer la route, il bondit dans une des nombreuses automobiles qui stationnaient devant la porte du journal et dont le chauffeur se trouvait, avec quelques collègues, attablé à un café voisin.

Avant qu'ému par les clameurs assourdissantes soulevées par la fuite de l'animal, on eût pu se rendre compte des raisons qui émotionnaient ainsi l'avenue, Piwit avait procédé à l'allumage ; en suite de quoi, le volant en main, il débrayait et la lourde machine s'ébranlait à la quatrième vitesse, filant avec une prestesse merveilleuse à travers les voitures qui encombraient la chaussée.

Comment Piwit n'accrocha-t-il pas vingt fois ? Comment ne sema-t-il pas sa route de tués et de blessés ?

Mystère, que lui-même, par la suite, ne put s'expliquer, à moins qu'il ne faille tenir pour vraie la légende du dieu qui veille sur les amoureux.

Toujours est-il que, tandis que sir Forester, lui aussi en auto, filait dans la direction indiquée par les passants, entraînant à sa suite toute une théo-

rie de voitures bondées de curieux, avides de savoir ce qu'il était advenu du gorille-wattman, celui-ci arrivait sans encombre à la porte de l'édifice municipal.

Passant comme une trombe devant le gardien ahuri, il s'engouffrait dans l'escalier, se ruait dans la salle où Ruschmacker, sa fille, Panitowitch, ainsi que leurs témoins, s'apprétaient à signer sur le registre l'acte de mariage auquel il venait d'être procédé.

On imagine l'épouvante du magistrat. Mais avant qu'il eût eu le temps de fuir, il était saisi et roulé, à moitié assommé, puis abandonné, pour ainsi dire, sans connaissance, tandis que le registre, lacéré, mis en miettes, s'éparpillait par la salle.

Eperdus, les témoins avaient pris la fuite, mais vainement Pani voulut-il les imiter ; le terrible gorille était sur lui et, avec les débris d'une chaise dont il s'était emparé, lui administrait une volée qui le laissait pour mort.

Mina s'était évanouie et Ruschmacker s'empressait auprès d'elle, n'osant intervenir, ignorant quel était le motif qu'avait Piwit pour agir ainsi ; avant tout, il fallait éviter un scandale qui eût pu avoir pour lui les plus funestes conséquences.

Il aurait, par la suite, toute latitude pour s'expliquer avec le clown.

Mais celui-ci, partant aussi rapidement qu'il était arrivé, regagnait l'automobile et filait à toute vitesse dans la direction de Villaverde, espérant y arriver assez tôt pour y réintégrer sa cage avant le retour de sir Forester.

Ce en quoi il se trompait : car de loin, il aperçut devant la grille de la propriété une interminable ligne de voitures qui lui fit faire un prudent détour, de manière à rentrer inaperçu par le fond du parc ; embusqué là, il attendrait la venue de la nuit, pour regagner la maison où la complicité de Ruschmacker le ferait pénétrer. Il aurait alors avec l'ancien manager un entretien au cours duquel il lui expliquerait la raison de sa conduite et lui signifierait nettement sa volonté d'épouser Mina.

Le clown dut attendre longtemps avant de pouvoir

songer à quitter le fourré dans lequel il avait cherché un refuge. Sir James, en effet, avait profité de la circonstance pour faire, du haut même du perron de l'habitation, une conférence supplémentaire aux milliers de badauds qui avaient envahi la propriété.

On imagine, en effet, que ce qui venait de se passer établissait d'indiscutable façon, aux yeux du savant, l'exactitude de ses théories. Si Master Bob n'avait pas confiné de très près à l'humanité, lui aurait-il été possible de piloter avec autant d'assurance et de brio une quarante chevaux ?

Ce fait, à lui seul, valait mille exemples et cent conférences !...

Aussi, le savant exultait-il vraiment et inondait-il ses auditeurs sous les flots d'une éloquence débordante.

L'exaltation du savant ne tomba que lorsque, la soirée étant fort avancée et les auditeurs s'étant éclipés, il se trouva seul à pérorer du haut de son perron.

Alors, seulement, il fut loisible à Piwit de songer à rentrer ; mais, comme il passait à côté du bananier dont le tronc lui avait servi d'observatoire en cette nuit où il avait suivi Panitowitch dans sa singulière équipée, l'idée lui vint de profiter de la circonstance pour satisfaire sa curiosité.

Jamais il ne trouverait occasion plus favorable.

Ruschmacker restait évidemment auprès de sa fille et Pani devait être cloué au lit par la correction sévère qu'il avait reçue ; Piwit était donc certain de n'être pas dérangé et le clair de lune devait l'aider dans ses recherches.

Celles-ci ne furent d'ailleurs pas laborieuses ; le bananier lui servant de point de repère, il retrouva aisément le fourré au centre duquel il avait vu Pani disparaître et creuser le sol ; à l'endroit même que les herbes foulées, arrachées, désignaient à son attention, le clown fouilla à son tour la terre qu'un précédent travail avait rendue friable, et bientôt ses doigts saisirent un objet dont, au premier contact, il reconnut la nature : c'était un portefeuille.

Un portefeuille ! On imagine quelles furent les idées dont tout aussitôt fut assailli l'esprit du clown,

C'était un portefeuille que Pani avait caché là, au pied de ces massifs !

Mais alors ?...

Le cœur étreint par un espoir affreusement angoissé, les mains palpitantes, il se redressa et, à la clarté douteuse d'un rayon de lune filtrant à travers les branches, il inspecta sa trouvaille ; du premier coup d'œil il la reconnut au cuir usé, fatigué, à la nickelure détériorée : c'était bien là le portefeuille dont se servait Ruschmacker pour mettre les sommes importantes produites par les recettes faites au contrôle du cirque.

Mais, pour appuyer sa conviction d'une preuve matérielle indéniable, il ouvrit le portefeuille et les pochettes lui apparurent gonflées de banknotes que fébrilement il compta.

Hurrah ! aucun doute n'était possible : il y en avait cinquante ; juste le montant du premier acompte versé au manager par sir James Forester.

Donc, c'était Panitowitch qui avait volé Ruschmacker ; surpris par le manager au moment où il accomplissait son forfait, il n'avait pas hésité à le frapper pour se débarrasser de lui.

Seulement, qu'est-ce que devenait dans tout cela l'affirmation de Ruschmacker qu'il avait broyé sous son poing formidable la face de son meurtrier ?

Sans nul doute, Ruschmacker avait puisé ce détail dans des souvenirs embrumés d'alcool ; quoi qu'il en fût d'ailleurs, rien ne pouvait prévaloir contre la matérialité de la découverte que venait de faire Piwit.

Et l'âme de celui-ci était inondée d'une intraduisible joie ; c'en était fini de l'épouvantable existence qu'il menait depuis tant de semaines ! Il était libre, libre d'arracher cette peau de Nessus à laquelle il craignait d'être condamné pendant si longtemps encore.

Le meurtrier de Ruschmacker, son voleur, était trouvé !

Son honneur lui était rendu et en même temps il lui devenait possible de déclarer à son ancien patron l'amour qu'il ressentait pour Mina. Une tache blanche, tandis que hâtivement il remettait en place les

banknotes, lui apparut, tranchant sur le tapis sombre de la mousse, un papier que, dans sa précipitation, il avait laissé tomber du portefeuille.

Comme il le ramassait, les yeux machinalement fixés sur lui, il tressaillit : victime assurément d'une étrange illusion d'optique, ne venait-il pas, dans les mots tracés sur ce papier, de reconnaître l'écriture de son père ?

Oui, c'était bien la main d'Antoine Cassabère qui avait tracé les indications brèves propres à expliquer le plan, primitif dans son tracé, qui s'étalait sous ses regards.

Non seulement c'était son écriture, mais c'étaient encore et surtout les mots de la langue basque, sa langue maternelle !

Serrant le précieux portefeuille contre sa poitrine, il prit, aussi rapidement que le lui permettait la prudence, le chemin de l'habitation.

Comme bien il l'avait supposé, Ruschmacker, embusqué derrière les volets de la pièce, l'attendait.

Sa fureur était telle qu'en apercevant le clown, il dut faire un appel énergique à sa volonté pour ne pas lui sauter à la gorge.

Mais, impérieusement, Piwit le contraignit à l'immobilité, et après être allé pousser les verrous des deux portes qui communiquaient avec le reste des appartements, il lui dit à brûle-pourpoint :

— J'ai votre portefeuille !

On juge de la stupeur du manager et aussi de son incrédulité.

— Mon portefeuille ! bégaya-t-il, tu as...

— Le voici, dit laconiquement le jeune homme, en tendant l'objet à Ruschmacker.

— Où l'as-tu trouvé ? balbutia l'autre, qui te l'a remis ?

Sans même compter la liasse de bank-notes qui se froissaient sous ses doigts, il fouillait fébrilement les pochettes et tout à coup :

— Ah ! le gredin ! le gredin ! gronda-t-il.

Il s'était levé, le portefeuille rejeté de côté, et s'était mis à arpenter la pièce à grands pas nerveux, sous l'œil ahuri de Piwit.

— Mais qu'avez-vous, patron ? demanda celui-ci.

Comment ! je m'imaginai vous remplir de joie et voilà que bien au contraire...

— Je suis furieux, interrompit Ruschmacker, en s'arrêtant net devant lui.

« Comment ne le serais-je pas quand je constate que je suis ruiné, archi-ruiné, qu'il me faut renoncer aux espérances follement merveilleuses que j'étais en droit de concevoir ?

« Oui... quand tu resteras là à me regarder avec tes yeux d'insensé. Oui, tu me rapportes cinquante mille francs ! La belle affaire !...

« Ce sont peut-être cinquante millions que je perds, tu entends, cinquante millions, car le portefeuille contenait autre chose de bien plus précieux que ces cinquante billets, dont je me moque. Un simple petit papier qui à lui seul valait un trésor.

— Un papier ? répéta le clown, serait-ce celui-ci ?

Et il présenta à Ruschmacker le plan annoté par la main de son père et ramassé près du trou duquel il avait sorti le portefeuille.

Un cri de joie aux lèvres, Ruschmacker se rua vers lui et, arrachant de ses doigts le précieux papier, l'examina avec des regards flamboyants.

— C'est cela, bégaya-t-il d'une voix toute tremblante d'émotion, c'est bien cela !

Et tout aussitôt :

— Où as-tu trouvé le portefeuille ? interrogea-t-il.

— Dans le parc, monsieur, dans un trou creusé en terre. Mais, avant plus de détails, une question. Ce papier, de qui le tenez-vous ?

Méfiant, l'autre le regardait, semblant ne pas vouloir répondre ; enfin, il grommela :

— Quel intérêt as-tu à m'interroger ?

— Un intérêt considérable, déclara le jeune homme avec fermeté ; je me demande si ce papier est bien votre propriété.

— Ma propriété ? Que supposerais-tu donc ?

— Qu'il a été volé, oui, volé à celui dont j'ai reconnu l'écriture.

Il y avait sur le visage de Ruschmacker plus de surprise que d'indignation.

— Pourrais-tu donc, interrogea-t-il, me nommer celui qui a tracé ces lignes ?

— Il s'appelle Antoine Cassabère...

A ces mots, Ruschmacker sursauta et, plongeant ses regards dans les prunelles du clown, interrogea :

— Tu le connais ?

— C'est mon père ! répondit avec émotion le jeune homme.

L'Allemand demeura muet pendant quelques secondes, se demandant s'il n'était pas le jouet de quelque cauchemar, si ses oreilles avaient réellement entendu.

Cassabère !... Antoine Cassabère ! le père de ce garçon-là ! voilà qui tenait de la magie.

Energiquement, Jean demanda d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Oui ou non, est-ce là l'écriture d'Antoine Cassabère ?

— Oui, répliqua Ruschmacker, mais ce papier est bien ma propriété ou plutôt notre propriété commune à Cassabère et à moi. Lui-même te l'affirmera.

— Hélas ! soupira le jeune homme, je doute que de longtemps le pauvre cher homme soit en état d'adresser la parole à qui que ce soit... si tant est qu'il puisse en réchapper.

Le visage de l'autre marqua une surprise profonde :

— Cassabère malade ? interrogea-t-il.

— Grièvement blessé à la suite d'un attentat mystérieux, répondit le jeune homme ; il est présentement comme fou et soigné dans une maison de santé de Montevideo.

— Mais cet attentat ? interrogea Ruschmacker.

— A en croire les quelques paroles qu'a pu prononcer mon père avant d'avoir perdu connaissance, il aurait été frappé par un certain Amilcar Fabiani.

— Fabiani ! répéta l'autre, plein de stupeur.

— Oui, dans le but, paraît-il, de s'emparer d'un papier, représentant, comme celui que je viens de vous rapporter, des millions.

— C'est ce papier même, balbutia Ruschmacker.

— Vous êtes donc celui vers lequel mon père m'avait ordonné de me rendre et dont, épuisé par la perte de son sang, il n'avait pu prononcer le nom ? Le meurtrier avait trouvé sur ma mère le reçu de la

poste à laquelle elle venait de confier ce précieux papier et ce reçu qui portait votre nom devait, dans l'esprit de mon père, indiquer au meurtrier entre quelles mains se trouvait ce qu'il cherchait.

Un juron écorcha les lèvres de l'ancien manager.

— Pardieu ! gronda-t-il, celui qui m'a frappé est le même que celui qui a tenté d'assassiner ton père, mon garçon.

— Je ne crois pas, affirma Jean ; en tout cas, celui qui a caché le portefeuille n'est pas celui que mon père a indiqué comme étant son meurtrier.

— Son nom ? demanda Ruschmacker.

— Panitowitch... Oh ! ne dites pas le contraire, car je l'ai moi-même vu fouiller dans le parc, à l'endroit précis où je suis allé fouiller cette nuit.

— Panitowitch ! grommela l'ancien manager, je comprends maintenant d'où venait l'argent qu'un soi-disant ami mettait à sa disposition.

« Ah ! le coquin, le bandit ! Mais il n'attendra pas longtemps pour recevoir la leçon qu'il mérite.

Hors de lui, il s'était levé, prêt à s'élancer vers la pièce où reposait l'ancien « Auguste », fort mal en point encore de la correction à lui infligée par Master Bob.

Piwit retint vivement auprès de lui Ruschmacker.

— Avant d'agir, déclara-t-il d'un ton plein de fermeté, il convient de se bien assurer des conséquences de ce qu'on va faire.

— Prétendrais-tu laisser impuni et ce double meurtre et ce vol ?

— Non, répondit froidement le jeune homme ; mais je me souviens des dernières paroles prononcées par mon pauvre père : vous m'avez dit que ce papier qui a failli lui coûter la vie était votre commune propriété, à vous et à lui, j'estime donc qu'en les circonstances je représente mon père et que j'ai en conséquence le droit d'être mis au courant. Ensuite, nous aviserons.

Il ajouta, avec un hochement de tête dans la direction de la porte :

— Pani ne perdra rien pour attendre.

Il ajouta entre ses dents :

— J'attends bien, moi, avant de crier à tous le

nom de votre voleur assassin, alors que ce nom peut me rendre, en quelques secondes, l'honneur et la liberté.

Et d'une voix ferme, empreinte d'une grande autorité que ne lui connaissait pas son interlocuteur, il demanda sur-le-champ :

— Qu'est-ce que ce papier ?

— Toute une histoire : à l'époque où je faisais mon service militaire à Francfort dans un régiment d'artillerie prussienne, je désertai à la suite d'une altercation avec un sous-officier ; une fois en France, je m'engageai dans la légion étrangère et fus envoyé en Afrique.

« Là, je me liai plus particulièrement avec deux fortes têtes, un Italien et un Français, en compagnie desquels, une belle nuit, je jouai la fille de l'air, grisé par la perspective d'une vie d'aventures dans le désert.

« Nous trouvant en garnison dans un des postes les plus éloignés du Sud Algérien, nous nous étions ménagé des intelligences dans une tribu indépendante, grâce à laquelle nous gagnâmes le Talafilet. Là, comme tous les trois nous connaissions admirablement et la langue et les mœurs arabes, nous nous mîmes à faire du commerce, sans inspirer aux indigènes aucune méfiance et pendant quatre années nous roulâmes notre bosse à travers le centre africain, allant conduire à la côte les longues théories d'esclaves que nos patrons berbères ou maures ramenaient du centre. C'est ainsi qu'un jour, en traversant le pays des Somalis, nous entendîmes parler du fameux trésor d'In-Abbala, pays situé dans la région des sources du Nil Bleu.

« Les indigènes prétendaient que, deux siècles auparavant, une caravane venant du sud, et qui portait à Ankoher le tribut annuel dû au roi des rois, s'était perdue dans les sables si complètement que, malgré les efforts faits pour la retrouver, on n'en avait jamais perçu la moindre trace.

« Et il y avait, paraît-il, plus de cent chameaux chargés de poudre d'or et de diamants.

« Tu juges, mon garçon, si une pareille histoire nous fit dresser l'oreille, aux camarades et à moi ;

aussi n'eûmes-nous pas besoin de nous consulter longtemps pour décider de nous mettre en chasse. Quoique le territoire d'In-Abbala fût étroitement surveillé pour empêcher que ces introuvables richesses devinssent la proie d'aventuriers et que le négus eût donné l'ordre de mettre à mort tout étranger qui franchirait les limites de l'Etat, nous réussîmes cependant à nous glisser sur le territoire interdit.

« Six mois durant, nous cherchâmes, six mois de misère atroce, ayant à nous défendre contre les habitants, contre les fauves, contre la soif et la faim ; aussi, exténués, découragés, étions-nous prêts à abandonner l'entreprise, lorsque le hasard nous servit à souhait : oui, en forant un trou dans le lit d'un oued desséché avec l'espoir d'en faire jaillir un filet d'eau, nous ramenâmes une pincée d'or et deux ou trois petits brillants.

« Nous avons trouvé l'endroit où gisaient les richesses fabuleuses, mais, hélas ! elles devenaient pour nous le supplice de Tantale, car, par suite de perturbations géologiques, elle se trouvaient si profondément enfouies dans le sol que, pour les extraire, il était indispensable de se livrer à un travail énorme que, seules, des machines perfectionnées pourraient fournir.

« Que faire ? Nous résolûmes d'user de patience et de consacrer à la conquête de cette colossale fortune autant de temps qu'il en faudrait, car nous étions bien décidés à n'agir que par nos propres moyens.

« Nous mettre entre les mains de gens d'affaires, c'eût été nous résigner par avance à être dépouillés ; un plan très soigné fut dressé par l'un de nous, autrefois sous-officier dans le génie, et nous quittâmes le pays pour rentrer en Europe où, sans tarder, nous nous mîmes au travail chacun de notre côté.

« Il avait été convenu avant notre séparation que le gain de chacun serait à la fin de l'année mis en commun et déposé dans une banque jusqu'au jour où la somme ainsi réunie formerait un total de deux cent mille francs ; c'était la somme jugée nécessaire pour nous permettre d'atteindre le but que nous visions.

« Et voilà vingt-deux ans de cela ! L'un de nous a perdu patience, au bout d'une couple d'années ; mais, ne versant plus dans la caisse commune, il a néanmoins émis la prétention de participer aux bénéfices, et même, depuis quelque temps, il ne visait à rien moins qu'à s'approprier la totalité de l'affaire, après entente avec une bande d'audacieux filous.

« Mais ne pouvant rien faire sans le plan que nous avions dressé, il a cherché par tous les moyens possibles à s'en emparer ; c'est ainsi que tout dernièrement il a tenté d'assassiner ton père et de m'assassiner moi-même.

« Celui-là, ce traître, c'est Amilcar Fabiani.

Jean Cassabère avait écouté, sans l'interrompre, Ruschmacker. Quand celui-ci eut fini, il demanda :

— En admettant que vous réussissiez à réunir cette somme, comment espérez-vous parvenir à enfreindre la défense du négus ?

L'Allemand eut un geste vague, puis il murmura :

— Quand on a de l'argent, il vous est possible de faire bien des choses. Nous achèterons les soldats chargés de la garde des frontières, nous achèterons les fonctionnaires.

Jean fit une moue significative et dit ironiquement :

— Avec deux cent mille francs, on n'a pas de quoi acheter grand nombre de consciences, surtout maintenant que la civilisation a initié les plus sauvages aux bienfaits du pot-de-vin.

Ces paroles avaient rembruni le visage de Ruschmacker.

— Moi, déclara le jeune homme, j'userais d'un autre moyen, moins hasardeux : je m'adresserais directement à l'empereur et traiterais avec lui, sur la base d'un abandon à sa cassette de cinquante pour cent de toute somme retrouvée par nous.

— Cinquante pour cent ! s'exclama Ruschmacker, mais, mon pauvre garçon, tu es fou !

« Songé qu'il y a peut-être quarante, peut-être cent millions !

— Raison de plus pour qu'on ait chance de voir acceptée cette combinaison... Songez donc à l'avantage de pouvoir monter son affaire en toute sécurité, sous la protection du négus !

« C'est-à-dire que, dans ces conditions-là, ce serait un placement de père de famille ! car la réalisation en serait très rapide, tandis qu'autrement il ne faut pas oublier qu'il s'agit de risquer sa peau, chaque jour, sans être assuré de n'être pas dépouillé, emprisonné, exécuté, à la minute où l'on aura réussi.

Cette argumentation paraissait avoir impressionné vivement ce brave Ruschmacker.

— Bon, fit-il, admettons qu'en principe on s'arrête à cette combinaison ; crois-tu qu'il soit possible d'arriver jusqu'à Ménélick, sans passer sous les fourches caudines de tous ceux qui l'entourent ? Et alors ce sera parmi ceux-là à qui nous arrachera le plus gros morceau, si bien que lorsque nous obtiendrons enfin audience de Sa Majesté éthiopienne, nous n'aurons plus rien à lui offrir.

L'ancien manager n'avait pas tort et, avant de s'engager, il s'agissait d'avoir de la prudence et de bien peser les conséquences des moindres actes.

La réplique de Ruschmacker eut le don de faire réfléchir le jeune homme, qui demeura silencieux pendant quelques instants.

— J'ai trouvé, déclara-t-il tout à coup ; oui, si nous sommes d'accord pour passer une convention avec l'empereur, j'ai trouvé un moyen de nous mettre en rapports avec lui, sans avoir recours à aucun intermédiaire.

— Ah ! par exemple ! s'exclama Ruschmacker, je voudrais bien savoir comment tu serais plus malin que tous ceux qui, en Europe, ont tenté de parvenir jusqu'au roi des rois.

— Il ne faut pas oublier, monsieur Ruschmacker, fit observer Jean, sentencieusement, qu'on dit : malin comme un singe ; or, qu'est-ce que je suis présentement ?

« Un singe, rien de plus, mais un singe devant lequel l'empereur Ménélik ouvre toutes grandes les frontières de son Etat ; un singe qui, pourvu que ce bon James Forestier lui en fournisse l'occasion, n'aura pas grand'peine à se procurer une entrevue avec l'empereur.

« Vous avez pu juger, par ce qui s'est passé hier, comment une pirouette et un saut périlleux faits à

propos peuvent dispenser de toutes les formalités protocolaires.

Au fur et à mesure que parlait Jean, la face de son interlocuteur s'éclairait ; enfin il demanda, incrédule :

— Mais pour cela tu consentirais à jouer encore le rôle de Master Bob ?

— Evidemment, puisque c'est le seul moyen de mettre la main sur ces fameux trésors d'In-Abbala.

« En admettant qu'ils existent.

— Ils existent ! affirma l'ancien manager d'une voix vibrante, ils existent, j'en donnerais ma tête à couper.

— Je suis donc fondé à me considérer comme possédant à bref délai une fortune considérable, interrogea le jeune homme.

— Certes...

— Dans ces conditions, monsieur Ruschmacker, déclara Jean, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Le visage de l'Allemand exprima une profonde stupeur.

— Comment ! tu aimes Mina ? s'exclama le manager.

— Et elle m'aime ! Je ne veux pas chercher à savoir pour quelles raisons elle avait accepté de mettre sa main dans celle de ce misérable Panitowitch. Mais je suis certain qu'elle devait être très malheureuse, car son affection pour moi était sincère et elle n'a pu la sacrifier qu'à votre intérêt...

« Sans doute avez-vous été assez habile pour jouer de son amour filial en lui faisant croire que votre salut dépendait de ce mariage.

L'autre détourna la tête sous le regard inquisiteur du jeune homme et, pour changer de conversation, gronda :

— Ah ! Panitowitch ! en voilà un qui va me payer son vol et son assassinat. Avant de le dénoncer, je veux qu'il passe par mes mains.

Comme il esquissait un mouvement pour se lever, une fois encore le clown l'obligea à se rasseoir.

— Un moment, dit-il, ne nous emballons pas et examinons un peu ce qu'il convient de faire. N'ou-

blions pas, en effet, ce que nous venons de décider. Il s'agit de ne pas nous amuser à nous mettre nous-mêmes des bâtons dans nos propres roues.

« Pani, c'est évident, est un des complices de Fabiani ; c'est pour le compte de celui-ci qu'il a agi et certainement son but était moins de vous voler les cinquante mille francs de sir Forrester que de s'approprier le plan qu'il savait vous avoir été envoyé par mon père.

— Et ensuite, explique-toi ? Où veux-tu en venir ?

— A ceci, c'est qu'il faut nous éviter de donner l'éveil à Fabiani et que si vous faites arrêter son complice, il se dira certainement que vous avez des soupçons. Partant, il sera moins aisé à surprendre et, surtout, nous devrons craindre qu'il n'arrive à découvrir qui se cache sous la peau de Master Bob.

— Comprends pas très bien, articula Ruschmacker, qui avait l'entendement un peu dur.

— Simple cependant : pour vous jusqu'à présent, comme pour tout le monde et pour la justice, c'est ce clown Piwit qui vous a dépouillé, après avoir tenté de vous assassiner. Or, si vous établissez que c'est Panitowitch le voleur et l'assassin, Fabiani se demandera, comme la justice d'ailleurs et tout le monde, pour quelle raison Piwit a pris la fuite, s'accusant ainsi d'un crime qu'il n'a pas commis, et ce Fabiani, qui ne doit pas manquer de perspicacité, trouvera peut-être, à force de chercher, la véritable raison de cette fuite.

— Ton avis alors ?

— Serait de replacer le portefeuille là où je l'ai trouvé, de remettre toutes choses en l'état, de façon que notre Pani ne puisse se douter de rien.

— Abandonner mon argent quand un miracle me le fait retrouver ! s'exclama Ruschmacker, ça, jamais ! Je veux bien consentir à me taire, mais je garde mes cinquante mille francs.

A la façon dont venaient d'être prononcés ces mots, Jean comprit que la volonté de son interlocuteur était irréductible.

— Fâcheux, articula-t-il.

Puis, au bout d'un moment de réflexion :

— En ce cas, déclara-t-il, je ne vois qu'un moyen :

c'est de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes, d'avoir avec le Pani une explication dans laquelle, après l'avoir convaincu de son infamie, vous le menacerez de le livrer à la justice, à moins qu'il ne vous aide à mettre la main sur son complice et, une fois en possession de celui-ci, s'en défaire.

Il ajouta durement :

— Le misérable qui a osé porter la main sur mon père, sur maman... et sur vous-même, ne mérite aucune pitié et doit être abattu comme une bête mal-faisante. Est-ce votre avis ?

Un sourire cruel plissa la face bestiale de Ruschmacker, qui répondit en serrant ses poings de significative façon :

— Voilà qui me va, déclara-t-il, et j'estime que le plus tôt sera le mieux.

— Je le pense aussi. J'estime également que je ne serais pas de trop dans cette petite conversation.

— Peut-être, quoique à moi seul j'en puisse venir aisément à bout, déclara Ruschmacker qui avait l'orgueil de sa force.

— Bien sûr, quoiqu'il ne soit pas manchot non plus, répondit Jean ; mais si au cours de l'entretien quelque difficulté se présentait, ma présence pourrait peut-être les aplanir.

— Soit. Mais alors, c'est la nuit qu'il faut que cet entretien ait lieu, pour qu'il te soit possible de quitter ta cage.

— Bien sûr, et dans un endroit où il nous soit permis d'agir comme l'exigeront les circonstances.

— J'ai notre affaire ; au cours de mes promenades de convalescence, j'ai découvert dans les environs une manière de cabaret, situé dans un petit bois, au bord d'un torrent qui, au besoin, servira, s'il était nécessaire de pousser les choses à l'extrême. J'y vais convoquer notre homme pour demain soir, et nous en terminerons de suite.

CHAPITRE X

ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES

La posada de la « Santa Virgen » correspondait exactement à la description que Ruschmacker en avait faite à Jean. D'aspect misérable, elle s'élevait au centre d'une clairière, dans un bois assez touffu qui s'étendait à peu de distance de Villaverde.

Cette posada, en dépit de son éloignement et de son peu de confortable, était assez fréquentée les jours de fête, par les gens de la ville désireux de faire un repas dans un site pittoresque et sauvage.

L'une des faces de l'établissement, en effet, surplombait le lit d'un torrent qui roulait, en hurlant, dans le fond d'un ravin, dominé par la terrasse de la posada. Sur cette terrasse, des tables, des chaises étaient placées, permettant aux consommateurs de humer des boissons glacées, sous l'écume des eaux rugissantes et dans la contemplation d'un féérique mais horrifique spectacle.

Les jours de semaine, il était rare que le tenancier de la posada vit âme qui vive, à l'exception de quelque muletier désireux de combiner avec un camarade un coup fructueux de contrebande. Aussi l'ancien manager était-il certain, ou à peu près, de n'être pas dérangé dans la conversation qu'il désirait avoir avec Panitowitch, en désignant à celui-ci, comme lieu de rendez-vous, la posada de la « Santa Virgen ».

Nous devons dire que l'ancien « Auguste » avait été assez désagréablement impressionné quand il était arrivé à la posada : la solitude du lieu, le soir qui tombait, l'aspect peu engageant de l'établissement, le laconisme du billet reçu le tantôt, tout cela contribuait à ne pas le mettre à son aise.

Et, pour un peu, il eût fait demi-tour.

Mais c'était au fond un homme assez résolu, qui,

une fois engagé dans une aventure, n'avait pas coutume de reculer et puis, quelque laconique qu'il fût, le mot qu'il avait, dans le courant de la journée, trouvé déposé sur le pied de sa couchette, l'avait intrigué, pour ne pas dire inquiété.

« Il est indispensable et urgent, était-il écrit, que nous nous voyions au sujet de ce qui s'est passé à Montevideo. Rendez-vous ce soir même sur la terrasse de la posada de « Santa Virgen ».

Et c'était signé de deux initiales : A. F.

« Ce qui s'était passé à Montevideo ! » Pardieu ! de quoi pouvait-il être question, si ce n'était du vol des cinquante mille francs ?

Quant aux deux initiales, elles n'avaient pour lui aucune signification.

A tout hasard, il s'était muni d'un revolver et d'un fort couteau à cran : savait-on ce qui pouvait sortir de cet entretien ?

Il se trouvait là depuis environ un quart d'heure, trouvant que son mystérieux correspondant tardait bien à arriver, quand un bruit de pas ébranlant le plancher de la terrasse le fit se retourner.

Son étonnement fut grand en reconnaissant, à la lueur du falot qui pendait de la toiture, Ruschmacker.

Il crut, bien entendu, à une rencontre fortuite et s'avança vers lui, un peu ému cependant, la main tendue.

— Vous aussi, patron, plaisanta-t-il, vous venez prendre le frais ici ! L'endroit est beau !

— Splendide, fit Ruschmacker en venant sans façon s'asseoir à la table que venait de quitter son ancien pensionnaire.

Celui-ci plissa les sourcils et murmura :

— Excusez, patron, mais j'attends quelqu'un ; autrement, ce m'eût été un vrai plaisir de boire en votre compagnie.

Cependant, le cabaretier était accouru avec empressement, s'inquiétant de la consommation que désirait le nouveau client.

— De l'eau, commanda Ruschmacker, rien que de l'eau, bien fraîche, et deux verres !

Il ajouta en manière d'explication :

— J'attends quelqu'un...

Un peu interloqué, Pani regardait son vis-à-vis, se demandant comment il allait lui être possible de se débarrasser de ce gêneur.

Mais l'autre, fort à son aise, paraissait ne pas s'apercevoir de la singulière expression de physiologie de son vis-à-vis ; il avait pris dans sa poche un cigare qu'il allumait méticuleusement, évitant ainsi de répondre aux observations que lui adressait Pani.

Quand le patron apporta enfin sur un plateau l'eau demandée et deux verres, Ruschmacker lui jeta un dourou, disant d'un ton impératif :

— Ayant à causer avec ce señor, je ne veux pas être dérangé. Avis à toi !

L'autre, impressionné, s'inclina et sortit.

Pani commençait à se méfier : il tenta une fois encore de balbutier :

— Mais j'attends quelqu'un.

— A. F., n'est-ce pas ? interrogea narquoisement Ruschmacker. Eh bien ! mon garçon, ne t'émeus pas. A. F. ne viendra pas, car c'est moi qui t'ai écrit.

Pani s'était dressé, ou du moins avait fait mine de se dresser, car la vue du revolver que l'autre lui braquait dessus l'immobilisa pendant une seconde, mais presque aussitôt il se ressaisit et vivement plongeait la main dans la poche où il avait par précaution mis son bulldog.

Une exclamation sourde lui échappa : sa poche était vide, vide aussi celle où se trouvait son couteau.

En même temps, faisant écho à son exclamation, un ricanement moqueur retentit hors de la terrasse, dans le ravin même, et presque aussitôt, une tête d'homme émergea de l'ombre.

C'était la tête de Piwit : d'une main, le clown se tenait à la balustrade de bois qui courait autour de la terrasse, de l'autre, il brandissait victorieusement le revolver et le couteau, qu'avec une prestigieuse habileté il avait trouvé moyen de subtiliser à Panitowitch.

Hors de lui, celui-ci dressait déjà le poing pour

repousser dans le vide le clown, quand, sous son nez, s'allongea soudain le canon du revolver de Ruschmacker.

— Pas de bêtises, mon garçon ! articula nettement le manager ; nous avons à causer tous les trois et rien ne nous empêchera d'avoir ensemble le petit entretien que nous devons avoir ; le mieux est donc que tu te prêtes de bonne grâce à ce que tu ne peux empêcher.

L'ancien « Auguste » était retombé, écrasé, sur son siège, roulant autour de lui des regards de bête fauve prise au piège et qui cherche une issue par laquelle s'échapper ; enfin, d'une voix sourde, il demanda :

— Qu'est-ce que vous me voulez ? A quoi tend cette espèce de traquenard dans lequel vous m'avez attiré ?

— Tu vas le savoir, répondit tranquillement Ruschmacker, qui avait attendu que Piwit eût pris place de l'autre côté de Panitowitch.

Il se pencha vers celui-ci, tenant toujours le doigt sur la gâchette de l'arme dont le canon s'allongeait vers le misérable.

— Ecoute, lui signifia-t-il d'une voix très calme, mais qui reflétait une volonté nettement arrêtée, tu tiens ta peau entre tes mains : si tu mens, si seulement tu fais mine de nous cacher la vérité, tu roules, une balle dans le crâne, au fond du ravin, dont les eaux t'emporteront au diable, et ni vu ni connu.

— Un assassinat ! grommela l'autre.

— La loi de Lynch, riposta Ruschmacker.

— Je n'ai jamais assassiné personne, fit Pani.

— Et moi ? s'exclama Ruschmacker, moi je ne compte pas !

Brusquement, emporté par la colère, oubliant ce qui avait été convenu avec le clown, Ruschmacker, abandonnant son revolver, lança en avant ses deux mains qui se nouèrent, tenailles formidables, autour du cou de Pani dont, instantanément, la face se violaça.

Piwit, heureusement, intervint et détacha l'étreinte des doigts, tandis que l'ancien manager grondait :

— Ah ! tu n'as jamais assassiné personne ! Eh bien ! et moi, gredin ! dis-moi, je ne compte pas,

moi que, lâchement, traîtreusement, tu as tenté d'égorger pour me mieux voler ?

La bouche de Pani s'ouvrit démesurément dans un cri de protestation affolée :

— Moi ! moi ! j'ai tenté de... Non ! non, ce n'est pas vrai. Vous entendez ! ce n'est pas vrai !

— Tu oses nier que ce soit toi qui aies volé le portefeuille ? interrogea Piwit en intervenant. Oserais-tu nier aussi que ce soit toi qui aies caché les cinquante mille francs dans le parc de Villaverde, au pied d'un bananier, il y a de cela juste huit jours, dis ? Oserais-tu le nier ?

Et il ajouta :

— Quelqu'un t'a vu, t'a suivi et, après toi, a déterré le portefeuille.

— Quelqu'un ! s'écria Pani, payant d'audace, qui cela ? Montre-le donc, celui-là !

— Moi.

— Toi ! qui étais en fuite ? La bonne plaisanterie ! Alors, si c'est moi le coupable, pourquoi est-ce toi qui te sauves et qui te caches ?

Cette question, Piwit l'avait annoncée par avance à Ruschmacker comme étant dans la logique de la situation.

Hardiment, il répondit :

— Je me suis caché tant qu'il ne m'a pas été possible de prouver mon innocence ; du moment que je puis venir dire à la justice : le coupable, c'est lui ! je ne me cache plus.

— Et la preuve que c'est moi ? interrogea l'autre, qui peu à peu reprenait son aplomb, oui, la preuve que tu n'as pas caché le portefeuille pour faire semblant de le retrouver et m'accuser ensuite d'être le coupable ?

— La preuve ? répéta Ruschmacker, c'est qu'il m'a rapporté le portefeuille avec les cinquante mille francs, ce qu'il n'aurait pas eu besoin de faire, s'il ne s'était agi pour lui que de jouer la comédie.

« Eût-ce été la peine de me voler cet argent pour me le restituer ensuite ?

La discussion eût pu se prolonger longtemps ainsi, si Piwit, brusquant les choses, n'eût appuyé sur la

tempe de Panitowitch le canon de son revolver, en déclarant :

— Peu importe d'ailleurs ! L'essentiel est que nous soyons persuadés, le patron et moi, de ta culpabilité et que nous soyons résolus à te faire sauter la tête, si immédiatement tu n'avoues être l'auteur du vol et du meurtre dont M. Ruschmacker a été la victime à Montevideo.

Et comme les deux hommes paraissaient prêts à mettre cette menace à exécution, Pani, tout à coup, glissa sur le plancher et, à genoux, balbutia :

— Eh bien ! oui, c'est vrai, j'ai volé le portefeuille, mais pour ce qui est de vous avoir touché, patron, ça, jamais ! non, jamais !

De nouveau, Ruschmacker l'avait saisi à la gorge, rugissant :

— Gredin ! lâche ! Assassin ! Tu mens !

— Sur ma vie ! gémit l'autre qui étouffait.

— Alors, vous étiez deux ! articula Piwit, et c'est ton complice qui a frappé ?

— J'étais seul, je vous jure que j'étais seul, supplia Panitowitch, et nul n'a touché le patron !

— Seul, gronda Ruschmacker, et Fabiani ? ce Fabiani d'enfer, pour le compte duquel tu as agi, le comptes-tu donc pour rien ? Car tu ne nieras pas être la créature de cet exécrationnable Italien ! Dis ! tu ne le nieras pas, j'espère ?

L'ancien « Auguste » attachait sur son interlocuteur des regards ahuris.

— Fabiani ? balbutia-t-il. Je ne connais pas, je vous jure que je ne connais pas, je vous le jure !

— Pourquoi ce vol ? alors rugit Ruschmacker, menaçant ; qui t'avait prévenu de ce que contenait le portefeuille.

— Personne, patron, répliqua Pani, terrorisé par les deux revolvers braqués sur sa poitrine. C'est moi qui avais vu l'Anglais vous verser l'argent, et ensuite, quand vous l'avez caché sous votre matelas, je vous ai vu aussi.

— Eh ! dit Ruschmacker, qu'est-ce qui te parle de l'argent ? Il n'y avait pas que de l'argent dans le portefeuille. Qu'est-ce qui t'a dit ?...

Mais le manager s'interrompit brusquement, la

parole coupée par un coup de coude que Piwit venait de lui envoyer dans les côtes.

— Qu'est-ce qui m'a dit... quoi ? interrogea Pani, l'air plus ahuri que jamais.

— C'est bon, articula le clown en poursuivant l'interrogatoire commencé par Ruschmacker. Ne nous occupons que de l'argent, — tu l'as volé, c'est certain, puisque tu l'avoues. — Mais tu nies avoir frappé le patron, et tu mens, tu sais bien que tu mens !

— Sur mon âme, je vous affirme à tous les deux...

— Misérable ! gronda Ruschmacker en faisant mine de s'élancer.

Mais, le retenant vigoureusement à sa place, Piwit demanda :

— A quel moment as-tu volé le portefeuille ?

— Entre minuit et deux heures du matin, pendant qu'on dormait, avant de prendre le train qui nous a emmenés de Montevideo.

Ruschmacker et Piwit se regardèrent avec stupeur :

— A Montevideo ! répéta le clown ; comment t'y es-tu pris ? Raconte et n'omets rien. Sinon...

— Eh bien ! voici : j'ai attendu que toute la troupe eût gagné ses couchettes, puis je me suis glissé hors des écuries où je m'étais caché et je me suis approché de la voiture du patron. M^{lle} Mina n'avait pas encore éteint sa lampe et il y avait de la lumière dans la chambre du patron : je me suis hissé sur l'une des roues et j'ai regardé à l'intérieur, j'ai vu le patron qui dormait, assis devant la table, la tête écrasée sur les bras. J'ai compris qu'il était gris, à voir les bouteilles d'eau-de-vie en déroute sur la table.

« Avec un petit outil dont je m'étais muni, je n'ai pas eu grand-peine à faire tourner dans la serrure la clé qui se trouvait en dedans et je me suis glissé dans la chambre, le patron ronflait à poings fermés ; en outre, il tournait le dos à sa couchette, circonstance qui me permit de ramper jusque-là sans risquer d'être vu. En un temps et trois mouvements, je soulevai le matelas, y pris le portefeuille que j'y avais vu cacher et réussis à me retirer sans que le patron eût fait le plus petit mouvement. Voilà.

Les deux hommes avaient écouté ce récit, immobiles comme des statues, sans prononcer une syllabe, mais leurs regards reflétaient un visible étonnement. Pani paraissait dire la vérité, et cependant...

Ruschmacker demanda :

— Quelle heure était-il quand tu es sorti de ma chambre ?

— Je ne saurais vous le dire exactement, mais il est un point sur lequel il m'est possible de vous fixer. Aussitôt le coup fait, j'avais le cœur tellement chaviré que je suis allé boire un verre dans un bar où j'avais coutume de me rendre chaque soir, depuis que nous étions à Montevideo, et qui est tenu par un ancien acrobate, Pablo Cristobal. Or, comme je traversais la grande place du gouvernement, la demie d'une heure sonnait à la cathédrale.

— C'est toi qui le dis, observa Ruschmacker.

— Cristobal pourrait vous le confirmer, car, en me voyant asseoir devant son comptoir, il témoigna son étonnement de ce que j'arrivais si tard.

L'assurance avec laquelle venait d'être faite cette réponse parut impressionner vivement le clown et son compagnon ; tous deux en même temps se rappelaient la déclaration du juge d'instruction, établissant que les aiguilles de la montre de Ruschmacker marquaient l'heure à laquelle avait eu lieu l'attentat.

— Dans le train, interrogea Piwit, avec qui te trouvais-tu ?

— Dans le même compartiment que Swit et que Beppino, avec lesquels j'ai causé une partie de la nuit ; pour rien au monde, je n'aurais voulu m'endormir, par crainte de faire tomber le portefeuille que j'avais caché dans ma poitrine, à même ma peau.

De nouveau, Ruschmacker et Piwit se regardèrent. C'était là encore un alibi de valeur, vu qu'il était des plus aisés à contrôler. Mais alors, la perplexité des deux hommes augmentait : si Pani n'était pas l'auteur du meurtre, qui ce pouvait-il être ?

Et, tout à coup, Piwit eut un éclair : le vol et le meurtre avaient eu chacun leur auteur bien distinct : le voleur, c'était Panitowitch qui, alléché par les cinquante mille francs, avait voulu se les approprier !

Le meurtrier, c'était Amilcar Fabiani résolu à s'emparer coûte que coûte du fameux plan d'In-Abbala, pour la possession duquel Antoine Cassabère avait déjà failli perdre la vie.

Si on tenait pour sincères les déclarations de Pani, — et il n'y avait pas lieu, semblait-il, de les mettre en doute, — il fallait croire que la tentative criminelle de Fabiani avait suivi le vol commis par Pani, vol qui avait rendu inutile le coup de main de l'Italien.

Cela paraissait conforme à la stricte logique.

Maintenant, était-ce Fabiani lui-même qui avait agi, ou un complice du coquin ? comme pour Cassabère ? C'était là un point qui, pour l'instant, n'avait pas une importance considérable.

Le principal, c'était que les deux compagnons, ayant réussi à débrouiller un peu cette affaire, pussent en tirer un enseignement précieux. Amilcar Fabiani, fixé maintenant sur le possesseur du précieux plan, s'attacherait aux pas de Ruschmacker et n'aurait cesse qu'il lui eût arraché cette feuille de papier qui représentait des millions !

Mis sur leurs gardes, les deux hommes aviseraient.

Le côté périlleux et difficile de l'aventure était qu'ils ignoraient sous quel travestissement se cachait le misérable ; cela rendait la surveillance, pour ainsi dire, de tous les instants, les contraignant à se méfier de tous.

Piwit se pencha à l'oreille de Ruschmacker et lui dit à voix basse quelques mots que Pani tenta vainement de surprendre ; après quoi, le clown prononça :

— Tu vas écrire que tu te reconnais coupable du vol du portefeuille dérobé à M. Ruschmacker.

— Moi, vous voulez...

Les deux revolvers allongèrent vers le misérable deux canons brunis.

Dompté, l'ancien « Auguste » obéît.

Alors, quand il eut relu soigneusement le papier, le clown déclara :

— Ecoute bien et retiens : M. Ruschmacker s'engage à ne rien dire de ce vol, à te conserver auprès de lui comme s'il ne savait rien. Mais à une condition : c'est que, de ton côté, tu gardes bouche close sur cette aventure et que nul ne puisse apprendre que

M. Ruschmacker a remis la main sur ses cinquante mille francs.

Pani parut surpris et balbutia :

— Mais alors, tu continueras à passer pour le voleur.

— Ne t'inquiète pas de moi, riposta le clown. Il est peu probable qu'on me mette la main dessus, là où je me cache. Mais, au cas où cela arriverait, j'aurais toujours la ressource de produire ta déclaration.

L'autre fit la grimace.

— Donc, conclut Piwit, voilà qui est entendu ; pas un mot à qui que ce soit ni du portefeuille, ni de moi, que, bien entendu, tu n'as pas vu.

« Ton silence est la seule garantie de ta liberté.

« Maintenant que te voici d'accord avec nous, file et retourne à la Villaverde, comme si de rien n'était.

L'autre s'était levé, les poumons dilatés par un soupir de soulagement et déjà il avait fait quelques pas, quand Piwit, le rappelant, lui déclara, les yeux dans les yeux :

— Et tu sais, inutile de chercher à ravoier le petit papier que tu viens de signer ; il sera dès ce soir en lieu sûr et toute tentative pour mettre la main dessus serait ta perte.

« A bon entendeur, salut.

Et d'un geste, il le congédia :

Quand ils furent seuls, Ruschmacker demanda :

— N'es-tu pas fou, le laisser en liberté ?

— C'est indispensable à la réussite de notre plan : le dénoncer, c'était révéler à Fabiani que vous aviez réussi à jeter quelque clarté sur le drame dans lequel vous avez failli laisser votre vie ; jusqu'à présent, il peut supposer que vous ignorez la vérité et que vous soupçonnez le voleur du portefeuille d'avoir frappé pour s'emparer des cinquante mille francs.

« Si, au contraire, il vous sait au courant de la vérité, c'est-à-dire admis à établir que votre voleur et votre meurtrier sont deux individus bien distincts, il sera beaucoup plus circonspect pour agir, d'autant plus que ce vol le dérouta et que, plus que vous peut-être, il souhaite que la police mette la main sur le voleur des cinquante mille francs qui est en même temps celui du précieux papier.

« Le jour où il vous saura en possession de votre portefeuille, il n'aura de cesse de vous l'avoir repris et alors je ne donnerais pas deux sous de votre peau.

« Avez-vous compris ?

— Il faudrait être le dernier des imbéciles, grommela l'ancien manager, mais ce qui m'enrage, c'est d'être contraint de laisser impuni ce misérable Panitowitch !

— Puisque votre sécurité et votre fortune sont à ce prix, répliqua Piwit, vous pouvez bien avoir un peu de patience.

« Et puis, pour vous inciter à la magnanimité, dites-vous que si vous étiez à ma place, vous trouveriez la situation plus pénible encore, car enfin, vous, vous avez le beau rôle, vous êtes la victime et vous jouissez de votre liberté. Moi, au contraire, je suis déshonoré, comme voleur, comme assassin, et je suis contraint de me cacher dans la plus épouvantable des cachettes, loin de celle que j'aime, avec l'idée qu'elle me croit coupable et me méprise.

Interdit, Ruschmacker se taisait, ne sachant guère quel genre de consolation offrir au pauvre garçon.

Tout ce qu'il put dire fut ceci :

— Mais aussi, une fois réunis, combien vous serez heureux tous deux !

Deux jours après ces événements, sir James Forester annonçait à Ruschmacker que la date du départ était fixée à la semaine suivante ; les places du savant avaient été retenues sur le paquebot des Chargeurs Réunis *La Plata* qui devait le faire correspondre avec le service des Indes des « Messageries Maritimes » qui conduirait la mission à Obock ; de là, par caravane, elle gagnerait le territoire abyssin.

Ainsi qu'il était convenu, le savant emmenait, outre Ruschmacker, sa fille et Panitowitch, plus M. Adolphe Krieg.

Ah ! en voilà un qui était tenace !

Conformément à l'engagement pris, un peu à la légère, par le directeur du *New-York Times*, le Suédois était venu, le soir même de la conférence, réclamer, comme un dû, l'hospitalité sollicitée par lui, et il en usait largement.

Non seulement, il agissait à la Villaverde comme en pays conquis, allant et venant à travers l'habitation et le parc, avec une désinvolture pleine d'indiscrétion, mais encore il avait exigé de prendre part aux études et aux expériences de sir James.

Pour employer une expression consacrée, il en voulait pour son argent.

Assurément, il n'avait, ainsi qu'il le disait avec bonhomie, aucune prétention à la science, mais il se montrait exigeant en raison de l'importance de la somme qu'il avait apportée.

Pendant qu'assis à une table, d'un côté de la cage, l'Anglais noircissait de ses notes de nombreuses feuilles de papier, le Suédois, installé de l'autre côté, armé d'appareils photographiques, prenait clichés sur clichés.

A peine le gorille montrait-il le bout d'une patte ou l'extrémité de son museau, que plusieurs déclics se faisaient entendre : c'était M. Krieg qui jouait du kodack.

Aussi, Piwit, par crainte d'une imprudence d'attitude susceptible de dévoiler le pot aux roses, en était-il réduit à demeurer tapi dans son home étroit, sans exercice, sans air, sans lumière.

A se prolonger ainsi, la situation menaçait de devenir intenable, et le malheureux clown voyait avec terreur s'approcher le moment où il lui faudrait sortir coûte que coûte de sa peau de Nessus, dût-il en résulter les pires catastrophes.

C'est que la surveillance incessante du Suédois ne s'exerçait pas seulement le jour ; la nuit aussi, il avait émis la prétention de monter la garde auprès de la cage, afin de pouvoir surprendre, durant son sommeil, les attitudes du singe-homme et de les pouvoir comparer avec celles des représentants authentiques de l'humanité.

Aussi, s'était-il fait dresser une couchette non loin de celle de Ruschmacker, en sorte que l'infortuné n'avait plus même la ressource d'aller, avec la complicité de l'ancien manager, prendre l'air dans le parc au clair de lune. C'était à devenir enragé !

Et Piwit passait des heures entières accroupi dans

un coin de la cage, fixant avec colère ce nouveau gêneur qu'il se prenait à haïr avec toute la violence que met un prisonnier à haïr son geôlier.

Et ce n'était pas seulement de la haine que ressentait le jeune homme, c'était de la répulsion aussi, une répulsion instinctive pour ce visage, non pas blême, mais blanc, d'une blancheur jaunâtre de saindoux, visqueuse, d'huile que, par tous ses pores, la peau semblait distiller goutte à goutte.

Si encore il n'y avait eu chez Piwit que du dégoût, mais le clown en était arrivé à avoir l'obsession des grandes lunettes d'acier, aux verres bleutés, derrière lesquels il devinait les yeux embusqués, aigus, pénétrants comme des pointes d'acier et qui finiraient, un jour ou l'autre, par découvrir tout au fond de lui-même la vérité sur la comédie qui se jouait.

Oh ! ces yeux, comme il eût voulu les voir clairement, nettement !

Il lui semblait que le danger eût été moindre, s'il eût connu leur couleur. Mais, noyés dans la brume des lunettes, ils lui faisaient l'effet d'assassins embusqués derrière un mur pour lui bondir dessus, au moment opportun.

Et pas un moment le Suédois ne les retirait, ces inquiétantes lunettes, ni de jour ni de nuit, pas même pour essuyer la buée que son haleine devait forcément déposer sur les verres.

Voir les yeux du Suédois devenait chez Piwit une idée fixe, cauchemardante, qui eût pu l'entraîner à quelque imprudence, si fort heureusement la nouvelle du départ n'était arrivée juste à point pour jeter dans cette existence trop intime une inévitable et salutaire perturbation.

C'est qu'il ne s'agissait pas de flâner ; bien que sir Forester s'attendît à ce que sonnât enfin l'heure du départ, lorsqu'il s'agit d'une excursion aussi lointaine et aussi aventureuse, on a toujours pendant la dernière semaine des achats à faire, des préparatifs à terminer, des conciliabules à tenir ; aussi, les études furent-elles suspendues et le pseudo Master Bob put-il jouir enfin de quelques loisirs, dont son état physique comme moral avait grand besoin.

Quant à M. Krieg, il était d'une humeur exécration-

comme si la perspective du départ prochain lui eût été particulièrement désagréable.

Il témoignait d'une irascibilité, d'un nervosisme qu'il avait grand-peine à dissimuler et à dominer.

Plus que jamais, il allait et venait, inspectant l'habitation, le parc, paraissant réellement se livrer à quelque perquisition, au point que Piwit finit par croire que c'était là quelque limier de police flairant la piste de l'assassin de Ruschmacker !

— Voyez-vous, dit-il un soir à Ruschmacker, le mouchard est sur mes traces ; assurément, il ne m'a pas encore découvert sous la peau de singe, mais il a sûrement reniflé quelque chose de pas catholique et, avant quelques jours, il m'aura débouché de ma cachette.

« Que faire ?

Assurément, quand il posait la question, Piwit ne songeait pas un instant à la tentative de meurtre dont il était accusé ; la déclaration de Panitowitch l'innocentait haut la main.

Mais il songeait au plan qu'il avait formé et si nettement exposé à Ruschmacker pour arriver à la conquête des fameux millions d'In-Abbala.

Comment pénétrer en Abyssinie et parvenir secrètement et directement jusqu'au négus, si le truc qu'il avait imaginé lui était devenu impossible ?

Et, à la pensée qu'après avoir tant enduré de misères, et morales et physiques, alors que quelques semaines seulement le séparaient de l'instant où ces millions convoités par son père depuis près de vingt ans allaient enfin lui tomber dans la main, à la pensée qu'il pouvait échouer au port, c'était en lui comme un effondrement.

Et que faire ?

Par instants, dans son affolement, la pensée d'un crime le hantait, oui, d'un crime qui le débarrasserait de cet espion du diable et lui rendrait ainsi la liberté de son action.

Et, pendant que le pseudo Master Bob s'affolait dans sa cage, M. Krieg continuait d'errer à travers la Villaverde, se livrant on ne savait à quelle perquisition mystérieuse et troublante.

Un soir, en entrant dans la pièce où Ruschmacker

s'occupait à donner à Master Bob et à son compagnon leur repas du soir, sir James Forester déclara à l'ancien manager que le départ était fixé au lendemain matin, à la première heure.

Piwit ne fut pas maître d'un soupir de soulagement ; encore quelques heures et c'en serait fini de cette incessante surveillance, qui avait toutes les allures d'un espionnage.

Une fois en route, le Suédois, ou du moins le soi-disant tel, n'aurait pas les mêmes commodités pour continuer son joli métier.

Cependant, le savant ajouta :

— Nous ne nous embarquerons pas directement : il me faut aller d'abord donner une conférence, la dernière avant de quitter le sol américain, dans une petite ville du littoral, située à une quinzaine de lieues d'ici. Nous partirons donc en auto avec M. Krieg.

Ruschmacker ne put retenir une exclamation de dépit :

— Lui ! encore lui ! toujours lui !

— Dame, observa flegmatiquement le savant, c'est lui qui a organisé cette conférence et c'est lui qui nous emmène dans son automobile.

Ruschmacker demanda :

— Quel besoin ai-je d'aller avec vous ?

— A cause de Master Bob qui m'est utile pour la conférence ; j'ai peur, à me risquer seul avec lui, qu'il ne m'arrive la même aventure que le fameux jour de la conférence du *New-York Times*.

L'ancien manager fronça les sourcils ; ce face à face l'inquiétait, car il suffisait d'un hasard pour révéler le bluff audacieux dont était dupe sir Forester et, avec lui, le monde savant des deux continents.

— Jamais nous ne pourrions tenir quatre dans la voiture de M. Krieg, affirma-t-il, d'autant plus que je n'estimerai pas prudent d'emmener la bête en liberté.

« Voyez-vous qu'il lui prenne fantaisie, durant la route, de nous fausser compagnie, ou mieux encore de sauter sur le chauffeur ?

Ruschmacker conclut d'un ton convaincu :

— C'est un coup à laisser sa peau.

— Diable, opina l'Anglais, il y a du vrai dans ce que vous dites là.

« Alors ?

— Dame, s'il vous faut absolument aller là-bas, le mieux est que vous partiez avec le Suédois et que, moi, je m'en aille de mon côté, en compagnie de la bête, enfermée dans sa cage que l'on chargera sur un chariot.

— Mais cela va demander un temps norme !

— Je prendrai de l'avance. Il est certain qu'en partant à l'aube, j'ai grande chance d'arriver en même temps que vous, ou avec si peu de retard que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Et c'est ainsi que, le lendemain matin, au lever de l'aurore, Ruschmacker se mettait en route en compagnie de Master Bob sérieusement verrouillé dans sa cage ; trois chevaux vigoureux enlevaient comme une plume la voiture sur laquelle avait été installé le gorille, et il était à supposer que, comme l'avait fait espérer l'ancien manager, il lui serait possible d'être exact au rendez-vous donné par le conférencier.

Une fois arrivé au lieu de la conférence, Piwit et son complice aviseraient ce qu'il convenait de faire pour parer au péril.

Soudain, à peu de distance en avant d'eux, en un endroit où la route suivie par eux en croisait une autre, ils virent un groupe de gens des deux sexes qui paraissaient discuter avec animation, levant au ciel des bras terrifiés.

Arrivés près du rassemblement, Ruschmacker et Piwit se rendirent compte qu'il s'agissait d'un accident et tout de suite un pressentiment saisit le clown.

— Pourvu, murmura-t-il, qu'il ne soit rien arrivé à sir Forester !

— En voilà une idée ! plaisanta Ruschmacker. Pourquoi veux-tu qu'il soit arrivé un accident à l'Anglais ?

— Sait-on jamais ! vous n'ignorez pas que, lorsqu'on a de la guigne, on en a jusqu'au bout.

Ruschmacker haussa furieusement les épaules, bougonnant :

— La peste soit de toi, avec tes idées ridicules !

Néanmoins, désagréablement impressionné par les

suppositions de son compagnon, il sauta à terre et, d'un pas hâtif, suivi du cocher poussé par la curiosité, gagna l'endroit où stationnaient les gens qui barraient la route.

De ses larges épaules, il se fraya un chemin jusqu'au premier rang. Là, il poussa une exclamation sourde et demeura durant quelques secondes immobile et muet, comme hébété ; dans l'auto qui gisait là, au fond du fossé dont se bordait la route, ne venait-il pas à reconnaître la voiture de M. Krieg ?

Et dans quel état : en partie détruite par les flammes, détériorée par l'eau que des paysans continuaient de déverser à grands seaux sur ce qui restait du splendide véhicule.

— Et les voyageurs ? bégaya-t-il, hors de lui, que sont devenus les voyageurs ?

— On les a transportés à l'institut du docteur Grahamm.

Et l'interlocuteur de Ruschmacker étendait le bras vers une colline verdoyante qui s'apercevait sur la droite.

— Grièvement blessés ? interrogea notre homme.

— L'un d'eux surtout, il était quasiment réduit en bouillie. Songez que, sous le choc, il avait le crâne défoncé. Oh ! ma foi, comme s'il avait reçu un coup de hache sur la nuque.

« C'est, paraît-il, le volant qui lui aurait fait ça. L'autre a été protégé par miracle, il avait des brûlures aux mains, mais il n'était qu'évanoui et est même revenu à lui pendant qu'on le transportait ; il a pu faire à pied le reste du chemin.

« Celui-là a les cheveux et la barbe rouges.

Ruschmacker poussa un sourd grognement ; à ce signallement, il venait de reconnaître M. Krieg ; c'était donc sir James qui était blessé et blessé si grièvement qu'il était comme mort.

Les pressentiments de Piwit étaient malheureusement fondés, et c'étaient leurs projets, à tous les deux, qui se trouvaient anéantis !

Quel désastre !

— Comment est-ce arrivé ? interrogea-t-il.

— On ne sait pas trop ; quand on est accouru, on a trouvé la voiture dans le fond du fossé, déjà en

partie brûlée ; l'un des deux voyageurs, le rouge, avait été projeté sur le talus, tandis que l'autre, encore dans la voiture, avait déjà une partie de ses vêtements calcinés.

Sans doute, le réservoir, au cours de la chute, aura sauté et voilà...

Ruschmacker n'avait pas besoin d'en savoir davantage : laissant le cocher de sa voiture continuer de potiner au milieu d'un groupe de badauds, il rejoignit Piwit qui, dans sa cage, était en proie à de compréhensibles angoisses. Au visage de Ruschmacker, il devina que la catastrophe pressentie par lui était arrivée.

— Mort ? interrogea-t-il d'une voix étranglée.

— Ou peu s'en faut, répondit l'autre avec accablement.

Piwit courba la tête, tandis que deux grosses larmes roulaient de ses yeux !

Mais ce ne fut qu'un instant, très court, de défaillance, car presque aussitôt, se ressaisissant :

— Il faut aller aux renseignements ; que nous sachions sans tarder ce que nous avons à craindre, à espérer.

« Ensuite, nous aviserons à ce qu'il convient de faire.

— Quoi faire ? murmura Ruschmacker accablé ; l'Anglais mort, c'est la mission abandonnée et nous de retour de notre beau voyage en Abyssinie.

— Et nous pouvons aussi dire adieu aux millions d'In-Abhala ? C'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? grommela Piwit. Eh bien ! moi, je suis d'un autre avis ; j'estime que, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

« Donc, la première chose à faire, je le répète, est d'aller voir là-bas de quoi il retourne. Ensuite, nous aviserons.

Docile en présence de cette volonté qui galvanisait son abattement, Ruschmacker grimpa sur le siège et mit l'attelage en route, sans s'occuper du conducteur qui continuait de pérorer avec les autres badauds.

Moins d'un quart d'heure plus tard, le véhicule arrivait à l'établissement du docteur Grahamm. Après avoir été autorisé à le faire pénétrer dans une pre-

mière cour dite cour d'honneur, Ruschmacker suivit un infirmier qui, sur ses pressantes instances, consentit à le conduire auprès d'un interne de service.

Pendant ce temps, Piwit, seul dans sa cage, se faisait un mauvais sang de tous les diables : en dépit de l'assurance qu'il avait manifestée en présence de son compagnon, pour tenter de lui remonter un peu le moral, il n'était pas sans concevoir de graves inquiétudes ; car effectivement, sir Forester disparaissant, quel illuminé de la science serait assez fou pour s'en aller, au risque de la vie, s'assurer si les parents de l'homme appartenaient, ou non, à la race simiesque ?

Il faudrait donc chercher un autre moyen. Mais lequel vaudrait celui que les circonstances mettaient à sa disposition ?

Comme il réfléchissait à toutes ces choses, sans voir, hélas ! filtrer le plus mince rayon de lumière dans l'obscurité au milieu de laquelle il se débattait, voilà que des gémissements attirèrent son attention sur une fenêtre ouverte non loin de lui, au rez-de-chaussée de l'habitation.

Sans doute, certainement même, opérait-on là quelque malade. Et voilà que tout à coup une supposition, point invraisemblable, après tout, lui traversa l'esprit : si c'était de sir James ou de M. Krieg dont on s'occupait là ?

La curiosité le poussant, il grimpa jusqu'au sommet de sa cage et là, accroché aux barreaux, il se trouva pouvoir plonger le regard dans l'intérieur de l'appartement.

C'était, ainsi qu'il l'avait supposé, une salle d'opération : sur une table de marbre, un homme était étendu, tout habillé, la tête reposant sur une manière de coussin en marbre également. Quoique endormi, le patient était attaché et sa tête fixée au moyen de bandelettes à l'oreiller sur lequel elle se détachait, épouvantable à voir : le masque, réduit pour ainsi dire à l'état de bouillie, n'offrait plus d'apparence humaine et il fallut à Piwit toute sa présence d'esprit pour retenir le cri d'horreur qui lui montait aux lèvres ; un docteur en tablier blanc s'occupait à laver

le masque informe, tandis que deux autres, assis devant une table, malaxaient dans des mortiers une matière grasse, blanchâtre qui, peu à peu, se colorait au fur et à mesure que l'on y ajoutait une poudre fine, légèrement teintée de rose.

Un quatrième personnage qu'à son air important Piwit devina être le docteur Grahmann, examinait avec attention une série de photographies placées devant lui.

Soudain, se levant, il prit dans un étui une seringue longue et fine, en tous points semblable aux seringues de Pravaz et l'un des aides lui apporta le mortier dans lequel il emplit sa seringue de matière grasse et colorée.

Cela fait, accompagné de ses aides, il s'approcha de la table de marbre et, à la base du nez, enfonça, sans hésiter, l'extrémité de la seringue ; cela fait, lentement il pressa sur le piston, de façon que, pour ainsi dire goutte à goutte, la matière grasse dont était rempli l'instrument s'infiltrât sous la peau.

Celle-ci insensiblement se soulevait, formant de petites boursoffures assez semblables à celles que produit une brûlure.

A trois reprises différentes, le praticien remplit et vida sa seringue. Ensuite, commença une autre besogne ; des deux mains il se mit à pétrir, à modeler la face, ainsi qu'il eût fait d'une motte de glaise, prenant comme modèles les photographies qu'il avait placées devant lui, et, à sa grande stupéfaction, Piwit constatait que la masse informe de chair et de muscles qu'il avait aperçue tout d'abord se transformait, prenait une apparence humaine.

Longtemps, avec une patience admirable, le docteur poursuivit son œuvre ; de temps à autre, un de ses aides s'en allait chercher sur une table une manière de brasero empli de charbons incandescents et auquel se trouvait adapté un minuscule soufflet de forge, qui permettait de concentrer sur la face du patient un intense courant d'air chaud, dans le but, sans doute, de rendre plus malléable l'étrange pâte à modeler.

Après avoir pris l'avis de ses aides, le praticien donna un ordre et l'un des internes s'en fut chercher

dans une pièce voisine une dame éplorée que l'on amena devant la table.

Joignant les mains dans un geste admiratif, elle s'écria :

— C'est lui, c'est lui-même !

Elle se jeta sur les mains du praticien et les baisa comme une folle.

— Alors, je puis conclure ? Vous êtes satisfaite !

— C'est une résurrection !

Silencieusement, il fit un geste ; sur-le-champ fut apporté un autre appareil dans lequel fut enfermée la tête du patient ; puis des sacs de glace concassée furent versés dans des récipients qui entouraient l'appareil ; à cette glace, fut mélangé le contenu de divers flacons et un aide s'attela à une roue qu'il fit tourner sans discontinuer durant un quart d'heure.

Après quoi, l'appareil fut retiré et le praticien, à l'aide d'une petite baguette d'acier, heurta doucement la face qui rendit un petit coup sec.

Alors, se tournant vers ses aides qui l'écoutaient avec une attention respectueuse, le docteur Gramham déclara :

— Vous voyez, messieurs, le miracle opéré par mon procédé frigorifique sur la paraffine ; celle-ci a sur la vaseline, précédemment employée par des confrères, dans des opérations similaires, l'avantage fort appréciable de n'être fusible qu'à une température beaucoup plus élevée que les trente-sept degrés auxquels fond sa rivale. En outre, la poudre de corail que j'y mêle dans certaines proportions n'a pas seulement la propriété de colorer les chairs factices ainsi fabriquées, elle leur donne une force de résistance étonnante contre l'action dissolvante de la chaleur.

Et désignant le patient toujours immobile sur la table d'opération, le savant ajouta d'un ton enjoué :

— Voici donc un homme qui peut à volonté affronter les chaleurs d'une fête officielle ou d'un voyage dans le Midi de la France, sans avoir à redouter que son visage fonde comme beurre en poêle, inconvénient que présentaient les précédents procédés.

« Je ne lui conseillerais certainement pas une saison hivernale au Caire et moins encore un voyage

au Sénégal. Mais, en sachant limiter ses aspirations voyageuses, il en a pour la fin de ses jours.

Cette petite conférence une fois terminée, le docteur sortit de la pièce, laissant à ses aides le soin de ranimer le patient.

Piwit était confondu, il n'en revenait pas du spectacle quasi merveilleux auquel il venait d'assister et il tenait ses regards attachés sur ce masque de cire figé dans l'immobilité de la mort, ne pouvant croire que d'une minute à l'autre il allait reprendre vie.

En ce moment, revenait Ruschmacker ; l'ancien manager paraissait en proie à un accablement profond. Sans dire un mot, il remonta sur le siège de la voiture et mit l'attelage en marche, se taisant prudemment jusqu'à ce que l'on se trouvât à une certaine distance de la maison de santé.

Alors, d'un énergique juron, il rompit le silence :

— Nous voici propres ! gronda-t-il : sir Forester n'a point encore repris connaissance et l'examen de sa blessure fait craindre que, revint-il à la vie, il ne retrouve jamais sa lucidité d'esprit.

A cette déclaration très nette, Piwit répondit par un gémissement.

Puis, comme il y avait en lui une somme d'énergie morale considérable, presque aussitôt il reprit le dessus et déclara :

— Ne jugeons pas des événements et voyons venir...

Puis, soudainement :

— Mais, dites-moi, et le Suédois, au milieu de tout cela, où est-il passé ?

— Après un pansement sommaire, il est reparti pour Buenos-Ayres, et doit revenir demain prendre des nouvelles du blessé.

Entre ses dents, Piwit grommela :

— Comme si ce n'était pas lui qui aurait dû se faire démolir !

CHAPITRE XI

À TRAVERS LE DÉSERT SOMALI

La *Ville-de-Bombay* avait, aux dernières lueurs du jour, quitté le canal de Suez et, depuis une couple d'heures, fendait les eaux de la mer Rouge.

Une chaleur étouffante régnait, qui laissait les passagers inertes sur le pont où, étendus dans des rocking-chairs, ils attendaient avec impatience la fraîcheur que toujours la nuit apportait avec elle.

Dans la cabine spécialement aménagée pour les besoins de la cause et où la cage des singes avait été placée, Ruschmacker passait son temps à geindre contre la température, inquiet de savoir combien de temps Piwit pourrait endurer l'épouvantable supplice auquel depuis trois semaines il était condamné.

La traversée d'Amérique s'était effectuée de façon à peu près normale : le thermomètre n'était jamais monté au-dessus de vingt-deux degrés et en ventilant ferme la cabine durant le jour, en s'immergeant durant la nuit, dans la mer, le brave garçon n'avait pas trop souffert de la comédie à laquelle il s'était astreint.

N'était l'observation incessante de M. Krieg, il aurait assez allégrement pris son mal en patience. Mais, de même qu'à la Villaverde, le marchand de bois prétendait exercer aussi complètement que possible les droits qu'il avait acquis par sa généreuse souscription.

Sans compter que ces droits, maintenant, s'étaient renforcés d'une décision prise par le *New-York Times*, à la suite du terrible accident survenu à sir James Forester.

Celui-ci, ainsi que l'avait pronostiqué l'illustre docteur Graham, s'il n'était pas mort physiquement, l'était tout au moins cérébralement : il s'était donc agi de lui trouver un remplaçant, car, pas un instant,

il ne pouvait être question de rendre l'argent aux souscripteurs et de ne pas bénéficier de la facilité accordée à la mission de sir James Forester par le négus, pour lui permettre de remplir la mission dont l'avait chargé le congrès.

De quels arguments avait pu se servir M. Krieg ? Le directeur du *New-York Times* s'était-il laissé influencer par la liasse de bank-notes que la main du Suédois avait laissé tomber dans la caisse, ou bien avait-il réellement trouvé que le marchand de bois, dont les déductions scientifiques avaient, on s'en souvient, impressionné les auditeurs de la conférence, était qualifié pour remplacer sir Forester ?

Là n'était pas la question ; le plus clair de l'affaire était que, le lendemain même du déplorable accident qui éteignait à jamais le phare de science qu'avait été sir Forester, une édition spéciale du *New-York Times* annonçait aux deux continents que M. Adolphe Krieg avait été choisi pour opérer dans la région d'In-Abbala les recherches anthropologiques que l'infortuné savant était désormais incapable de mener à bien.

Et l'on s'était embarqué, sans perdre un jour, de façon à pouvoir prendre à Marseille la correspondance avec le bateau des Messageries Maritimes.

On juge si ce coup de théâtre avait rempli de joie Piwit et Ruschmacker : le plan du clown allait pouvoir recevoir sa pleine et entière exécution.

Et si le clown n'eût pas eu toujours l'arrière-pensée que le Suédois se livrait sur sa personne à une surveillance singulière, il eût été le plus heureux des hommes.

Mais l'installation à bord du paquebot des Messageries Maritimes n'était point aussi confortable qu'à bord de *La Plata* ; en outre, elle offrait cet inconvénient grave que la cabine de M. Krieg était contiguë à celle de Ruschmacker, avec laquelle elle possédait une porte de communication, si bien que le Suédois pouvait entrer à l'improviste, ce dont il ne se privait pas ; d'ailleurs, cela lui permettait, expliquait-il, de pouvoir plus aisément surprendre l'animal dans ses manifestations les plus spontanées.

L'infortuné clown était donc contraint à tenir con-

tinuellement son rôle, sans un instant de répit, sous peine de demeurer enfoui sous sa couverture, en dépit de la température torride qui embrasait l'atmosphère.

Tant que l'on se trouva dans la Méditerranée, Piwit réussit à dominer son malaise et à résister à la chaleur, en dépit de la fourrure épaisse dans laquelle il était enfermé ; mais quand le navire eut pénétré dans le canal de Suez, les vents chauds du désert devinrent réellement asphyxiants et si Ruschmacker n'eût été là pour remonter le moral du malheureux, celui-ci se trouvait tellement déprimé qu'il était par instants décidé à manger le morceau, pour nous servir d'une expression populaire.

Mais l'autre lui démontrait qu'avant trois jours on aurait atteint Obock, lieu de leur débarquement, et qu'une fois en caravane dans le désert, la vie serait moins pénible ; qu'en outre, chaque jour qui s'écoulait les rapprochait de leur but et que ce serait une lâcheté suprême que d'échouer volontairement, en vue du port.

Et Piwit s'était rendu à ces raisons, d'autant plus aisément que brusquement M. Krieg avait cessé de monter la garde devant la cage des singes. C'était le jour même où l'on avait pénétré dans le canal que le chef de la mission s'était retiré dans sa cabine dont la porte avait été hermétiquement close par lui.

Piwit avait appris par Ruschmacker que le marchand de bois ne s'était même pas montré à l'heure des repas, et qu'il n'était pas davantage monté sur le pont, la nuit une fois tombée, pour y faire sa promenade quotidienne.

Sans doute était-il malade ; mais, au heurt discret de l'ancien manager à la porte de sa cabine, le Suédois avait répondu laconiquement qu'on lui « fichât la paix ».

Vainement, Ruschmacker avait-il tenté de surprendre par le trou de la serrure ce qui se passait dans la cabine voisine, le trou de la serrure avait été aveuglé à l'intérieur. Le Suédois était un homme prudent.

Que pouvait-il faire, ainsi claustré ?

Ruschmacker avait haussé les épaules : que lui importait ?

Ce qu'il voyait de plus clair dans cette attitude nouvelle du Suédois, c'est que sa surveillance, enfin ralentie, allait leur permettre, à Piwit et à lui, de respirer un peu.

Et, pour commencer, il incita vivement son compagnon à rafraîchir par un bain son corps véritablement brûlé par la chaleur torride.

On imagine que le pauvre clown ne se fit pas prier : prestement débarrassé de sa peau de Nessus, il se coula comme une couleuvre par le hublot de la cabine et, suspendu à une corde solidement fixée à la ferrure de sa couchette, il glissa sans bruit le long du flanc du navire ; une fois immergé, il se laissa traîner ainsi qu'une épave, éprouvant une jouissance intense à sentir courir le long de ses membres l'eau tiède dont l'écume le fouettait à la face.

En haut, Ruschmacker, l'oreille collée contre la porte de séparation, faisait le guet, prêt à remonter le baigneur à la première alerte.

Mais le temps s'écoulait et aucun bruit ne se faisait entendre dans la cabine du Suédois ; sans doute, accablé par la chaleur, s'était-il endormi, et Piwit profitait de cette bienheureuse circonstance pour prolonger sa baignade.

Cependant, voilà qu'au milieu de sa quiétude, une pensée le troubla, ou plutôt une vision, oui, la vision des deux yeux ardents, inquisiteurs, brillant à travers les verres fumés des lunettes du marchand de bois.

Combien n'aurait-il pas donné pour voir ces yeux dépouillés de cet écran protecteur derrière lequel ils se tenaient embusqués !

Et une idée lui vint, audacieuse, folle peut-être, mais qui pouvait lui permettre de satisfaire la hantise qui le tenait.

Sans attendre que Ruschmacker le hissât, il sortit de l'eau et, grimpant le long de la corde, s'éleva, en s'aidant des pieds, le long du flanc du navire, jusqu'à ce qu'il eût atteint la hauteur à laquelle étaient percés les hublots des cabines.

Une fois là, imprimant à la corde à laquelle il se tenait suspendu un mouvement de balancier, il réussit à agripper le hublot de la cabine de M. Krieg.

En raison de la chaleur, il était grand ouvert, circonstance sur laquelle comptait le jeune homme pour tenter de surprendre ce qui se passait d'anormal chez le mystérieux Suédois.

Le spectacle qui s'offrit à Piwit le remplit de stupeur ; M. Krieg, assis devant sa table de toilette, procédait à une singulière opération, dont les détails évoquèrent dans l'esprit de notre ami des souvenirs tout récents.

Dans un miroir, se reflétait un visage déformé, à peine méconnaissable, qui appartenait assurément à M. Krieg, mais qui ne rappelait que de très loin celui que lui connaissait Piwit : dans ce visage, le Suédois venait soudainement d'insérer l'extrémité acérée d'une seringue de Pravaz, dont il refoulait doucement le contenu sous les chairs.

C'était à la même opération que Piwit avait assisté aux environs de Buenos-Ayres, dans la maison de santé du docteur Grammm.

Comme avait procédé celui-ci, M. Krieg, son injection terminée, se mit à modeler avec d'innombrables précautions son masque malléable qui, peu à peu, reprit ses traits premiers ; peut-être bien existait-il quelques différences que l'œil prévenu de Piwit surprit, mais qui devaient passer inaperçues aux yeux de quiconque ignorait la miraculeuse manipulation à laquelle venait de se livrer le marchand de bois.

Ayant achevé, M. Krieg tira d'une malle un appareil en tous points semblable à celui dont avait usé le docteur Grammm pour raffermir les molécules graisseuses introduites sous l'épiderme de son patient ; étendu tout de son long sur sa couchette, le Suédois enferma sa tête dans l'appareil frigorifique.

Piwit en savait maintenant autant qu'il en pouvait savoir, plus même qu'il n'en aurait supposé ; comment, en effet, aurait-il jamais pu se douter d'une semblable chose ?

Ainsi qu'il avait fait pour atteindre le hublot de M. Krieg, il fit pour le quitter et quelques balancements imprimés à la corde le ramenèrent à sa cabine.

On juge de la stupeur de Ruschmacker en écoutant le récit du clown ; sans voir plus loin, il déclara en plaisantant que le brave Suédois, sous l'influence

du soleil éthiopien, n'aurait aucun visage humain à présenter au roi des rois.

— En tout cas, ajouta gaiement Piwit, voilà un visage que je bénis : grâce à lui, il m'est permis d'espérer quelque répit ; tout le temps passé par Krieg à se remodeler une beauté sera autant de bon temps pour moi.

Et, rafraîchi par sa longue baignade, ragaillardie par la surprenante découverte qu'il venait de faire, notre ami réintégra avec une philosophie sereine sa peau de singe.

*
* * *

Trois jours plus tard, une caravane quittait Obock, convoyée par un fort détachement de cavaliers abyssins que Ménelik avait envoyés au-devant de la mission de M. Krieg, autant pour la protéger contre les pillards somalis que pour lui faire honneur.

Ruschmacker, sa fille et Panitowitch chevauchaient de superbes mules magnifiquement harnachées, cadeau de bienvenue du négus, et la cage qui contenait le fameux Master Bob et Anatole était placée sur un char léger que traînaient trois couples de mules.

Un autre char servait à l'usage particulier du chef de la mission, que l'ardeur des rayons solaires avait épouvanté et pour cause ; le malheureux, pour pouvoir conserver à sa face quelque apparence humaine, avait dû se résigner à demeurer étendu sur une natte dans le fond du véhicule hermétiquement clos, la tête en permanence dans l'appareil frigorifique.

De cette façon seule, il pouvait espérer comparaître de manière présentable en présence du roi des rois.

C'était là assurément une façon peu confortable pour voyager ; mais qu'eût-il dit s'il lui avait fallu endurer le supplice auquel était condamné l'infortuné Piwit ?

Sous l'épaisse toison du gorille, le clown avait la sensation d'être enfermé dans une chaudière ; son corps, ruisselant de sueur, bouillait littéralement et

il lui semblait par instants que, dans son crâne, sa cervelle se liquéfiait. Mais il supportait héroïquement toutes les souffrances, se disant que leur terme approchait.

Encore quelques étapes à travers le désert et, sitôt atteints les premiers contreforts au sommet desquels s'étend le plateau abyssin, une température normale lui permettait d'attendre patiemment l'arrivée de la caravane à la capitale du négus ; là était le port, là il lui serait loisible de conquérir à la fois et la main de celle qu'il aimait et les trésors si longtemps convoités par son père.

Le pauvre diable était loin de se douter des obstacles que la fatalité s'appropriait à dresser entre lui et le but qu'il poursuivait avec autant de vaillance que d'acharnement.

Dans sa confiance en son étoile, il oubliait que trop souvent c'est alors que l'on croit toucher le bonheur du bout des doigts qu'il vous échappe.

A la tombée du jour, les guides avaient fait faire halte auprès d'un puits et, les sentinelles une fois placées, pour écarter toute éventualité de surprise de la part des Somalis, le camp avait été dressé dans un ordre arrêté d'avance par M. Krieg ; le chariot transportant la cage des singes était placé entre celui qui servait d'habitation au Suédois et la tente sous laquelle demeuraient Ruschmacker, sa fille et Panitowitch.

Ainsi gardé, le précieux Master Bob ne pouvait ni être volé, ni s'échapper.

La curiosité des indigènes concernant le célèbre gorille était, en effet, très considérable et il pouvait être prévu que les pillards seraient friands de mettre la main sur lui.

Ainsi qu'il avait été convenu, dès que tout le monde avait paru endormi dans le campement, Ruschmacker avait donné sa liberté à Piwit qui, sous un costume colonial, put en toute aisance aller et venir, et respirer à pleins poumons l'air frais de la nuit.

Les soldats de l'escorte et les serviteurs indigènes ne pouvaient contrôler sa personnalité : seul, le Suédois eût pu s'étonner de la présence de cet étranger ; mais, abattu par les fatigues de la journée, le chef

de la mission n'était pas sorti de sa tente ; il dormait, à moins qu'il n'eût jugé prudent de faire quelques heures supplémentaires d'appareil frigorifique.

Quel sentiment de curiosité poussa le clown à s'assurer de ce que faisait, ainsi hermétiquement clos, le chef de la mission ?

Lui-même n'aurait pu le dire, car c'était de sa part une notoire imprudence qui eût pu amener la ruine de ses projets.

Toujours est-il qu'un peu avant l'aube, alors qu'une fine ligne de pâle clarté blanchissait déjà les sables sombres à l'horizon, alors qu'il eût été sage de réintégrer et sa cage et sa peau, il s'approcha sans bruit du chariot qui servait d'habitation à M. Krieg ; là, d'un mouvement insensible, il écarta l'épaisse toile de tente qui protégeait le chef de la mission des ardeurs solaires et des fraîcheurs nocturnes.

Ainsi que l'avait supposé Piwit, M. Krieg, surpris par le sommeil en plein travail, dormait devant la petite table pliante sur laquelle des plans et des cartes étaient étalés ; sa tête était renversée sur le dossier de son siège et un bruit rythmique troublait le silence, ainsi que l'eût fait le bourdonnement sourd d'un énorme frelon.

Ce ronflement remplit de joie Piwit qui, audacieusement, passa la tête par la fente de la toile pour mieux voir.

Il demeura immobile, le cou tendu, tellement surpris qu'il ne songeait même pas à faire retraite.

L'une seule des deux paupières, en effet, était close : l'autre était grande ouverte, laissant apercevoir l'œil, un œil fixe, glacé, dont le regard semblait s'enfoncer dans sa prunelle de terrifiante façon.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Pour quelle raison, s'il ne dormait pas, le Suédois simulait-il ainsi, et par son attitude, et par ses ronflements, un sommeil profond ?

Si, au contraire, il dormait...

Mais cette supposition devait être écartée, car il ne s'était jamais vu que l'on pût dormir les yeux ouverts.

Alors, contre qui était dirigée la ruse du chef de la mission ? Qui cherchait-il à surprendre ?

N'était-il donc pas celui qu'il paraissait être ? Piwit devait-il revenir à sa supposition première et voir en ce soi-disant marchand de bois du Nord un mouchard chargé de retrouver la piste du meurtrier voleur de Ruschmacker ?

Mais l'immobilité de Krieg, tout à coup, frappa le clown ; cet œil, depuis qu'il était là, avait conservé la même fixité et le regard n'avait pas vacillé une seule seconde.

Et voilà qu'un fait, insignifiant en apparence, servit soudain à éclairer pour le clown ce mystère. Un moustique, qui dansait dans le rais de lune glissé à l'intérieur de la tente par l'entre-bâillement de la toile, vint se poser sur l'œil même du dormeur, attiré sans doute par son éclat magnétique.

Et, phénomène bizarre, incompréhensible, l'œil demeura immobile, insensible, comme s'il eût été mort !

Mort ! songea Piwit, tressaillant, mort ! ou factice ? Mais oui ! cet œil qui, au milieu du sommeil, demeurait grand ouvert et insensible, était en verre.

Et dire qu'il y a quelques jours, lorsqu'il lui avait vu, à travers le hublot, reconstituer sa figure blafarde et huileuse, ce détail lui avait échappé ! N'avait-il pas été jusqu'à rire des suppositions dramatiques qui avaient hanté son cerveau et que les allures bizarres du personnage justifiaient en partie ?

Alors, brusquement, souple comme un serpent, le jeune homme se glissa jusqu'au chariot où se trouvait sa cage ; là, en toute hâte, il troqua ses vêtements contre sa peau et, une fois transformé, éveilla Ruschmacker qui sommeillait dans un coin, attendant le retour de son pensionnaire.

— Ah ! bougonna l'ancien manager, en se frottant les yeux, te voici de retour ? Ce n'est pas malheureux !

Mais Piwit lui imposa silence d'un geste impérieux :

— J'ai à vous parler, déclara-t-il, assurez-vous que votre fille et Pani ne viendront pas nous surprendre et rejoignez-moi sans perdre un instant.

Surpris, ému de cette voix qui tremblait, comme du mystère de ces paroles, Ruschmacker obéit sans demander plus d'explications.

Mais, presque aussitôt, il rentra, disant :

— Alerte !... On lève le camp... M. Krieg est déjà en voiture et les mules sont prêtes...

Mais, poussé par la curiosité, il se rapprocha de la cage, interrogeant :

— En deux mots, de quoi s'agit-il ?

Et en posant cette question, il surveillait l'entrée de la tente, par crainte d'être surpris en flagrant délit de conversation avec un quadrumane.

Mais, se rencognant sous sa couverture, Piwit répliqua :

— Non, plus tard... à la prochaine étape... Attention !...

La toile de la tente se soulevait, laissant passer la tête de Mina, délicieuse sous le blanc casque colonial, dont le voile l'enveloppait comme d'un frais nuage protecteur.

— Père, dit-elle, êtes-vous prêt ?... Tout le monde est déjà en selle !

Ruschmacker tourna les talons, murmurant à tout hasard :

— Je m'assurais que les bêtes n'avaient besoin de rien...

Et il sortit derrière la jeune fille.

Piwit était demeuré en extase : comme elle était jolie et comme il l'aimait !... Plus encore, lui semblait-il, qu'au moment où il lui était loisible de lui déclarer son amour...

Il semblait que la séparation cruelle à laquelle il était contraint et le silence auquel il était condamné eussent augmenté l'intensité de son affection...

Ah ! comme il lui tardait de pouvoir enfin lui avouer et le rôle qu'il venait de jouer durant de si longues semaines et la promesse de Ruschmacker de la lui donner pour femme...

Plus les jours s'écoulaient et plus ardente devenait son impatience de rejeter loin de lui cette peau de Nessus, dont le contact le faisait souffrir comme la plus cruelle brûlure.

Mais, plus que jamais, il estimait que la prudence lui imposait une réserve absolue... Oui, plus que jamais, bien que la découverte surprenante qu'il avait faite au cours de cette nuit eût éclairé le mystère

dont, depuis des semaines et des semaines, il cherchait vainement la clé.

Cet homme à œil de verre, et dont le masque de vaseline ne conservait apparence humaine que grâce à d'innombrables précautions, cet homme, un ancien client, sans nul doute, du docteur Grahamm, était le meurtrier de Ruschmacker, celui qui, la nuit même du départ de Montevideo, s'était introduit dans le wagon du manager et l'avait frappé au milieu de son ivresse.

C'était à lui qu'appartenait l'œil de verre qui avait sauté au cours de sa lutte avec la victime.

C'était lui dont le poing formidable de Ruschmacker avait broyé la face... aujourd'hui en partie reconstituée, grâce aux ingénieux procédés du docteur Grahamm.

Il y avait là deux preuves matérielles devant lesquelles devaient s'effondrer toutes les dénégations du misérable, si énergiques fussent-elles...

Donc, l'innocence de Piwit, si longtemps soupçonné, apparaissait indubitablement : Ruschmacker avait été volé par Panitowitch et assassiné par Krieg !... Le clown n'avait plus besoin de se cacher ! il pouvait apparaître au grand jour en proclamant son innocence et crier à tue-tête sa joie et son amour...

Tel avait été, sur le premier moment, le désir de Piwit...

Mais, au fur et à mesure qu'à travers le désert de sable étincelant de rayons solaires se déroulaient les méandres de la caravane, il réfléchissait et il se demandait si, bien au contraire, il ne devait pas se terrer plus que jamais dans cette peau protectrice, puisque seule elle pouvait lui faciliter la conquête de ce fameux trésor que l'on prétendait enfoui dans les sables d'In-Abbala !...

En quoi pouvait-il importer que son innocence fût proclamée quelques jours plus tôt, alors qu'il pouvait payer de plusieurs millions cette mince satisfaction ? C'était folie, vraiment !...

A M. Krieg, chef de mission scientifique, Ménelik avait accordé l'autorisation de franchir les frontières de la région d'In-Abbala : si on arrachait prématurément au criminel son masque d'honnête homme,

qu'arriverait-il de ceux qui avaient résolu de se glisser en sa compagnie jusqu'auprès du potentat, dont l'accès était si difficile, pour ne pas dire impossible, aux Européens ?...

Se taire jusqu'à nouvel ordre, voilà quelle devait être la consigne de Piwit, consigne que lui imposaient la logique de la situation et le soin de ses intérêts bien compris.

Quand, grâce au misérable, il serait arrivé à ses fins, alors, mais alors seulement, il pourrait donner libre cours à sa joie et crier à tous la vérité.

D'ailleurs, en y réfléchissant, il trouvait, sans, bien entendu, nier l'importance des découvertes qu'il avait faites, que si elles constituaient des indices sérieux, elles ne pouvaient être considérées comme d'irréfutables preuves...

Quel était, au fond, cet homme ? Dans quel but avait-il cherché à assassiner Ruschmacker ? Pour quel motif s'intéressait-il à la recherche du pithécanthropus ? Autant de questions auxquelles Piwit estimait utile, pour ne pas dire indispensable, de faire réponse, car il avait le pressentiment que ces réponses jetteraient une clarté subite dans l'ombre au milieu de laquelle il marchait...

On imagine si Piwit avait hâte que la caravane fût enfin arrivée à l'étape pour causer de tout cela avec Ruschmacker ; il importait, en effet, d'arrêter au plus tôt, de concert avec lui, un plan de conduite définitif, de manière à ne pas commettre, ni d'un côté ni de l'autre, le moindre impair.

Mais la patience du clown devait être mise à une rude épreuve, car, à l'étape, au lieu de voir entrer dans le chariot, ainsi qu'il avait tout lieu de l'espérer, Ruschmacker venant apporter à Anatole et à Master Bob leur pitance quotidienne, ce fut Panitowitch qui se présenta.

Il eut un tel mouvement de dépit que Pani, croyant à une menace de l'animal, se mit sur la défensive...

Mais Master Bob, s'étant glissé sous sa couverture, l'homme procéda comme d'habitude à la distribution du repas et sortit.

Il laissait Piwit en proie à une surprise pleine d'in-

quiétude. Comment se faisait-il qu'étant données les dernières paroles échangées, Ruschmacker ne fût pas venu causer avec son complice ?...

S'il l'eût su, Piwit eût été bien plus angoissé encore...

A peine, en effet, le chef abyssin, qui commandait l'escorte d'honneur envoyée par Ménélik au-devant de la mission, avait-il donné l'ordre de faire halte, que, sans descendre de sa mule, M. Krieg avait dit à Ruschmacker :

— Si vous le voulez bien, nous pousserons jusqu'à ce petit bois de palmiers que vous apercevez sur notre droite... J'ai idée qu'il s'y doit trouver des plantes rares dont les spécimens manquent à mon herbier...

— La lune est haute et nous éclairera magnifiquement...

— Peut-être, observa Ruschmacker, la prudence nous devrait-elle faire accompagner de quelques-uns de ces hommes ?...

Et il désignait les guerriers abyssins qui entraient leur monture pour la nuit.

Mais le Suédois eut un geste de protestation, répliquant :

— Nous sommes à une portée de fusil du camp, et, d'ailleurs, soit dit entre nous, ces diables noirs ne m'inspirent qu'une médiocre confiance ; comme protecteurs, j'aime mieux ceux-ci...

Et, écartant les pans du vêtement de toile qui l'enveloppait de la tête aux pieds, il faisait voir à son compagnon une ceinture de cuir fauve à laquelle pendaient deux étuis à revolver...

Sans plus s'attarder, d'ailleurs, M. Krieg avait pressé les flancs de sa mule qui prit le trot, et Ruschmacker n'eut guère le loisir de se dérober à l'invitation de son chef...

En moins d'une vingtaine de minutes, le Suédois et son compagnon eurent atteint la lisière de la palmeraie dans laquelle, sans l'ombre d'une hésitation, M. Krieg s'engagea et, à sa suite, Ruschmacker.

Mais, au bout de quelques pas, le premier s'arrêta, mit pied à terre et attacha par la bride sa monture à la branche basse d'un arbuste.

D'un geste, il invita Ruschmacker à l'imiter ; en suite de quoi, il s'assit sur un tertre et, quand l'autre se trouva assis, lui aussi, en face de lui, il détacha sa ceinture à revolvers qu'il plaça près de lui, en disant :

— C'est en cas d'alerte... On les a plus commodément sous la main...

Et, d'un ton négligé, il conseilla :

— Vous devriez faire comme moi...

Sans défiance, Ruschmacker imita son compagnon ; après quoi, un peu étonné de cette halte que rien n'expliquait, il attendit. Son attente fut de courte durée, car, presque aussitôt, M. Krieg commença :

— Maintenant, mon bon monsieur Ruschmacker, causons...

— Causons, fit l'autre, mais de quoi ?...

— Comment ! se récria le Suédois, nous voici en plein désert somali... à huit jours de marche de la mer Rouge, à deux jours seulement d'Addis-Abbala... c'est-à-dire que dans quarante-huit heures nous serons admis à l'insigne honneur de contempler la face auguste du roi des rois !... Et vous demandez de quoi nous avons à causer !...

« Mais de notre voyage, parbleu !...

— Ah ! fit laconiquement Ruschmacker, qui ne comprenait pas.

— Et d'abord je ne vous cacherai pas combien mon étonnement est grand de voir la facilité avec laquelle vous vous êtes lancé dans une expédition comme celle-ci, longue, pénible, et qui n'est pas exempte de périls... surtout en vous faisant accompagner de votre fille.

— Pour rien au monde, je ne l'eusse laissée en Europe... Et il me fallait bien gagner ma vie...

— Vous n'êtes pas manchot, que diable ! Et la fortune, qui vous avait souri déjà, n'aurait pas mieux demandé que de vous faire risette encore une fois...

— C'est possible... mais ce n'était qu'une probabilité, tandis que les propositions de sir Forester étaient assez belles pour me tenter...

— Et puis, peut-être y avait-il aussi dans ce voyage quelque attrait susceptible de vous tenter également...

— Quelque attrait ? interrogea Ruschmacker, dont les sourcils se froncèrent sous l'empire d'un soudain soupçon. Je ne vois pas trop lequel...

— Peut-être le désir de vous en aller faire un petit tour du côté des régions interdites d'In-Abbala...

Ruschmacker tressaillit et regarda fixement son interlocuteur, mais l'acuité de ses prunelles s'émoussa contre les verres fumés des grosses lunettes qui protégeaient ses yeux.

Comme il se taisait, interdit, l'autre ricana et lui jeta ces mots en plein visage :

— Allons, mon cher monsieur Ruschmacker, abattez vos cartes et jouez franc jeu. Bien plus que l'appât des quelques dollars quotidiens que vous avait promis sir Forester, c'est In-Abbala qui vous tentait : et les soins à donner à Master Bob n'ont été qu'un prétexte pour vous glisser à la suite de la mission jusqu'aux contrées mystérieuses où la légende prétend que se trouvent enfouis, depuis des siècles, des trésors inestimables...

« Soyez franc !... Est-ce vrai ?... »

Au lieu de répondre, Ruschmacker chercha de l'œil sa ceinture à revolvers, mais, d'un geste plus prompt que la pensée, M. Krieg s'en était emparé et brusquement l'ancien manager se trouva immobilisé par deux canons braqués sur lui.

Alors seulement il comprit qu'il était tombé dans un piège et un geste de fureur crispa ses poings, formidables, mais pour le quart d'heure impuissants.

— Misérable ! gronda-t-il, en faisant mine de se lever.

— En place, cher ami, déclara l'autre, railleur, et ne compromettez pas votre peau de si enfantine façon ; j'ai besoin de causer avec vous ; ce n'est pas pour un autre motif que je vous ai convié à cette petite promenade... Donc, causons : vous voyez que j'ai percé à jour vos petits projets... et je n'ai aucune raison pour ne pas vous faire part des miens...

— ... Que je devine, gronda Ruschmacker, car certainement vous vous moquez de la descendance de l'homme comme un poisson d'une pomme... et Master Bob n'est pour vous...

— ... qu'un moyen de surprendre la bonne foi de

Ménalik et de franchir les frontières de l'Etat d'In-Abbala, c'est parfaitement juste.

« Vous voyez que vous n'êtes pas seul à reconnaître une certaine valeur aux sables du Nil Blanc...

Ruschmacker eut un mouvement de tête approbateur, mais il ne dit rien. Il réfléchissait...

— Or, poursuivit M. Krieg, d'un ton détaché, il se trouve que ces fameux sables, si ardemment convoités par vous et par moi, n'ont aucune valeur pour chacun de nous séparément ; car, seul, vous n'y pouvez atteindre et, seul, je suis incapable d'y retrouver l'emplacement du trésor qu'ils recèlent...

« Unissons nos efforts, au contraire, et les millions d'In-Abbala sont à nous !... »

« Que pensez-vous de ma proposition ? »

Ruschmacker répondit froidement :

— Je pense que, faite il y a deux mois, elle eût peut-être eu chance, sinon d'être acceptée, tout au moins d'être examinée, tandis qu'aujourd'hui...

— Vous la repoussez ?...

— Oui...

— Et pourquoi ?...

— Parce que tu n'es qu'un voleur et qu'un assassin, entends-tu, Fabiani ? rugit Ruschmacker, tendant ses poings contractés vers les canons de revolver toujours braqués sur lui ; car, maintenant je vois clair. Après avoir tenté d'arracher le plan d'In-Abbala à ce malheureux Cassabère, tu as voulu me tuer pour m'en dépouiller et je ne répondrais pas que le soi-disant accident arrivé à Forester n'ait été provoqué par toi pour l'empêcher de partir et prendre sa place...

« La plaie faite par le volant de l'auto au crâne du pauvre homme pourrait bien être le résultat d'un mauvais coup. »

— Pas mal déduit, ricana Fabiani.

— Et que je ne sais ce qui me retient de te démolir à nouveau ton visage de suif.

— Ce qui te retient, je le sais, plaisanta l'autre, ce sont ces joujoux.

« Comme ce sont eux également qui sauront te contraindre à me donner le plan d'In-Abbala. »

— Tu peux me tuer, riposta Ruschmacker, tu n'au-

ras rien... et je te préviens qu'après ma mort tu ne trouveras rien sur moi...

Il ajouta :

— Ce n'est pas à un vieux singe comme moi qu'on enseigne à faire des grimaces. J'ai pris mes précautions pour que, si tu avais la fantaisie de vouloir recommencer sur moi le coup du train de Lima, il ne te réussisse pas mieux que le premier...

« Tu auras peut-être ma peau, mais le plan... Ça, mon vieux, c'est une autre affaire...

Fabiani avait laissé parler son interlocuteur sans faire mine de l'interrompre ; seulement, ses lèvres décolorées se plissaient dans un sourire narquois.

— Qui sait ? se contenta-t-il de répondre.

— Moi, je sais, articula nettement l'ancien manager.

— Nul ne peut répondre de l'avenir, déclara l'autre d'un ton sentencieux ; il est peut-être, pour t'amener à composition, des moyens auxquels tu n'as pas songé...

Ruschmacker se contenta de hausser les épaules ; que pouvait-il craindre, en effet ? En dépit de ses menaces, il savait bien que le coquin ne songeait qu'à l'effrayer, mais que jamais il ne se porterait sur lui à aucune extrémité définitive. Lui mort, en effet, il lui faudrait dire adieu à l'espoir de mettre la main sur le fameux plan d'In-Abbala.

Quant à celui-ci, où pouvait-il être mieux en sûreté que sous la peau même de Master Bob ? Il faudrait que Fabiani fût doué de divination pour aller le découvrir là !...

Il suffisait d'ailleurs d'un peu de patience pour que la situation fût définitivement tranchée et que, du même coup, se trouvassent liquidées et l'affaire d'In-Abbala et celle du train de Lima, car Ruschmacker était bien décidé à faire payer à son meurtrier le lâche attentat dont il avait failli être victime.

Sitôt que Piwit aurait conclu avec Ménelik l'accord qu'il était convenu qu'il lui proposerait, Ruschmacker aurait avec son assassin un petit bout de conversation qui donnerait à sa rancune toute satisfaction.

C'est pourquoi il accueillait avec une désinvolture non dissimulée les menaces de son interlocuteur, car

il savait que ces menaces ne pouvaient être suivies d'exécution...

Et cependant, s'il eût été plus physionomiste, l'ancien manager n'aurait pas manqué de s'inquiéter du persistant rire qui faisait se crispier le visage du pseudo-Suédois ; ce sourire traduisait quelque idée diabolique, dont peut-être y avait-il lieu de prendre note...

Mais Ruschmacker était tellement sûr de lui et des événements...

Avec placidité, l'autre avait remis dans leur gaine ses revolvers et bouclé sa ceinture autour de ses reins ; ensuite, il jeta dédaigneusement à son interlocuteur sa propre ceinture, en disant :

— Puisque nous n'avons pas réussi à tomber d'accord, mon cher ami, il va falloir nous séparer ; car vous comprendrez que je n'ai aucune raison de vous faciliter l'accès d'un territoire où vous vous proposez de conquérir une fortune dont une part me revient légitimement.

— Non pas, riposta avec énergie Ruschmacker, par ta conduite vis-à-vis de Cassabère et de moi, depuis vingt ans, tu as rompu le pacte que nous avions formé ; en ce moment, tu es sous le coup d'un mandat d'amener pour tes tentatives d'assassinat sur Cassabère et sur moi-même... Tu vois donc qu'il ne peut rien y avoir de commun entre nous et toi...

— Pourquoi ne m'as-tu pas fait arrêter ? demanda audacieusement le coquin. Il en est temps encore... Un courrier envoyé à la côte peut mettre le consul d'Obock au courant de la situation... Seulement, si tu me faisais arrêter, tu te fermerais les portes d'In-Abbala et tu ne me laisserais en liberté que pour pouvoir t'y glisser à ma suite... Est-ce cela ?

— Peut-être...

— Eh bien ! ton calcul est mauvais... car demain, à l'aube, au lieu de poursuivre avec moi ta route vers Addis-Abbaba, tu feras demi-tour et retourneras à Obock, où tu auras tout loisir pour rentrer en Europe...

Ruschmacker haussa les épaules.

— Tu ne feras pas ça... car autrement à quoi te servirait-il de risquer ta peau dans les solitudes abys-

sines... si tu n'avais l'espoir que, soit par la ruse, soit par la force, tu réussiras un jour ou l'autre, à mettre la main sur l'indispensable plan d'In-Abbala...

— Baste ! riposta l'autre, dans la vie il faut savoir être philosophe et se contenter de peu... Quand bien même mon petit voyage ne me servirait qu'à garder dans ma poche une bonne partie de la souscription du *New-York Times*, je n'aurais pas tellement lieu de le regretter.

— Le jeu en vaut-il la chandelle vraiment ? ricana Ruschmacker dédaigneusement, il y a soixante-dix mille francs que tu as mis comme entrée de jeu...

— Soixante-dix mille francs que je considère comme bien placés, quoique tu veuilles dire...

« Donc, demain à l'aube, nous nous séparerons en nous souhaitant réciproquement bonne chance.

« Qui sait ?... Peut-être la solitude te fera-t-elle réfléchir... et revenir sur ta détermination...

— Je ne pense pas... et j'imagine que si tu mettais cette menace à exécution tu aurais plutôt lieu de t'en repentir... Songe donc, à la côte, la tentation serait bien grande de mettre, comme tu me le conseillais, les autorités d'Obock au courant de la situation... Et dame ! tu n'oublies pas que le ministre de France auprès de Ménélík n'aurait pas grand-peine à obtenir de lui ton extradition...

De nouveau, l'inquiétant sourire reparut sur les lèvres de Fabiani, qui se contenta de dire mystérieusement :

— Qui vivra verra...

Cet entretien se poursuivait le plus placidement du monde entre les deux hommes qui regagnaient côte à côte le camp, au pas tranquille de leurs mules.

La sécurité de son compagnon finit cependant, si non par inquiéter, du moins par intriguer Ruschmacker, qui demanda narquoisement :

— Et les singes ?... C'est toi qui t'en occuperas ?...

— Perds-tu la tête ?... Et t'imagines-tu que je vais m'embarrasser de ta ménagerie ?... Non ! non ! Tout cela reprendra demain matin le chemin de la côte avec toi !...

Cette fois, Ruschmacker se sentit profondément troublé : quelle que fût la pensée que l'autre avait

derrière la tête, une chose était certaine : l'échec de la combinaison imaginée par Piwit, de cette combinaison qui l'avait poussé à demeurer sous cette peau de singe, puisque, sous cette peau de singe, seule, il pouvait avoir l'espoir de s'entretenir avec le roi des rois.

Alors... Quoi ?... Fallait-il donc renoncer à tout espoir de mettre la main sur les trésors d'In-Abbala ?...

Un moment, par lâcheté, il fut sur le point d'accepter le traité que le coquin avait la prétention de lui imposer.

Mais il se raidit et réussit à dissimuler l'impression désastreuse qu'il venait de ressentir.

Avant de rien décider, il importait qu'il mit Piwit au courant de la situation ; ensuite, on tiendrait conseil et on s'arrêterait à une ligne de conduite.

Une fois au camp, les deux hommes prirent congé l'un de l'autre avec une cordialité apparente, susceptible de donner le change aux sentinelles abyssines, et rentrèrent chacun dans leur tente.

Un moment, Ruschmacker demeura assis sur le pied de sa couchette, véritablement anéanti, enviant Panitowitch qui, enroulé dans sa couverture, dormait comme une brute...

Dans un coin, isolé par un lambeau de toile jouant le rôle de paravent, Mina, elle aussi, sommeillait paisiblement.

La vue de la jeune fille fit pousser un soupir à Ruschmacker. C'était pour elle, pour qu'elle eût un avenir tout de luxe et de richesses, qu'il avait, pendant de si longues années, ambitionné le trésor d'In-Abbala !... Et voilà qu'au moment même où il avait toutes raisons de croire qu'il touchait au but de ses efforts, tout cela s'effondrait lamentablement !...

C'était à pleurer de rage !... Et il se demandait comment, tout à l'heure, quand le coquin lui avait rendu ses revolvers, il ne les lui avait pas déchargés en plein corps.

Enfin, il se leva et, après s'être prudemment assuré qu'autour de lui, dans le campement, tout reposait, y compris Fabiani, dans la tente duquel la lumière était éteinte, Ruschmacker se glissa jusqu'au chariot où se trouvait la cage des singes.

A la vue du manager, Piwit qui, depuis de longues heures, attendait avec une impatience que l'on devine, s'exclama :

— Enfin ! c'est vous !...

D'une voix rauque, l'ancien manager murmura :

— Si tu savais ce qui se passe...

Et, tout plein de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Fabiani, il en commença aussitôt le récit, ayant oublié déjà la communication importante qu'à la précédente étape l'autre se proposait de lui faire.

Quand Ruschmacker eut achevé ce récit, qu'à plusieurs reprises son interlocuteur avait coupé d'interjections brèves, il demanda d'une voix accablée :

— Qu'allons-nous faire ?...

— Rien autre que ce qu'a décidé ce misérable, répondit tranquillement Piwit.

— Tu me conseilles de retourner à la côte ! s'exclama Ruschmacker.

— Evidemment, il est le maître, le seul à même de savoir qui il doit emmener avec lui ou renvoyer en Europe.

— Et nos projets ?...

— ... Ils recevront quand même leur exécution, affirma le clown. Bien mieux, j'estime que, grâce à la décision prise par cet homme, nous arriverons au but plus aisément que si notre programme avait reçu sa pleine et entière exécution.

Les yeux de Ruschmacker s'ouvrirent démesurément, traduisant une surprise énorme.

— Et voici pourquoi, expliqua Piwit : il est certain que le coquin médite, en ce qui vous concerne, quelque coup de trahison ; car il est invraisemblable qu'il ait aussi commodément renoncé à l'espoir de s'emparer d'un papier qui, par deux fois, l'a rendu criminel.

« Donc, il vous va falloir ouvrir l'œil de particulière façon...

— Oh ! ce n'est pas cela qui m'inquiète, riposta Ruschmacker, et si, en poursuivant sa route vers Ménélik, il avait annoncé l'intention de t'emmener, je serais parfaitement rassuré.

« Mais comment arriver à nos fins, du moment que je regagne Obock ?

— Vous ! fit Piwit, mais pas moi...

— Il n'emène pas les singes...

— Je n'ai pas besoin de lui pour gagner Addis-Ababa, déclara le clown. Tandis que, conformément à ses ordres, vous allez tourner les talons, moi, je continuerai la route vers l'Abyssinie, devançant de quarante-huit heures notre homme dans la capitale de Ménélik.

— Et une fois là ?... interrogea Ruschmacker, en admettant toutefois que vous y parveniez sans encombre...

— Baste !... Avec une mule rapide, une carabine de bonne portée et une paire de revolvers de fort calibre, je voudrais bien savoir qui pourrait m'empêcher d'atteindre au but...

L'autre eut un geste vague.

— Sait-on jamais ? murmura-t-il.

— Oh ! vous ! vous avez toujours manqué d'enthousiasme ! protesta Piwit avec entrain... Il suffit, dans la vie, de vouloir une chose pour l'obtenir.

Ruschmacker eut un hochement de tête plein de scepticisme et insista :

— N'empêche que je voudrais bien savoir comment tu t'y prendras pour faire que Master Bob obtienne de Ménélik une audience secrète.

— Cela dépendra des circonstances... Cela dit, occupez-vous de me trouver dans la caravane une bonne mule, à la selle de laquelle vous aurez soin d'arrimer solidement un sac de provisions et une carabine munie de ses munitions ; quand vous aurez mené la bête hors du camp, sous prétexte de la faire paître les maigres herbes qui sortent du sable, revenez me prévenir et je partirai de suite...

Mais vainement attendit-il le retour de son complice, l'aube se leva sans qu'il eût reparu ; puis, tout à coup, il se fit, comme chaque matin, une grande fumée produite par les indigènes qui levaient le camp.

Piwit était, on l'imagine sans peine, rempli de perplexité. Qu'est-ce que cela signifiait ?... Pour quelle raison Ruschmacker n'était-il pas venu le prévenir que tout était prêt pour la fuite projetée ?

C'était là un contretemps qui pouvait avoir, pour

l'exécution des plans des deux compagnons, une importance considérable.

Contraint en effet de retourner à la côte avec le manager, lui serait-il possible de doubler ensuite les étapes pour rattraper le temps perdu ? Mais, à sa grande stupeur, voilà qu'il s'aperçut, quand la caravane se fut mise en route, que, loin de prendre la direction de la côte, elle poursuivait sa marche en avant.

Là-bas, assez loin déjà, il est vrai, s'apercevait, dans un nuage de poussière, la ligne sinueuse tracée au travers des sables dorés par une troupe d'hommes et d'animaux.

C'était la troupe de Ruschmacker qui, dès l'aurore, avait quitté la mission scientifique et retournait à Obock, suivant la volonté signifiée par le pseudo-Suédois.

Et lui, lui Piwit, il poursuivait la route avec Fabiani !...

Celui-ci avait donc changé d'idée et, au lieu de se séparer des singes qu'il avait tout d'abord estimés inutiles et encombrants, il les emmenait à Addis-Abbaba !

Pour quelle raison cette soudaine volte-face qui faisait s'écrouler le plan si laborieusement échafaudé par le clown ?

Fabiani aurait-il par hasard quelque soupçon ? Mais, dans ce cas, pourquoi ne pas se débarrasser purement et simplement d'un ennemi aussi dangereux que le fils de Cassabère ?

Voilà les questions qui se pressaient dans la tête du malheureux, tandis qu'au milieu d'un bruit assourdissant de grincements d'essieux, le chariot qui les emportait vers la capitale abyssine roulait sur la piste tracée au milieu des sables brûlants.

*
* *

La nuit, a-t-on toujours dit, porte conseil ; et cela s'était trouvé vrai une fois de plus pour notre Fabiani. A la réflexion, en effet, il avait trouvé inutile

de se séparer d'un animal qui pouvait être pour lui, suivant les circonstances, d'une utile ressource.

Quelque touché qu'il fût par la civilisation, le roi des rois devait sûrement avoir quelques points communs avec ses congénères du continent africain et son esprit devait être prêt à s'émerveiller du « merveilleux ».

Or, il était indéniable que les manifestations intelligentes que Master Bob, devant lesquelles s'étaient stupéfiés les savants du monde entier, étaient destinées à produire sur l'imagination de Ménélik une impression dont pourrait bénéficier Fabiani.

On a vu, dans des contrées lointaines, des prestidigitateurs, grâce à des tours de cartes, assez simples en soi, obtenir les faveurs de potentats naïfs...

Master Bob, à lui tout seul, valait bien tous les escamotages les plus savants.

Au cas où le roi des rois manifesterait quelque hésitation à bien accueillir le chef de la mission, cette hésitation céderait devant une grimace du célèbre quadrumane.

Voilà pourquoi, au moment où Ruschmacker se mettait en route, l'autre avait déclaré vouloir conserver la cage avec lui.

Peut-être aussi avait-il trouvé, à la réflexion, qu'il n'avait aucune raison de faire à l'ancien manager un cadeau aussi important. Il n'avait garde, en effet, d'oublier que Master Bob avait bel et bien été payé par sir James Forester cinquante mille francs et que son possesseur n'aurait pas grand'peine à s'en débarrasser aux mêmes conditions... quand ce ne serait qu'en le vendant au roi des rois.

Mais Piwit, bien entendu, ne pouvait savoir ce qui avait été dit entre les deux hommes, au moment de leur séparation ; aussi son inquiétude était-elle grande et mille projets, plus divers les uns que les autres, se croisaient-ils dans sa cervelle.

Qu'eût-ce été s'il eût connu ce qu'il y avait vraiment derrière la tête du coquin ?

CHAPITRE XII

MASTER BOB ET LE ROI DES ROIS

L'arrivée de la mission européenne avait soulevé, par toutes les contrées de l'empire qu'elle venait de traverser, un enthousiasme indescriptible, auquel se joignait une curiosité aiguë.

Sur la demande de M. Krieg, les gouverneurs de province avaient dû renforcer l'escorte primitivement envoyée par l'empereur, de sérieux contingents armés destinés à protéger le savant et son illustre compagnon contre les insistances, souvent encombrantes, des indigènes.

C'est alors que le coquin put s'applaudir de l'idée qu'il avait eue, au dernier moment, de ne pas se séparer du célèbre quadrumane.

A en juger par l'émoi des sujets, il lui était aisé d'augurer ce que serait l'attitude de Ménélik ; la désillusion de celui-ci eût été complète en se voyant privé d'une distraction qu'il devait escompter depuis de longues semaines et en faveur de laquelle il avait bien voulu lever la consigne rigoureuse qui, pendant plus d'un siècle, avait fermé à tout étranger le territoire d'In-Abbala.

Fabiani se rendait compte maintenant que c'eût été de sa part une faute impardonnable, car le mécontentement impérial eût pu avoir pour ses projets d'irréparables conséquences.

Son cortège, donc, au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la capitale, avait fait la boule de neige, comme on dit vulgairement, et quand, à l'aube du second jour depuis son entrée en Abyssinie, il leva le camp à une vingtaine de kilomètres d'Addis-Abbaba, c'était une véritable armée qui encadrait la caravane.

Tout autour du chariot qui portait la cage des singes, il y avait une garde d'honneur formée par les

principaux chefs eux-mêmes qui, par ce moyen, avaient espéré se trouver parmi les privilégiés dont la curiosité serait la première satisfaite.

Mais Fabiani avait exigé que la toile de tente qui recouvrait la cage demeurât hermétiquement close, voulant que les yeux de l'empereur fussent les premiers à se récréer de la vue du prestigieux animal.

Il avait dû, vu les circonstances, déroger aux habitudes de prudence que lui imposait le rigoureux traitement du docteur Grahamm. Monté sur sa mule richement caparaçonnée, le chef coiffé d'un épais casque colonial, le visage enfoui dans de nombreux voiles trempés d'eau qu'un serviteur mouillait à tous moments et protégé des rayons ardents du soleil par un immense parasol qu'un nègre gigantesque tenait dressé au-dessus de lui, il s'avancait majestueusement, devant le chariot d'une quinzaine de mètres.

Derrière lui, pour lui faire honneur, les plus beaux guerriers des contingents abyssins lui formaient une sorte de garde particulière. Sur les côtés de la caravane s'étendaient une nuée innombrable de cavaliers, brillamment armés et tiraillant sans discontinuer pour mieux fêter l'hôte illustre de leur maître. Comment, dans de telles conditions, l'infortuné Piwit eût-il pu songer à s'évader pour mettre à exécution le plan qu'il avait formé ?

Ce n'était pas un géolier qu'il avait, mais mille, deux mille, une légion entière.

Force lui était donc de se résigner et d'attendre le plus patiemment possible qu'une occasion se présentât, propice, de jouer enfin la partie définitive.

Sous quelle forme se présenterait-elle et à quel moment ? Cela, il lui était impossible de le prévoir, mais ce qu'il savait bien, par exemple, c'est qu'il ne la laisserait, à aucun prix, échapper.

Ce qui l'inquiétait, par exemple, c'était ce qu'il allait advenir de Ruschmacker et de sa fille. Jusqu'où allaient-ils ainsi s'en retourner ?... L'ancien manager n'aurait-il pas l'idée de s'arrêter à mi-chemin et d'attendre les événements ?...

N'y avait-il pas lieu également de craindre quelque coup de trahison de Fabiani ? En y réfléchissant, le

clown trouvait en effet bien extraordinaire que le coquin se fût aussi aisément incliné devant le refus de Ruschmacker !...

Ce refus, en somme, c'était la ruine de ses espérances, et il était bien inadmissible qu'après avoir tenté par deux fois de s'emparer du plan d'In-Abbala par un crime, il ne cherchât pas, par quelque nouvelle combinaison louche, à mettre la main dessus.

Oui, maintenant le malheureux Piwit en avait l'intuition, quelque chose devait se préparer contre Ruschmacker... peut-être même contre Mina.

Et cette pensée mettait au cœur du clown une rage d'autant plus intense qu'elle était impuissante.

Et le chariot continuait de rouler mollement sur l'épais tapis des prairies abyssines que foulaient la mission et son innombrable escorte.

Au fur et à mesure que l'on avançait, il semblait à Piwit qu'autour de lui la foule augmentait, car la rumeur qui l'environnait allait croissant, par suite des contingents nouveaux qui s'ajoutaient aux premiers.

Brusquement, une fanfare sauvage éclata, à laquelle se mêlèrent des cris enthousiastes...

Puis il y eut une galopade effrénée, un choc d'armes que suivit presque aussitôt une fusillade intense, et enfin un silence impressionnant.

On eût dit que, subitement, tout ce qui, quelques secondes encore auparavant, vivait d'une vie si exubérante, venait d'être frappé de mort.

L'oreille tendue, Piwit écoutait avec anxiété, cherchant à surprendre quelque indice susceptible de lui faire deviner ce qui se passait.

Mais c'était en vain ! Et véritablement, comment, même aidé de la plus folle des imaginations, lui eût-il été possible de reconstituer le spectacle auquel la plaine immense servait de scène ?

Au moment où avaient éclaté les cris dont Piwit, dans sa cage, avait été ému, un nuage de poussière venait d'apparaître au loin, signalant, expliqua à Fabiani l'interprète qui marchait à ses côtés, l'arrivée de l'empereur...

De rangs en rangs, à travers la foule armée qui escortait la mission, un mot, un seul, courut et aussitôt chaque cavalier, dressé sur ses étriers, agita à

bout de bras sa lance aux oriflammes multicolores, tandis que les fantassins déchargeaient leurs armes ; tous poussèrent à l'unisson des exclamations forcées en l'honneur du roi des rois.

Ensuite, sur un geste du ras qui commandait l'escorte, des milliers de cavaliers partirent à fond de train, se ruant sur l'horizon, que l'armée royale hérissait d'une forêt de lances et d'armes de toutes sortes, dont les aciers étincelaient comme un fourmillement d'éclairs...

Et c'était à travers la plaine une envolée féerique de manteaux flottant au vent de la course et de peaux tigrées dont les fourrures mettaient dans l'espace comme des battements d'ailes bigarrées.

Sous les milliers de sabots le frappant en cadence, le sol tremblait et Fabiani, devant l'imprévu et la grandeur du spectacle, en oublia un moment les angoisses cruelles qui lui écartelaient le cerveau, pour s'étonner et admirer.

Abandonnée à sa seule escorte, — celle qui était montée avec elle depuis Obock, — la mission continuait à s'avancer lentement vers la multitude innombrable des sujets de Ménélik qui s'épandait à travers la plaine, barrant l'horizon d'un fourmillement multicolore.

Peu à peu apparaissaient dans leurs détails les masses humaines qui venaient à la rencontre du soldisant M. Krieg, délégué auprès du négus des sociétés savantes du monde entier et en lequel le négus avait tenu à venir saluer le représentant du progrès universel.

En tête, tout d'abord, une foule de soldats à pied, sans aucun ordre, confondant leurs lambas de toutes couleurs et faisant partir leurs armes...

Puis un escadron de chefs, formant au roi des rois une garde d'honneur, imposante par son nombre comme par son luxe.

Chaque ras, en effet, était accompagné de son page, de son écuyer et des serviteurs de ce dernier, les uns portant les armes de guerre, les autres menant en main les chevaux de bataille richement caparaçonnés avec, en guise de tapis de selle, des peaux de fauves aux griffes d'argent ou d'or et dont les têtes natu-

ralisées battaient les croupes, terrifiantes avec leurs yeux de pierres précieuses.

Derrière cet escadron, le parasol impérial, insigne de sa puissance, mettait dans le ciel magnifiquement bleu une large tache écarlate, qui semblait un invraisemblable coquelicot, porté par un page de la maison impériale.

Ensuite, monté sur une mule superbe, dont la robe blanche immaculée luisait sous le soleil comme si elle eût été d'argent, l'empereur lui-même.

Il était revêtu de ce costume que les gravures du monde entier ont popularisé : sur la tête, recouvrant le foulard de soie ponceau qui enserme ses cheveux, le large chapeau sombre qui noie d'ombre le haut du visage, rendant plus lumineux encore les yeux qui brillent dans le fond des orbites, et, par-dessus, la longue tunique blanche, le manteau de velours aux lourdes crépines d'or, en forme de dalmatique.

Derrière lui, à distance respectueuse, les grands dignitaires de sa cour, civils et militaires.

Puis l'impératrice Taïtou venait dans sa litière pourpre, que portaient quatre mules, tenues en bride par des écuyers armés jusqu'aux dents ; autour d'elle marchait sa maison militaire, que suivait une foule innombrable de soldats et de serviteurs.

Brusquement, un officier de la maison de l'empereur arriva à fond de train, apportant à la mission l'ordre de s'arrêter et d'établir son campement.

Un usage veut, en effet, que lorsque le roi des rois se trouve en déplacement, nul étranger ne puisse dresser sa tente en deçà d'une certaine distance de la ville impériale.

Car c'est pour ainsi dire une ville véritable qu'en grande hâte les serviteurs se hâtaient avec une prestigieuse adresse d'édifier au milieu de la plaine une ville de toile, formée de toutes les tentes destinées à l'empereur, à l'impératrice, aux grands dignitaires, aux chefs militaires et à leurs suites.

Fabiani n'en pouvait revenir et, en dépit de ses préoccupations, il s'extasia sincèrement de la rapidité quasi miraculeuse avec laquelle tous ces tumuli blancs étaient sortis de terre.

C'était à peine si son propre campement était

établi et déjà, à moins d'un kilomètre de lui, on pouvait voir, à travers les rues de cette ville improvisée, aller et venir, dans une agitation fébrile, toute une population d'employés et de serviteurs.

A peine notre homme avait-il gagné sa tente, qu'un écuyer de Ménelik se présentait, accompagnant toute une théorie de soldats qui apportaient au chef de la mission un superbe repas confectionné dans les cuisines impériales.

En même temps, M. Krieg était convié par l'empereur à lui venir présenter ses hommages, au cours de l'après-midi ; le messenger du Négus ne manqua pas d'ajouter, de la part de son maître, que le savant eût à se faire accompagner de son fameux singe Master Bob.

Fabiani ne put s'empêcher de faire la grimace, car cette fantaisie impériale, à laquelle il devait cependant s'attendre, n'était guère faite pour lui plaire.

Depuis, en effet, qu'il s'était séparé de Ruschmacker, il n'avait pas eu l'occasion de se mettre en rapport avec les quadrumanes : sur ses ordres, un serviteur abyssin donnait chaque jour aux singes la ration d'eau fraîche, de biscuit et de fruits emportés d'Obock à leur intention.

Mais il avait, en vérité, d'autres soucis en tête pour s'occuper lui-même de Master Bob et d'Anatole.

D'ailleurs, à dire le vrai, dès le lendemain du départ de Ruschmacker, il avait attendu chaque jour le retour de celui-ci, grâce à certaine combinaison dont il avait eu l'idée pour amener l'ancien manager à composition.

A sa grande surprise, il n'en avait eu aucune nouvelle... et maintenant, il lui fallait déferer au vœu de Ménelik, sans avoir, pour lui donner un coup de main, l'homme auquel étaient accoutumés ces diables d'animaux, plutôt brutaux et dangereux dans leurs manifestations.

Aussi se demandait-il comment les choses se passeraient quand il allait s'agir de donner à l'empereur la petite représentation dont la perspective seule l'avait poussé à autoriser à franchir les frontières de la région interdite.

Se refuser à satisfaire la curiosité du potentat abyssin ! Il n'y fallait pas songer sous peine de se voir reconduire à la côte, comme un malfaiteur.

Il semblait bien que le seul parti à prendre était de s'exécuter, au risque de recevoir quelques coups de griffes et de dents, en souhaitant que ces inconvénients eussent comme compensation une relative docilité de la part de Master Bob.

Et, dans l'impossibilité de faire autrement, Fabiani se résigna à risquer l'aventure ; à l'heure prescrite par l'envoyé de Ménélik, il quitta donc son campement, accompagné du chariot sur lequel se trouvait la cage, cachée à tous les regards curieux par la toile de la tente qui la protégeait contre les rayons ardents du soleil.

Seulement, avant de s'éloigner, il eut la précaution de recommander que si, par hasard, quelque nouvelle arrivait de la route, on la lui fît parvenir de suite ; il espérait jusqu'au dernier moment que Ruschmacker, contraint par les événements, le rejoindrait... et que peut-être arriverait-il à temps pour prendre en main, avec son expérience, la manœuvre de Master Bob et d'Anatole.

Sur l'ordre de l'empereur, le chef de la mission fut introduit, accompagné de la cage, dans une manière de cour intérieure ménagée à l'aide de grandes toiles, dans l'enceinte du palais impérial.

Sur un divan recouvert de riches étoiles, l'empereur était à demi couché, ayant à ses côtés l'impératrice et derrière eux tous les dignitaires, en somptueux costumes, pour faire honneur à l'hôte du roi des rois.

Fabiani, sur l'invitation d'une manière de chambellan, avança jusqu'auprès des souverains qui, courtoisement, l'invitèrent à prendre place sur un siège apporté par un page.

Alors la conversation s'engagea entre Ménélik et l'explorateur, par le moyen d'un interprète ascaris, jadis au service de l'Italie et, depuis des années, élevé par l'empereur à la dignité d'écuyer, en raison même de ses connaissances polyglottes.

Tout d'abord, notre homme dut faire à ses auditeurs une manière de conférence sur les théories de

Darwin, à seule fin qu'ils comprissent de façon bien précise et bien claire le but de la mission.

Lorsque les époux impériaux eurent saisi la thèse de la descendance imaginée par le savant anglais et se furent pénétrés de la vraisemblance de l'existence du pithécanthropus, le moment arriva où Fabiani vit l'impérieuse nécessité d'exhiber Master Bob.

Vainement, d'ailleurs, eût-il cherché à se faire illusion sur l'intérêt que présentaient ses explications ; les regards de Ménélik et ceux de Taitou, continuellement fixés sur la cage, disaient assez clairement leur impatience ardente d'admirer enfin les prouesses du fameux quadrumane.

Ayant conclu, le soi-disant savant se tut, attendant les ordres de l'empereur, désespérant d'un miracle qui, juste à point, amènerait Ruschmacker pour faire l'exhibition de laquelle — il ne pouvait se le dissimuler — dépendait la réalisation de son rêve.

Que pour une raison ou une autre, en effet, Master Bob ne répondit pas à ce que la légende avait fait espérer de lui, et la déception du couple impérial se traduirait assurément, sinon par un refus formel de laisser se poursuivre le voyage, du moins par cette lenteur que les peuples orientaux ont élevée à la hauteur d'une institution.

Un geste impatient de l'impératrice désigna la cage ; en même temps, elle se levait de son siège pour s'approcher ; derrière elle, au mépris de l'étiquette, les dignitaires s'étaient avancés, eux aussi.

Mais l'empereur, plus soucieux de sa dignité, demeura assis, et quelques mots brefs rappelèrent les assistants au devoir.

Puis, pour mieux traduire son mécontentement, qui n'était peut-être, après tout, qu'une forme de jalousie de ses prérogatives, il parla ; et aussitôt tous ceux qui se trouvaient là, chambellans, pages, ras, écuyers, dames du palais, se retirèrent.

L'interprète seul demeura.

— Le roi des rois, dit-il aussitôt à Fabiani, ordonne que tu fasses travailler en sa présence le fameux animal que tu as amené d'Europe...

L'instant était venu, il n'y avait plus à reculer... Masquant ses appréhensions, Fabiani s'arma de la

rude courbache en peau d'hippopotame dont Ruschmacker, par mesure de précaution, avait coutume de se servir et se dirigea vers la cage...

Maintenant, à voir le visage grave de l'empereur et celui de l'impératrice, ce dernier teinté d'inquiétude, Fabiani comprenait que c'était sa vie qui allait se jouer.

Que l'un des deux animaux enfermés dans la cage se livrât sur l'un des impériaux spectateurs à quelque manifestation de mauvaise humeur... et c'était sur sa liberté, peut-être même sur sa vie, que Ménélik se vengerait.

Mais que faire ?...

Toute sa vie, il avait été beau joueur ; il se raidit et se résigna à jouer cette dernière partie.

Lentement, pour ne pas effaroucher les deux quadrumanes, il retira la toile de tente qui masquait la cage et, enroulés dans leurs couvertures, Master Bob et Anatole apparurent.

Fabiani frappa du pommeau de sa cravache sur les barreaux, commandant, comme il avait entendu faire à Ruschmacker :

— Debout !... Au travail !...

Comme des soldats, sur l'ordre de leur supérieur, les singes sortirent de la torpeur dans laquelle ils paraissaient engourdis, et s'emparèrent des vêtements que, à travers les barreaux, leur passait Fabiani.

Un moment frappés de stupeur, les souverains demeurèrent immobiles ; enfin, la première, l'impératrice fit observer, par l'intermédiaire de l'interprète :

— Les deux singes sont pareils !... Quel est celui des deux qui est le fameux Master Bob ?...

Un instant, Fabiani resta interloqué : comment eût-il pu répondre ce qu'il ignorait ? Ruschmacker, seul, l'eût pu ; mais lui...

Et soudain, comme il ne pouvait rester muet, une idée lui vint, inspirée par un souvenir des exercices qu'il avait vu les animaux exécuter à Buenos-Ayres, dans la piste du « Cirque International ».

— Master Bob, expliqua-t-il, c'est celui des deux qui s'habille en femme !

Cependant, Ménélik et Taïtou prenaient un plaisir

extrême à voir les quadrumanes procéder à leur toilette ; l'un des deux aidait l'autre à se vêtir, lui passant avec autorité les pièces du costume qu'il endossait en rechignant.

Fabiani expliquait :

— Que Vos Majestés le remarquent, c'est Anatole qui sert de femme de chambre à Master Bob...

Ce dernier paraissait être d'assez mauvaise humeur ; la jupe, le corsage, le châle, le vaste chapeau n'avaient été acceptés par lui que grâce à de nombreuses taloches, accompagnées de force coups de griffes, généreusement distribués par son compagnon.

Néanmoins, le travestissement avait fini par être complet et l'animal, debout près des barreaux, attendait que la porte s'ouvrît, avec une impatience qui ne paraissait pas de très bon augure à Fabiani.

Une légère sueur lui perlait au front et c'était d'une main moite qu'il étreignait sa cravache.

Anatole, par contre, semblait être en parfaite possession de lui-même et la dextérité minutieuse qu'il mettait à procéder à sa toilette remplissait de joie les deux souverains qui se communiquaient leurs impressions avec une fébrilité amusée, quasi enfantine. Ils se montraient mutuellement le grand singe chaussant ses souliers vernis, passant sa culotte, endossant l'habit et le gilet, puis se coiffant du vaste chapeau qu'il inclinait légèrement sur l'oreille.

Le moment était venu d'ouvrir la cage et, en voyant Fabiani saisir le verrou qui commandait à la porte, Ménélik et Taïtou eurent un léger mouvement de recul qui s'accrut lorsque Master Bob se précipita vers l'ouverture avec un entrain qui n'était pas sans avoir quelque allure menaçante.

Ce fut au point que Fabiani, ému lui-même, allongea à travers les barreaux au redoutable quadrumane un solide coup de courbache qui lui arracha un grognement de douleur et de colère. En dépit de cette manifestation peu encourageante, Fabiani ne put retarder davantage l'exhibition si impatiemment attendue.

Un coup sec se fit entendre, le verrou venait d'être tiré, la porte s'ouvrit...

Aussitôt, preste comme une flèche, en bonds formidables, en dépit des jupons et des falbalas dans lesquels s'embarrassaient ses pattes. Master Bob se rua hors de la cage, et avant que Fabiani eût pu prévoir ce qui allait lui arriver et se mettre en défense, le redoutable animal était sur lui.

Des mains de l'homme, il arrachait la cravache avec le pommeau de laquelle il se mettait à le frapper à coups redoublés, puis lorsque, assommé à moitié, Fabiani se fut écroulé à terre, le singe, abandonnant son arme improvisée, se jeta sur lui pour le lacérer de ses griffes.

Un moment, l'empereur, interloqué, crut que ce à quoi il assistait faisait partie du spectacle qui lui avait été promis et d'un geste il rassurait l'impératrice ; mais cependant, quand il vit le sang couler, il s'émut et allait appeler, quand, soudain, surgissant de la cage comme une trombe, l'autre singe se saisit de la courbache qui gisait à terre et, marchant droit à son compagnon, lui fit lâcher prise d'un coup violent appliqué sur la nuque.

Ensuite, le saisissant par la patte, ainsi qu'il eût fait de la main d'une dame, il l'amena, dompté, devant l'impératrice un peu troublée et le contraignit à faire une révérence aussi profonde, aussi savante que celles qu'au XVIII^e siècle exécutaient à Versailles les belles marquises poudrées et enrubannées.

Et c'était si curieux, si grotesque en même temps que les deux impériaux époux, en dépit de la dignité qu'ils voulaient conserver quand même, éclatèrent de rire...

Leur hilarité n'avait pas encore pris fin qu'un écuyer pénétrait, porteur d'une nouvelle qui parut surprendre fort l'empereur. Après quelques mots échangés avec l'impératrice, il congédia le messenger et se retourna vers les quadrumanes ; mais ceux-ci, leur révérence une fois terminée, s'étaient dirigés vers l'endroit où gisait inerte Fabiani et, le saisissant par les pieds, par les poignets, le transportèrent dans la cage...

Ménélik et Taïtou, continuant de croire que les exercices se poursuivaient normalement, attendirent, très intéressés et leur curiosité très excitée.

A leur grande surprise, ils virent l'un des deux singes, celui qui portait des vêtements d'homme, prendre sa couverture et la tendre, ainsi qu'un rideau, derrière les barreaux.

Quelques minutes s'écoulèrent : que se passait-il donc derrière ce paravent improvisé ?...

Les deux époux ne tardèrent pas à être fixés ; mais leur stupeur fut grande lorsque sortit de la cage, s'avancant délibérément vers eux, un homme... un homme jeune, dans lequel ils ne reconnurent pas le chef de la mission, celui que peu d'instants auparavant ils avaient vu tomber devant eux, sous les coups du gorille.

Leur imagination naïve et quelque peu fruste ne fut pas tout d'abord éloignée de croire à quelque sortilège.

Mais ils furent rapidement éclairés sur la vérité. Il suffit pour cela que Piwit rentrât dans la cage et en ressortit, tenant à la main la peau que si longtemps il avait conservée sur le dos et les vêtements dont était tout à l'heure affublé le soi-disant Anatole.

On imagine si l'empereur fut encore plus intrigué à cette vue qu'il n'avait été intéressé par le singe savant. Ce fut avec la plus vive curiosité que Taïtou et lui écoutèrent le récit succinct, traduit par l'interprète, des faits qui avaient amené l'ancien clown jusque dans l'empire abyssin.

— Sire, conclut Piwit, le moyen employé par moi était le seul qui pût m'amener jusqu'aux pieds de Votre Majesté et me permettre de m'entretenir librement avec elle du projet que j'ai en tête : traiter du partage des millions d'In-Abbala !

En entendant ces mots, Ménélik ne fut pas maître d'un mouvement de surprise et de colère. Mais, au mépris de tout respect protocolaire, Piwit coupa la parole au négus et déclara d'un ton qui ne permettait pas à son impérial interlocuteur de se faire la moindre illusion :

— Sire, voici plus de deux cents ans que vos prédécesseurs et vous-même faites bouleverser en tous sens le territoire d'In-Abbala pour retrouver les vestiges de la caravane d'or et de pierres précieuses.

« Sans doute, des siècles s'écouleront-ils sans que

ni vous ni vos successeurs réussissiez à découvrir l'emplacement où demeurent enfouies ces incalculables richesses.

« Eh bien ! je viens vous dire ceci : Associons-nous ; je me charge, moi, de vous conduire au trésor, à condition que vous m'abandonniez la moitié des gains du résultat de l'exploitation.

« Voilà la proposition que je suis venu vous faire à travers des milliers de kilomètres, proposition que peut-être un premier mouvement poussera Votre Majesté à repousser, mais qu'elle acceptera, j'en suis certain, à la réflexion, si elle veut bien peser la sagesse de ce précepte français : « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. »

Piwit s'était tu et dans une attitude très crâne, mais exempte de toute forfanterie, attendit la réponse impériale.

Ménélik, au fur et à mesure que l'interprète lui traduisait les paroles du jeune homme, paraissait de plus en plus frappé par le calme et la netteté de ce langage.

Après avoir échangé quelques mots rapides avec l'impératrice, il répondit enfin :

— Qui me garantit la sincérité de tes paroles ?

— Ma vie, que Votre Majesté tient entre ses mains ; que sur le lieu même indiqué par moi je sois exécuté si les fouilles ne donnent pas le résultat indiqué.

Durant quelques instants encore, l'empereur demeura songeur ; puis, Taïtou lui ayant parlé, il déclara :

— Français, rends grâce à l'impératrice qui, séduite par ton intelligence, me presse d'accepter ta proposition, en dépit de sa hardiesse offensante...

— Alors, sire, s'exclama Piwit au comble de la joie, Votre Majesté consent ?...

— Un instant ! murmura une voix étrange qui n'avait rien d'humain, il faut auparavant compter avec Bibi !...

S'étant retourné, Piwit vit avec horreur Fabiani debout sur le seuil de la cage, se cramponnant d'une main aux barreaux ; il montrait une face épouvantablement déformée et qui n'évoquait que de très loin l'idée d'un visage humain ; la chaleur avait accom-

pli son œuvre de dévastation, détruisant le miracle accompli par l'ingéniosité du docteur Grahmann.

Et c'était hideux en vérité que ces chairs flasques, comme mortes, au milieu desquelles l'œil, un œil unique brillait d'une lueur menaçante.

Avant que Piwit eût pu faire un geste, il était cloué sur place par cette déclaration que lui fit froidement le misérable :

— Ah ! mon garçon, tu dis à Ménélik : « Part à deux ! »... Eh bien ! moi, je te dis à mon tour : « Part à trois ! »

« Ne te révolte pas !... Ne refuse pas !... Ou bien renonce à revoir jamais ta Mina si chérie !... Elle est entre les mains d'amis sûrs qui ne la rendront que contre rançon versée par moi-même, et cette rançon je ne puis la prendre que sur ma part dans le trésor d'In-Abbala !...

Devant l'effondrement de Piwit, le bandit éclata d'un rire qui rendit plus épouvantable encore son visage ravagé.

— Ah ! déclara-t-il, je le lui avais bien dit, à cet imbécile de Ruschmacker, que j'avais un moyen de vaincre sa résistance.

« Vous vous êtes entendus tous deux pour me bernier ! Vrai est le proverbe qui dit que rira bien qui rira le dernier...

« Et ce dernier-là, je crois bien que pour l'instant c'est moi...

Plein d'assurance, il attendait la décision impériale, car, pour ce qui était de Piwit, il était visible que le salut de celle qu'il aimait primait toute considération.

Enfin, après s'être consulté avec l'impératrice, le roi des rois fit faire par l'interprète, à Piwit, la déclaration suivante :

— Cédant encore une fois aux sollicitations de Sa Majesté l'impératrice, je te laisse libre de t'entendre avec cet homme, tenant pour conclu entre nous l'accord que tu m'as proposé tout à l'heure : la moitié du résultat des fouilles sera ta propriété ; à ton cœur de décider l'importance du sacrifice que l'on exige de toi !

Puis à Fabiani :

— Quant à toi, triplement coupable de vol, d'assassinat et de rapt, je te garantis l'impunité jusqu'au jour où cet homme aura rempli vis-à-vis de toi les engagements auxquels il sera tenu.

« Mais souviens-toi que, du moment où il se sera libéré vis-à-vis de toi de l'obligation à laquelle tu le contrains par la force, tu appartiendras à ma justice !... »

EPILOGUE

A L'HACIENDA DU VIEUX CASSABÈRE

Quelques mois plus tard, assis devant la porte de son hacienda, le vieux Cassabère était plongé dans ses tristes pensées. Il songeait à son fils, à ce malheureux enfant qui, oubliant tous ses devoirs, était devenu — il le croyait du moins — un meurtrier.

— Il est mort pour moi, avait-il déclaré, en apprenant le crime dont il s'était rendu coupable.

Mais toujours il pensait à lui.

— Antoine ! cria de loin la vieille Mercédès qui accourait de toute la vitesse de ses jambes affaiblies par l'âge. Antoine, c'est un monsieur des journaux, qui vient de Montevideo tout exprès pour te voir...

Le Béarnais releva la tête et montra au visiteur dont était accompagné sa femme un visage étonné en même temps qu'un peu inquiet...

— Rassurez-vous, monsieur Cassabère, dit le visiteur, ce sont de bonnes nouvelles que je vous apporte...

Le vieillard eut un haussement d'épaules et murmura d'une voix lasse :

— Quelles bonnes nouvelles peut-il y avoir pour moi, désormais ?

Et son regard cherchait celui de sa femme pour l'associer à la douleur discrète qu'exhalaient ses paroles...

De lui-même, le journaliste s'était assis sur le banc

où somnolait, avant son arrivée, le vieux fermier et lui prenant la main :

— Oui... je sais... dit-il... vous voulez parler de votre...

— Assez ! clama Cassabère, qui retrouva pendant une seconde son énergie. Assez !... je vous défends de prononcer devant moi...

Halestant, il s'interrompit, et Mercédès ajouta d'une voix timide :

— Oui, monsieur, mon pauvre mari, depuis le malheur qui nous a frappés, a interdit...

— ... qu'on lui parlât de son fils !... Mais que voulez-vous, chère madame Cassabère !... c'est pour lui parler de lui que j'ai fait le voyage. Je ne puis cependant m'en aller sans m'être acquitté de ma mission... d'autant, je vous le répète, qu'elle ne peut que vous être agréable...

Et, tout aussitôt, il ajouta :

— Pour commencer, sachez que les auteurs de la tentative de meurtre commise sur M. Ruschmacker sont connus...

— Et mon fils ! s'écria le vieillard...

— Innocent, mon cher Cassabère, innocent... autant que vous pouvez l'être vous-même...

Cassabère s'était dressé et, les bras ouverts, avait serré sur sa poitrine Mercédès éperdue... et qui ne savait que balbutier :

— Quand je te disais... quand je te disais...

Au bout d'un moment de silence poignant, le vieux demanda :

— Mais pourquoi suis-je sans nouvelles, depuis si longtemps ?...

— Parce que, sans doute, vous étiez dans l'impossibilité d'en recevoir, cher monsieur Cassabère. d'après ce qui m'a été dit, c'est, il y a peu de semaines seulement, que vous êtes revenu pleinement à la santé... et comme votre digne femme ne sait pas lire... il était impossible de lui faire savoir bien des choses... Sans compter que les circonstances particulièrement difficiles au milieu desquelles s'est débattu votre fils depuis l'attentat dont M. Ruschmacker faillit être victime ne lui ont peut-être pas permis de vous mettre au courant...

— Mais vous y êtes bien, vous, riposta le vieillard avec une pointe de rancune dans la voix...

— Oh ! moi... c'est autre chose... J'appartiens à l'un des plus grands journaux du globe, qui se joue des difficultés et pour lequel les questions d'argent n'existent pas... C'est pourquoi, informé par un câblogramme d'Abyssinie des conditions dans lesquelles s'est dénoué le drame auquel a été mêlé votre fils, je suis envoyé vers vous pour savoir s'il vous serait possible de traiter au nom de M. Jean Cassabère de la publication de ses souvenirs.

Les deux vieillards attachaient sur leur interlocuteur des regards remplis de stupeur.

— ... De ses souvenirs ? répéta interrogativement Antoine Cassabère... lesquels ? et en quoi peuvent-ils intéresser un puissant journal comme le vôtre ?...

— C'est deux cent mille lecteurs au moins de conquis par le récit de votre fils, si nous sommes autorisés à le publier... Je ne parle pas des traductions qui nous en seront demandées de tous les pays d'Europe... Bref, une affaire splendide pour le journal, à tous points de vue... C'est pourquoi, vu l'impossibilité où nous sommes de nous aboucher avec Jean Cassabère, j'ai eu l'idée de vous venir trouver afin de vous demander si un contrat provisoire signé par vous serait respecté par votre fils...

Fièremment, Antoine Cassabère répondit :

— Nous sommes d'une race où l'autorité paternelle est demeurée entière : donc, si je signe, c'est comme si mon fils lui-même avait signé.

Un éclair de joie dans les yeux, le reporter tira de sa poche un papier qu'il tendit au vieillard :

— Lisez...

D'un regard rapide, Cassabère parcourut les lignes qu'on lui soumettait et une exclamation lui échappa :

— Deux cent mille dollars !... vous lui donneriez deux cent mille !...

— Pas un cent de moins... oui, mon cher monsieur... Vous me direz que c'est peu, relativement à la fortune qu'il avait espéré conquérir en s'en allant à In-Abbala ! Mais Ruschmacker et lui avaient compté sans les grandes houles désertiques qui bouleversent les sables, tout comme les tempêtes bouleversent les

vagues de l'océan, si bien qu'en dépit du plan si précis qui guidait leurs recherches, ils n'ont rien trouvé là où ils avaient cependant tout raison de croire enfouis des millions...

Cassabère courba la tête et une larme jaillit de ses yeux secs qui coula lentement le long de ses joues parcheminées. Avoir vécu vingt ans avec un espoir et le voir en quelques secondes dissipé !...

Le reporter du *New-York Times* respecta un instant cette douleur, puis il reprit :

— Par contre, si votre fils ne rapporte pas de là-bas le trésor qu'il y était allé conquérir, il a laissé dans les sables d'Abyssinie les os des deux coquins dont il avait été si longtemps victime... Oui, la Providence, se substituant à l'action humaine, a fait justice...

— L'un a été dévoré par un lion, l'autre l'a été par le soleil ; je ne puis entrer dans les détails de cet accident étrange, mais j'en sais assez pour affirmer que ce ne sera pas là l'un des chapitres les moins sensationnels du récit de votre fils...

Mercédès balbutia, elle qui était demeurée silencieuse jusqu'à ce moment :

— Et il revient !... dites-vous, monsieur ? Nous allons pouvoir le revoir, l'embrasser ?

— Le temps de repasser par Addis-Abbaba où il a quelques comptes à régler avec le Négus, et M. Jean Cassabère s'embarquera...

Il ajouta, d'une voix tentante, s'adressant au vieux Cassabère :

— Il ne dépend que de vous de pouvoir lui offrir, à son débarquement, un chèque de deux cent mille dollars...

Et avec un sourire à l'adresse de la mère :

— Joli cadeau à mettre dans la corbeille de noces...

Les deux vieillards le regardèrent, tandis que leurs lèvres balbutiaient interrogativement ces derniers mots.

— C'est juste, j'oubliais de vous dire... Si votre fils a trouvé à In-Abbala une cruelle déception, par contre il en ramène un trésor qui peut peut-être l'emporter sur celui qu'il n'a point découvert et vous aurez, au dire de ceux qui la connaissent, dans

M^{lle} Mina Ruschmacker, la plus adorable bru que pussent souhaiter vos vieux jours...

Emus, les deux vieillards se regardaient : en homme pratique, le journaliste tira de sa poche un stylographe qu'il glissa aux doigts du vieux Cassabère en murmurant d'une voix tentatrice :

— Allez... vous pouvez signer hardiment... Vous n'avez pas le droit, comme futur grand-père, de renoncer à préparer l'avenir de vos petits-enfants...

Cet argument suprême décida Cassabère et, tandis que sa main tremblante traçait sa signature, une larme tiède tombait, qui empâtait son paraphe.

FIN